00100310

NOT TO BE ISSUED
OUT OF THE LIBRARY.

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from

on 06 November, 2019

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
rue Garancière, 5.

L'INDE ANGLAISE

EN

1843-1844

100310

PAR

LE Cte ÉDOUARD DE WARREN,

Ancien officier au service de S. M. Britannique

DANS L'INDE

(Présidence de Madras).

DEUXIÈME ÉDITION CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

Vol. 1.

TOME PREMIER.

0071

PARIS,

AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS,

COMON ET Cie

QUAI MALAQUAIS, N° 15.

1845.

God
Fo 95[illegible]
100310

PRÉFACE

DE LA DEUXIÈME ÉDITION.

Quelle impression cet ouvrage produira-t-il en Angleterre? Quelle impression produira-t-il en Russie? Telle était la question que mes amis m'adressaient avec inquiétude au moment où je livrais au public, pour la première fois, mon *Inde anglaise en* 1843. L'effroi exprimé dans cette demande répétée à chaque instant avait, je l'avoue, fini par m'ébranler. Et, prêt à brûler le manuscrit pour peu que je le trouvasse condamnable, je fis longuement et scrupuleusement mon examen de conscience pour savoir si quelque sentiment d'intérêt personnel, d'ambition ou de haine avait pu m'inspirer pendant que je laissais courir ma plume. Ce tribunal intérieur qu'on ne saurait tromper quand on en appelle à son jugement me déclara innocent sur tous les points. En m'éloignant des rivages de l'Inde

je n'y avais laissé derrière moi aucune pensée d'aigreur, j'y avais pleuré sur bien des tombes, j'y conservais encore quelques cœurs dévoués que le ciel dans sa bonté a épargnés jusqu'à présent. Je n'avais pas un ennemi dans toutes les possessions anglaises. J'avais aussi fait quelque bien dans mon humble sphère et l'on s'attache à ceux que l'on a obligés. J'aimais mes frères d'armes comme ma famille, les soldats de ma compagnie comme mes enfans. Je n'avais donc pu que rendre justice à tous; belle et noble justice même quand je leur disais des vérités qui pouvaient fort bien ne pas être agréables. Puisque mon intention avait été pure, l'œuvre ne pouvait être méchante. Je refusai donc d'écouter tous ces conseils timides et ne voulus point tronquer mon livre dans le vain espoir qu'il plût à tout le monde.

Quelle impression ce livre a-t-il produite en Angleterre? quelle impression a-t-il produite en Russie? Telle est la question que beaucoup de gens nous adressent encore au moment où nous en publions une seconde édition. Cette fois nous répondrons à ces amis prudens : « Votre première inquiétude n'était pas sans fondement, et pourtant nous avons eu raison. » A la première apparition de l'ouvrage en Angleterre, quand les premiers exemplaires en ar-

rivèrent dans l'Inde, il y eut comme un choc électrique. Un cri d'indignation s'éleva de toutes les bouches et de toute la presse, dans la métropole comme dans la colonie. Mes amis eux-mêmes jetèrent bien loin le livre dès la fin du premier volume « pour ne pas me détester (disaient-ils à mes « sœurs à Madras et à Hyderabad), pour ne pas « défleurer cette estime et cette amitié que j'avais « su leur inspirer, en un mot pour conserver leurs « illusions à mon égard. » Ceux à qui j'avais fait hommage de mon premier ouvrage tant à Londres qu'à Swallowfield, à Salisbury, ne m'en accusaient point réception de peur de se laisser aller à quelque reproche trop amer, de me faire quelque blessure qui aurait coûté à leur bon cœur. Mais l'Anglais est raisonnable et juste quand on lui laisse le temps de la réflexion; il ne condamne pas irrévocablement sans entendre, bien que le moindre blâme de sa nation l'irrite à un degré extraordinaire. On se résigna donc à me lire avant de me mettre définitivement au ban de l'opinion publique. Et qu'en est-il résulté en dernière analyse? C'est d'abord un ami qui m'écrit de Londres huit mois après avoir reçu mon livre pour s'excuser de ne m'en avoir pas remercié plus tôt. Il prétend m'avoir déjà écrit, « mais sans doute sa lettre se sera per-

due. » « I have read your book with the greatest « attention; I have found in it an animated account « of scenes, and places, and persons with whom I « have long been familiar. It is indeed a most in- « structive work. As to its political wiews they incli- « ne rather towards French than English interests, « but that is not extraordinary in your situation. » (J'ai lu, dit-il, votre livre avec la plus grande attention, j'y ai trouvé une description pleine de vie, de scènes, de lieux, de personnages parmi lesquels j'ai long-temps vécu. C'est un livre très instructif. Quant aux observations politiques que l'on y trouve, leur but est plutôt d'être utile à la France qu'à l'Angleterre; mais c'est assez naturel dans votre position), et il termine en me renouvelant l'expression de sa sincère amitié.

Puis c'est l'ambassadeur actuel à la cour d'Hyderabad qui, tout en offrant il y a quelques mois, dans son beau palais indien, la plus touchante hospitalité à l'une de mes sœurs qu'une maladie de langueur forçait à changer de climat, disait, lui aussi, qu'*il ne voulait pas me lire pour conserver ses illusions*. Eh! bien, il m'a lu après tout et il m'aime encore. Voyant, tout récemment, la sœur de son ancien ami occupée à dessiner dans son album une mosquée de l'Inde, il lui dit amicalement : « Il faut

garder cela pour illustrer quelque édition de l'ouvrage de votre frère et l'aider ainsi à dire du mal de nous. »

Enfin la presse elle-même en est revenue. C'est qu'on a réfléchi que tout ce que j'avais dit était certainement neuf pour le public de France, mais n'était plus un mystère depuis long-temps pour tous ceux qui, en Angleterre, se sont sérieusement occupés des affaires de l'Inde. C'est que Montgomery-Martin, M. Macaulay, sir Charles Metcalf et sir Henry Russell en avaient dit autant et beaucoup plus que moi sur la nature précaire de la puissance anglaise dans l'Inde et sur la mauvaise direction donnée à l'administration de ce pays. Mais ce qui n'avait nullement choqué dans la bouche ou sous la plume d'un gentleman anglais devenait insupportable s'échappant de celle d'un étranger. On a fini par reconnaître l'injustice de ce sentiment et, ne pouvant aller jusqu'à m'approuver, la presse anglaise au moins ne me blâme plus, et elle m'a traduit!

Quant à l'armée royale de S. M. Britannique, elle a tout de suite reconnu que je lui avais rendu justice, et certes il était difficile qu'elle fût mécontente considérant la part que je lui avais faite. En France, le *Constitutionnel* et bien d'autres m'ont re-

proché d'avoir représenté l'armée anglaise comme étant la première dans le monde.

Reste enfin l'armée indigène dont les officiers m'en veulent encore beaucoup d'avoir décrié les cipayes. C'est leur faute à eux, pourquoi les ont-ils tant vantés? S'ils avaient voulu se contenter d'en dire ce qu'ils disaient des Portugais de l'armée de Wellington que « c'étaient d'assez bons soldats « quand on leur donnait des officiers anglais pour « les commander, » j'aurais alors pardonné à ces pauvres indigènes d'être un peu poltrons.

Dans un faible corps ne s'élève pas toujours un grand courage.

Mais on me criait dans les oreilles qu'ils valaient mieux que les Espagnols, les Russes, les Allemands, les Français, et il fallait bien en finir avec de pareilles rodomontades!—Voyons, messieurs les officiers de cipayes ai-je rien écrit qui pût vous blesser personnellement? J'ai dit que vous étiez braves, généreux, hospitaliers, que voulez-vous donc de plus?

Et qu'a dit la Russie? Vous savez bien que la Russie ne dit jamais rien : elle a peur du bruit de la feuille qui tombe. En revanche les Russes à Paris se sont exprimés assez ouvertement et ils sont très mécontens de mon ouvrage. Cela se comprend : j'ai supposé qu'ils pouvaient avoir un peu d'appé-

tit pour l'Inde. Pauvres innocens! comme si Catherine, Pierre-le-Grand, Nicolas y avaient jamais songé. C'est le pauvre chat qui ferme les yeux dans son coin et que sa maîtresse accuse de vouloir voler la crème. C'est une horreur, j'en conviens. C'est un jugement téméraire, peut-être. Cependant je tiens à mon opinion et je ne changerai pas un mot de cette partie de mon ouvrage. Après tout je n'ai pas écrit pour faire plaisir à la Russie. C'est la France que j'ai voulu servir en lui faisant comprendre les avantages de sa position. Puissé-je y avoir réussi!

Les événemens politiques qui se sont multipliés dans le cours de l'année 1844 m'ont obligé à faire des changemens considérables à la rédaction de ma première édition, à la refondre dans presque toutes ses parties. Sur la demande de quelques-uns de nos orientalistes j'ai dû aussi y ajouter un nouvel extrait de mon journal, sous le titre de *Trois semaines aux ruines de Vijayanagar*.

Cette ville, l'ancienne capitale du Carnatique, est la Palmyre de l'Inde. Aucun historien n'en avait recueilli les chroniques, aucun touriste ne l'avait encore décrite. Par un hasard fort heureux et après beaucoup de recherches je suis arrivé à retrouver toute son histoire, surtout l'époque la plus importante, depuis son apogée jusqu'à sa dé-

cadence, de 1500 à 1650, histoire qui était tout-à-fait perdue.

Je voudrais, en terminant cette préface, remercier le public, tant en France qu'à l'étranger, de l'accueil qu'il a bien voulu faire à mon début dans la carrière des lettres; offrir l'expression de ma vive reconnaissance à plusieurs écrivains distingués qui ont bien voulu m'accorder leur patronage, surtout à l'auteur de *Mathilde* et des *Mystères de Paris*, pour la mention honorable qu'il a bien voulu m'accorder dans son *Juif errant*. Je vivrai dans un rayon de sa gloire et je lui dirai donc avec le poète indien : *Puisse l'arbre de ta fortune s'élever sans cesse et ton ombre toujours grandir!*

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

En écrivant cet ouvrage je me suis proposé deux tâches qui ont donné naissance à deux parties tout-à-fait distinctes quoique se prêtant une confirmation mutuelle. Dans la première, j'ai cherché à combler avec des matériaux peut-être rudement dégrossis mais du moins consciencieusement recueillis, la lacune laissée par la mort dans l'admirable ouvrage de Jacquemont. Son Journal et sa Correspondance n'embrassent que les présidences du Bengale et de Bombay, celle de Madras lui échappe entièrement.

Cette province est cependant bien loin de le céder aux deux autres en importance et en intérêt, pour la France surtout qui y a joué un si grand rôle, qui y conserve encore tant de souvenirs de gloire et de malheur. C'est le berceau de la puissance britannique, c'est notre champ de bataille pendant vingt-cinq ans; c'est peut-être la partie de l'Inde où l'on retrouve le plus de types originaux. Et cependant, que connaissons-nous du riche héritage que nous devions aux Bussy, aux Labourdonnaye, aux Dupleix, et que nos troubles civils ont livré à l'ambition de l'Angleterre. Est-il un homme sur cent mille qui s'en soit occupé? Avons-nous un seul ouvrage qui nous en donne une idée approximative, si ce n'est, par déduction, celui de Jacquemont sur les provinces voisines? Il est vrai que son coup-d'œil est si perçant et si juste, il saisit si bien toutes les nuances locales et les retrace avec une expression si correcte et si vive; les différentes parties de l'Inde sont d'ailleurs tellement homogènes, qu'on a, après l'avoir lu, un pressentiment de ce qui manque pour compléter le cadre. Mais la lacune est encore immense; j'ai essayé de la remplir : c'est au lecteur à décider si j'ai réussi.

Entraîné par le sérieux et le positivisme de ma nature, j'ai cependant bientôt abandonné la partie descriptive pour aborder les questions politiques.

Dans la seconde partie, je me suis élevé à des considérations tout-à-fait nouvelles pour la presse française; j'ai traité des points importans d'une grande utilité, peu étudiés même en Angleterre, parce qu'on n'a pas abordé franchement ces questions, parce qu'on cherche au contraire à les obscurcir ou à les présenter sous un faux jour, plutôt

qu'à les éclairer. C'est surtout la situation actuelle, sociale, morale et politique de la puissance anglaise dans l'Inde que je me suis proposé de développer et de faire apprécier par des faits simplement et fidèlement racontés, et dont j'ai été le témoin oculaire. Jacquemont occupé principalement d'études zoologiques n'a pu qu'effleurer accessoirement cette matière, et d'ailleurs la situation politique a complétement changé depuis son époque. Je me suis proposé d'étudier l'histoire de l'Inde contemporaine et d'interroger son avenir dans les peuples et les gouvernemens qui parsèment sa surface. Je me suis attaché à faire connaître ces peuples tels que la tempête les a amalgamés; j'ai analysé ces breccias humains tels que le flot de la fatalité les a successivement fait échouer aux pieds de l'Angleterre.

J'ai cherché à estimer la vitalité qui leur reste, leurs principes de cohésion, leurs germes de grandeur et de décadence. Assez d'autres se sont occupés de leur histoire passée; je n'aurais pu que rentrer dans des sentiers déjà battus; ce passé n'est d'ailleurs pour moi que d'un intérêt secondaire, autant qu'il peut me faire entrevoir l'avenir. Je suis prêt à dire, avec le poète : Ce qui n'est plus, pour nous a-t-il jamais été? Ce qui est, ce qui sera, voilà ce qui nous importe. Ici ma position exceptionnelle me rendait maître de mon sujet, et j'ai dû atteindre facilement le but. Cette partie de mon ouvrage me paraît donc complète. Je croirais difficile de la réfuter, et toutes les attaques viendraient échouer contre les faits.

Neuf ans de séjour dans l'Inde durant lesquels j'ai observé patiemment les événemens *quorum pars minima*

fui, m'ont mis à même de bien apprécier la position actuelle. J'ai consulté d'ailleurs les documens officiels et tous les ouvrages tant anglais que français qui ont traité des différentes parties de mon sujet. J'ai exploité surtout la mine inépuisable de Montgomery-Martin, j'y ai puisé sans mesure, sans scrupule, sans remords, car j'y ai trouvé des armes puissantes, des révélations d'autant plus curieuses qu'elles venaient d'une source anglaise, d'une autorité toute spéciale pour les affaires de l'Inde, d'un homme honorable et honoré. Quand donc je suis tombé sur une veine de riche métal, je l'ai fouillée dans toute sa profondeur, je me la suis appropriée tout entière.

C'était la vérité que j'étais allé chercher dans l'Inde; pour ne pas me tromper je voulus l'examiner avec mes sens, la voir et la toucher toute nue. C'est la vérité et toute la vérité que je veux présenter aujourd'hui à mon pays. Mais, tout en profitant des recherches de mes prédécesseurs ou de mes contemporains, j'aurai soin de rendre à César ce qui appartient à César et de payer l'obole qui leur est due aux pionniers de la pensée. Je serai plagiaire, mais avec loyauté; si je puise dans bien des sources, je les nommerai toutes.

J'abandonne ma première partie, qui n'est qu'un simple récit du coin du feu à toutes les critiques qu'on en voudra faire, tout en espérant cependant quelque indulgence : ce que j'offre au public, ce sont des pages détachées de mon journal, écrites sans prétention, sous l'impression du moment, souvent à la hâte, sur le bord du chemin, sur le pavé de la vieille mosquée, sur le piédestal de l'idole dans la pagode, le soir d'une longue marche étendu sur mon lit de

camp, ou après les agitations du combat. Mes lecteurs voudront bien aussi se rappeler que j'ai déposé tout récemment le sabre pour la plume; que pendant dix ans j'ai été absent de mes foyers, n'entendant autour de moi que le murmure d'une langue étrangère; que si mon cœur est resté fidèle, réfléchissant toujours le doux ciel de la France, mon expression peut quelquefois me trahir : l'instrument long-temps négligé a dû se rouiller.

Ma seconde partie a du moins le mérite de jeter dans la circulation littéraire un nombre considérable de matériaux tout-à-fait neufs. Elle se recommandera par une classification méthodique, une sincérité et une impartialité inattaquables. Elle renversera un nombre effrayant de préjugés consacrés, elle dissipera bien des fantômes, détruira bien des erreurs d'autant plus dangereuses qu'elles étaient reçues sans discussion; elle indiquera peut-être au gouvernement anglais le bien qu'il pourrait faire et l'avantage qu'il trouverait à le faire. Je lui trace une marche politique dictée par ses véritables intérêts et bien différente de celle qu'il a suivie jusqu'à ce jour; enfin j'aurai placé mes contemporains sur un nouveau terrain d'observation d'où ils pourront embrasser un horizon plus étendu, et suivre plus facilement les développemens de l'avenir.

Je me suis peut-être trop hâté de livrer mon ouvrage à la presse, mais je n'ai pu maîtriser mon impatience, en voyant l'idée exagérée, les illusions qu'on se faisait en Angleterre et même en France, par une communication d'idées assez naturelle, sur la nature et la stabilité de la puissance britannique dans l'Inde; illusions qui pouvaient devenir fatales à ces deux puissances en favorisant chez

l'une l'insolence naturelle de l'aristocratie qui la gouverne, en augmentant chez l'autre l'indécision et la timidité de sa politique, si elle acceptait comme articles de foi les fanfaronnades de la presse anglaise.

Je crois avoir suffisamment montré mon désir de rendre justice aux Anglais, ma reconnaissance, mon amitié personnelle pour les individus, et même l'intérêt sincère que je porte à leur nation: mais je ne veux pas qu'on croie leur gouvernement ni meilleur ni plus puissant qu'il l'est. En fait de philanthropie, les Français valent bien leurs anciens rivaux. Je voudrais aussi convaincre ceux-ci qu'ils ont plus d'intérêt à voir la France puissante et à ménager son amitié, qu'à s'unir avec un pouvoir qui convoite depuis long-temps leur plus riche couronne et que sa position, ses besoins, son ambition, la fatalité, poussent inévitablement sur l'Asie centrale et sur l'Inde.

Si ma faible plume, en faisant justement apprécier en France le génie, le courage, la persévérance d'un peuple éminemment patriote et guerrier, et en éclairant le bon sens national de l'autre rive de la Manche sur la nature précaire de cette puissance dont il est enivré; si mes humbles efforts peuvent renouer un seul lien de tous ceux que la déplorable fatuité de lord Palmerston a brisés, je croirai avoir acquitté ma dette envers les deux pays : la dette d'un fils envers la France, la dette de l'hospitalité envers un peuple que j'ai personnellement trouvé généreux, et dont je souhaiterai toujours le bonheur et le succès, tant qu'il ne cherchera pas la dégradation de ma patrie.

Toutefois, et quelle que soit la pureté de mes motifs, je sais que je dois m'attendre aux plus de graves accusa-

tions et peut-être à de grossières injures de la part de la presse anglaise. Le sentier de la vérité a toujours été ardu ; toujours il a été tracé, foulé par des martyrs, mais j'ai foi en l'oracle divin : le mensonge ne prévaudra pas contre elle. Mon livre sera ballotté des flots, mais il surnagera, il restera, parce qu'il porte la vérité.

L'INDE ANGLAISE

EN

1843-1844.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Causes et motifs du voyage de l'auteur dans l'Inde. — Conseils du comte Dupuys. — Départ pour l'Angleterre. — Douleurs de l'embarcation, ennuis de la traversée.

Au moment où la France subissait la crise de 1830, je venais de me présenter pour la seconde fois à l'École polytechnique. Cette seconde épreuve avait été presque aussi malheureuse que la première : elle m'avait procuré, pour toute récompense de mes veilles et de mes travaux, l'honneur d'être classé parmi les admissibles, et l'offre d'une place à l'École de Saint-Cyr que j'aurais pu obtenir au concours trois ans auparavant. Ce résultat ne satisfaisait point mon ambition, dont tous les rêves

se reportèrent alors exclusivement vers l'Inde où j'étais né, où j'avais laissé toute ma famille, et où se trouvaient pour moi tant de souvenirs et tant de regrets.

Des circonstances tout-à-fait exceptionnelles semblaient m'avoir prédestiné à devenir un jour le pionnier de la vérité dans ces régions si mal connues. Mon père, officier dans la brigade irlandaise de Dillon au service de France, ayant émigré à l'époque de la révolution de 1789, était allé chercher du service chez les Anglais, mais dans ces contrées lointaines où il espérait ne point rencontrer le vol des aigles françaises. Il s'y fit un nom également distingué dans les armes et dans les sciences, dans la littérature et dans l'astronomie. Il suffira de dire qu'il fut le compagnon du major Lambton, le collaborateur du bureau des longitudes, le correspondant et l'ami de Laplace et de Legendre.

Dans le cours de ses travaux, il eut occasion de visiter Pondichéry, alors entre les mains de l'Angleterre. Touché des grâces d'une jeune Française, il l'épousa, et je naquis bientôt à Madras, sur la côte de Coromandel, à l'ombre de ce drapeau britannique que je devais servir plus tard.

Dès que la Restauration eut ramené les Bourbons, le colonel de Warren eut hâte de revoir son pays, et d'y transplanter ce fils dans le cœur duquel il voulait entretenir le feu sacré de l'amour de la France. Obligé, par des circonstances de fortune, de retourner presque aussitôt dans l'Hindoustan, il me laissa à Nancy, recommandé à quelques amis et aux soins maternels de deux bonnes tantes.

Mon éducation avait été ainsi toute française, mais elle n'avait pu détruire mes premiers instincts : j'étais toujours l'enfant de l'Asie ; le même vague désir, ce premier sentiment que j'avais connu, m'y reportait sans cesse. Mes yeux s'ouvraient à peine à la lumière qu'ils se tournaient avec affection vers ces figures bronzées qui m'endormaient dans mon berceau, qui m'avaient nourri de leur lait, ces êtres doux et simples qui avaient rendu à ma débile enfance un culte si touchant. Transplanté de bonne heure sous le froid climat de la Lorraine, mon cœur n'avait point oublié un ciel plus éclatant et plus pur ; mon oreille redemandait la douce psalmodie indienne ou le murmure lointain des vagues.

Et puis, il m'avait fallu grandir seul de ma race, orphelin, et sans connaître les affections de la fa-

mille, les douces caresses de l'amitié fraternelle; l'âge et le moment étaient venus où ces privations devaient parler à mon cœur avec une force irrésistible.

Enfin, mon ambition découvrait aussi dans ce pays natal toute une carrière à exploiter, où je n'avais été devancé par personne. Que connaissait-on en effet en 1830? que connaît-on même aujourd'hui de ces vastes contrées où la France a joué un si grand rôle? Avait-on fait le moindre effort depuis quarante ans pour s'enquérir de la politique de nos rivaux et du développement de leur puissance dans le plus vaste de leurs domaines? Cette étude n'est-elle pas cependant, pour la France, d'une importance toute première, puisqu'elle peut y trouver la mesure des forces de son adversaire? Cette question ne pouvait que grandir avec le temps, et dominer enfin toutes les autres; en m'en rendant maître je me préparais un avenir d'utilité publique.

Bien que mon but immédiat fût de retourner vers ma famille, je me proposais en même temps d'entreprendre un long pélerinage pour visiter les localités les moins connues de l'Inde anglaise, et de recueillir toutes les données nécessaires afin d'en

extraire plus tard l'analyse politique et l'histoire contemporaine de son gouvernement. Cette idée une fois bien arrêtée, il me fallait un plan pour la poursuivre avec méthode; je voulus l'obtenir d'une tête expérimentée, me réservant ensuite de l'exécuter avec la ténacité et l'audace dont je me sentais capable.

J'avais le bonheur de posséder à Paris un ami comme il est rare d'en trouver dans ce monde, M. Larsonnier, trésorier de la Chambre des pairs; le dernier, un des plus nobles individus de cette héroïque brigade irlandaise qui prit sa part de toutes nos gloires, et qui eut l'honneur de donner à la France la plus pure de ses renommées, M. le maréchal Macdonald, duc de Tarente. M. Larsonnier comprit, approuva mes projets. Dès le lendemain, il me présenta à l'homme qui, à cette époque, pouvait me donner les renseignemens les plus positifs, les conseils les plus utiles sur la meilleure voie que j'avais à suivre.

Le comte Dupuys, pendant long-temps gouverneur-général des établissemens français dans l'Inde, qu'il avait administrés non sans quelques erreurs, mais toujours avec zèle, avec talent et dignité, vivait alors à Paris, retiré des affaires, entouré de sa bril-

lante famille. Il avait été l'ennemi personnel de mon père; mais cette inimitié n'avait eu pour cause que des opinions politiques, sans jamais altérer leur estime réciproque. Le comte Dupuys me reçut avec bienveillance, et me retint à dîner. Je crois voir encore sa tête vénérable, ses longs cheveux d'argent, ses mains tremblantes caressant son petit-fils grimpé sur ses genoux; je vois encore l'animation de ses traits, le feu de ses yeux, la vive expression de l'intérêt presque patriotique qu'il éprouvait en parlant de l'Inde. Il me conseilla fortement de persévérer dans mon entreprise: « C'est « une grande et belle carrière, me disait-il, qui n'a « pas encore été foulée par des Français, où il y a « de vastes mines de connaissances à exploiter: « c'est tout un monde à découvrir. Il y a là un gi- « gantesque réseau anglais étreignant d'immenses, « d'innombrables empires, que nous ne connais- « sons pas, malgré les brillantes traditions des « Bussy, des Dupleix, des Labourdonnaye, ou- « bliées, hélas! avec notre singulière frivolité. « Mais pour pouvoir étudier les grandes questions « de l'Inde, ne tournez point vos espérances vers « le gouvernement français. C'est sous la bannière « anglaise qu'il faut marcher pour arriver à votre

« but. Tout emploi que vous pourriez obtenir du « gouvernement français dans ces petits États d'Y- « vetot, qu'on appelle Pondichéry, Karikal, Chan- « dernagor, aurait l'effet de vous noyer comme un « insecte dans une goutte d'eau, d'élever autour de « votre vie et de votre intelligence une muraille « chinoise, au-delà de laquelle vous n'apercevriez « jamais rien. D'un autre côté, si vous sollicitiez de « ce même gouvernement la simple mission de « voyager pour entreprendre l'étude philosophique « et politique de l'Inde, vous seriez si mal rétribué, « les moyens mis à votre disposition (en supposant « qu'on vous acceptât) seraient si pitoyables, que « vous péririez probablement de misère dans quel- « que obscur désert, foudroyé par le choléra, ou « miné par le mal de foie; et quand vous surmon- « teriez tant d'obstacles et de dangers, vous n'auriez « encore rien vu : tout aurait passé devant vos yeux « comme une immense lanterne magique. Les « rouages qui font marcher ce vaste mécanisme « de la puissance anglaise dans l'Inde seraient en- « core pour vous un mystère inexplicable. Pas une « intelligence amie pour vous guider dans ce dé- « dale; car l'admirable patriotisme anglais paraly- « serait toute langue en présence d'un étranger.

« Pour pénétrer les mystères de l'Inde, il vous faut
« devenir Anglais. Votre père a servi l'Angleterre;
« il y a trouvé des maîtres généreux qui paient
« bien ceux qui les servent consciencieusement.
« Faites comme lui, servez-les avec énergie, zèle et
« loyauté, au prix, s'il le faut, de votre santé et de
« votre vie. Puis, si vous en revenez, quand vous
« vous retirerez de la vie active, vous pourrez, sans
« trahison, raconter ce que vous aurez vu pour
« l'amusement général et l'avancement de la science
« en histoire et en politique. »

Tels furent les conseils de l'ex-gouverneur. Ce qu'il disait au sujet d'une mission pour le compte du gouvernement français ne semblait-il pas une prophétie de la fatale destinée de Jacquemont, qui venait de s'embarquer deux ans avant moi pour les mêmes régions, sous les auspices de la France, et qui, deux ans plus tard, devait trouver la mort dans l'accomplissement de ses devoirs avec des moyens insuffisans. Le plan du comte Dupuys me paraissait praticable. Mon père avait effectivement servi les Anglais; le duc de Wellington avait été son colonel durant la guerre contre Tippoo-Sahib; ils s'étaient retrouvés à Paris en 1815 : le duc lui avait fait une réception

des plus gracieuses, l'avait invité à sa table, et apprenant de lui qu'il laissait en France un jeune fils qu'il voulait y faire élever, l'avait blâmé de cette résolution, et s'était engagé, s'il voulait faire de moi un Anglais, à m'accorder un jour sa protection et à me procurer plus tard une sous-lieutenance. Fort d'une pareille promesse, je me crus maître de ma destinée, et, sans plus hésiter, je me préparai à partir pour Londres.

J'étais comme le souriceau de Lafontaine, qui n'avait encore rien vu; je ne doutais ni des hommes ni de mon étoile, et ma famille ne pouvant me fournir les fonds nécessaires à ce qui lui paraissait d'ailleurs un acte de démence, je me mis en route pour faire le tour du monde avec quinze napoléons dans ma bourse, et avec la certitude de ne plus recevoir aucun secours de l'autre côté de ce canal de la Manche qui était pour moi le Rubicon.

Je ne pressentais guère le rude accueil que j'allais recevoir de ce triste climat, chez un peuple peu hospitalier, quoi qu'on en dise, pour quiconque se présente sans le passeport de la fortune ou de puissantes recommandations. Aucun peuple, il est vrai, n'a des prétentions plus exagérées pour cette vertu; mais l'opinion du monde en a

depuis long-temps fait justice. Et tout étranger que les circonstances ont débarqué, pauvre et sans appui, frissonnant sous ce ciel humide, à moins que quelque intérêt de politique ou de vanité ait conseillé de lui tendre la main, y a éprouvé une intensité de misère inconnue partout ailleurs. Je n'ai point dessein pourtant de réveiller aucun souvenir fâcheux, si j'ai beaucoup souffert dans mon contact avec les masses, je dois reconnaître aussi de brillantes individualités. J'ai rencontré en Angleterre, j'y possède encore quelques vrais amis que j'aimerai toujours, et en faveur desquels je veux pardonner au reste. Paix donc à la vieille Angleterre; je ne parlerai désormais que de sa belle et noble armée, si chevaleresque et si brave, si peu appréciée, si négligée de son pays pour lequel elle succombe sans cesse sous mille affreux climats avec le plus héroïque patriotisme. Je parlerai aussi et pour lui rendre hommage, de cette société anglo-indienne, si différente de la société anglaise; car c'est un phénomène singulier, mais commun à chaque individu de la race britannique, qu'il lui faut un déplacement, le contact de l'étranger, le frottement des voyages ou de la communauté militaire, pour tirer de

cette enveloppe peu gracieuse le diamant qui s'y trouve souvent caché. Les Anglais ne sont nulle part moins aimables que chez eux ; c'est sous l'uniforme militaire et sous le soleil des tropiques que leurs bonnes qualités m'ont paru se développer le plus avantageusement. Ce fut le 1^er^ novembre 1830 que je débarquai à Londres, n'ayant conservé qu'un souvenir très imparfait de cette langue anglaise, qui avait pourtant sifflé la première autour de mon berceau. Il est inutile de rapporter ici comment je vis successivement avorter toutes mes espérances, comment, malgré la plus sévère économie et les plus cruelles privations, je vis se fondre en quelques jours mes faibles ressources ; comment je luttai deux mois, ces deux horribles mois de novembre et de décembre, si lugubres partout, si douloureux à Londres, avec la misère, l'abandon et le désespoir ; comment mon étoile me montrant toujours l'Asie, je me coupai volontairement toute retraite vers la France. Je saute tout ce long cauchemar, et je me retrouve le 1^er^ janvier 1831, midshipman, être amphibie, demi-officier, demi-matelot, à bord d'un petit bâtiment marchand, *l'Aurora*, faisant route vers Madras et Calcutta.

Les mâts de notre vaisseau cédant à une forte brise, semblaient s'incliner pour saluer la France, comme nous côtoyions son rivage adoré. Les yeux baignés de larmes, j'en suivais tous les contours; je le vis peu-à-peu s'effacer à l'horizon. Je ne reviendrai pas sur mes sensations de ce moment. Quiconque a dû s'éloigner de son pays, de sa cité ou même de son hameau, les a éprouvées comme moi : j'en appelle à ses souvenirs.

Ceux qui auraient lu la description de l'état de midshipman dans les pages spirituelles de Marryat, dans ses romans de *Pierre-le-Simple* et du *Midshipman Easy*, se feraient une idée très fausse, s'ils croyaient que telle est la vie du malheureux affublé de ce nom à bord d'un navire du commerce. L'espèce qu'il décrit, le midshipman de la marine royale, est un oiseau d'un plumage bien autrement gai et d'une existence délicieuse en comparaison de l'autre. L'aspirant dans le vaisseau du roi est considéré et traité comme un gentleman; son homonyme, dans le navire marchand, est traité comme un galérien. Nous étions cinq pour partager le *berth*, ou réduit dans lequel on nous avait encagés, espace de six pieds de longueur sur quatre de largeur et cinq de hauteur. Ici nous avions

notre table, nos malles, qui nous servaient de sièges, et la nuit nous y suspendions nos hamacs, côte à côte sur deux étages. Nous prenions le quart deux à deux avec les officiers, auxquels nous servions tour à tour d'aides-de-camp et de victimes pour porter leurs ordres, exécuter leurs messages, et absorber leur malice ou leur insolence. Plus mal nourris que le matelot (de fromage avarié et de biscuit vermoulu), parce qu'on espérait moins de nos forces, méprisés même de lui, parce que nous étions moins utiles et avions moins d'intelligence acquise, nous étions harcelés, volés, tourmentés de tous les côtés, battus de tous, et nous battant entre nous. Ajoutez à cela que j'étais Français, et que dans la basse classe anglaise et la classe moyenne non civilisée, qui comprenaient nos matelots, nos midshipmen et même nos officiers, il existe une haine implacable, aveugle et brutale, pour tout individu qui représente les éternels rivaux de leur pays; de sorte que je me trouvai bientôt le point central où venaient converger tous les plus lâches instincts du cœur humain, où chacun venait épancher ce qu'il contenait de basse haine nationale, le Jianneton servant de jouet à tous ces grands enfans de tout âge. Cette première épreuve pouvait me faire

douter de la générosité de la nature anglaise! Pendant deux mois et demi que je fus en butte à toutes les tortures physiques et morales que mon tempérament pouvait supporter, je cherchai en vain autour de moi à saisir une main compatissante, à rencontrer un regard ami... Non pourtant, j'allais être ingrat en t'oubliant, mon pauvre Neptune : je trouvai bientôt deux grands yeux pleins d'amour, toujours fixés sur moi : c'était un beau chien de Terre-Neuve, qui venait se coucher à mes pieds quand, mon travail fini, je me blotissais dans un coin près de la chaloupe, dans une agonie de désespoir. Combien de fois, en léchant mes mains qui couvraient mon front, il fit diversion à des pensées avant-coureurs de la folie!

Enfin, le jeune cœur de dix-neuf ans, si flexible et si élastique, finit par se briser. Une fièvre cérébrale vint me faire oublier mes maux; puis une mystérieuse providence, après m'avoir conduit aux portes de la tombe, amena un changement total et inespéré dans ma position. Une femme fut le principal instrument qu'elle employa pour me sauver : et quel est l'acte de charité où l'on ne puisse retrouver la main d'une femme! Dans le paroxysme de ma maladie, depuis mon délire, on

avait transporté mon hamac dans le *steerage*, espèce de couloir à l'entre-pont sur lequel s'ouvrent les cabanes des voyageurs. Là, j'étais couché, ou plutôt suspendu, jusqu'à ce que la mort vînt saisir sa proie, et une dame anglaise m'y aperçut souvent sur son passage pour se rendre au salon du vaisseau. Elle eut compassion du pauvre étranger; et un jour, les larmes aux yeux, elle plaida ma cause avec chaleur, même avec indignation, auprès du capitaine. Elle l'amena auprès de ma couche; le cœur du vieux Samuel Owen était celui d'un brave et bon marin; il fut touché de pitié et de regrets. A partir de ce jour, je fus admirablement soigné, et le tailleur de voiles, qui avait déjà pris la mesure de mon hamac (dans un moment où l'on me croyait insensible) pour coudre le sac funéraire où l'on devait *me confier aux flots*, en fut pour sa peine, car je revins à la vie. Je devins bientôt le favori du capitaine, car on aime ceux que l'on a sauvés; j'eus ma place à sa table, je fus exempté de tout travail et établi au salon : équipage et officiers me firent la cour. Aussi je fus bientôt gâté par la prospérité, et peu s'en fallut que je n'oubliasse le seul ami que j'avais trouvé dans l'infortune, pauvre Neptune, le grand chien de Terre-Neuve, avec ses doux

yeux et ses bonnes grosses pattes si caressantes.

Me voilà donc comparativement heureux; mais dans la meilleure des positions, quel prosaïsme, quel ennui dans cette vie de vaisseau! Cette cloche qui rappelle le cloître ou la prison, tintant à toutes les heures, et appelant périodiquement l'équipage aux mêmes commandemens, au travail, au repas, au sommeil; ce désœuvrement accablant, mortel et cependant inévitable; car quelle étude est possible au milieu de ce mouvement continuel, de ces abominables sons qui nous poursuivent partout: les voix rauques des officiers commandant la manœuvre, le bourdonnement des passagers, les cris des matelots, le craquement des solives à l'entrepont, le vent dans les cordages, le clapotement des vagues: c'est une cacophonie universelle, intarissable, sans relâche ni trêve. Et puis ces infâmes odeurs qu'on ne saurait fuir, ce détestable goudron, les manipulations de cette odieuse cuisine, au milieu de toutes ces nausées la lecture même est impossible : la journée se traîne, se gaspille en paroles; on se jette dans la gloutonnerie comme une dernière ressource, pour abréger, par la longueur des repas et l'abrutissement de la digestion, cette odieuse existence.

En dépit des poètes, je suis prêt à avouer avec Jacquemont que je n'ai jamais senti le charme mélancolique que beaucoup d'individus trouvent à la pleine mer : « Je ne sens que du vide, du « néant, qu'absence d'idées, devant ce tableau que « d'autres ne peuvent contempler sans extase ou « sans admiration. » Quelle idée d'immensité pourrait nous apporter cette surface plate et monotone où rien ne se distingue? Qui nous indiquera son étendue? « Car il en est de l'espace « comme du temps; s'il est vide, son étendue nous « échappe. Il faut de la vie, du mouvement, pour « exciter la pensée. En vain je fatigue mes regards « sur ce morne océan; sa surface ne garde aucune « empreinte, il n'y a pas même l'image de la « mort : c'est le spectacle du néant! »

CHAPITRE II.

Le cap de Bonne-Espérance. — Variétés de la population. — Émigration hollandaise. — Boschmen. — Description du pays.

Trois mois se sont écoulés depuis le départ de Londres. La vigie a crié terre! Voici venir l'Afrique, le fameux cap des Tourmentes chanté par Camoëns. Nous sommes déjà dans le courant qui, s'échappant du canal Mozambique, double le cap des Aiguilles et se précipite, en remontant la côte occidentale, vers le rocher de Sainte-Hélène. Nous dépassons *Greenpoint* : on vire de bord, et nous restons muets de stupeur et d'admiration devant cette grande nature, ces masses colossales qui semblent dire à la mer : Ici tu te briseras, ici tu viendras jeter l'écume impuissante de tes ondes. Voyez dormir sur le rivage cet énorme Lion égyptien composé de deux mamelons qu'on a désignés sous le nom de *Lion's head*, et de *Lion's rump*, à cause de la ressemblance que présente la masse de grès avec cet animal au repos. Là-bas, ce vaste

cône, dont la hauteur paraîtrait immense si elle n'était dominée par cette prodigieuse courtine, du sommet de laquelle la brume du sud-est se précipite en cascades, s'éclaircissant à mesure qu'elle descend les côtes verticales et formant la nappe de cette *table* des dieux. C'est le cap de Bonne-Espérance, c'est la baie de la Table, cette singulière station intermédiaire entre l'Europe et l'Asie, mais qui n'offre aucun caractère de l'une ou de l'autre. Elle est elle, elle a sa nature distincte, ses montagnes, son climat, ses races d'hommes et d'animaux, différens du reste du monde.

La ville du Cap a été trop souvent et trop bien décrite par une infinité de voyageurs, pour que je veuille m'y étendre. D'ailleurs, quand on a parlé de quelques rues en lignes droites qui se coupent à angles droits ; de quelques édifices publics dans le style grec, que les Anglais ont eu l'idée originale d'élever au milieu d'une architecture uniformément hollandaise ; de quelques canaux fort inutiles et passablement infects qui traversent une partie de la ville, d'un Champ-de-Mars à une de ses extrémités, et à l'autre, d'une admirable promenade plantée de chênes d'Europe ; tout cela enfin, au pied d'un groupe colossal de montagnes et se

détachant sur le fond bleu de la mer, on a dit tout ce qu'il est possible d'en dire. Je me contenterai donc de quelques remarques, en passant, sur certaines races d'hommes et d'animaux, particulières à cette localité, et sur certaines modifications toutes nouvelles dans l'état politique de la colonie.

La population du Cap est extrêmement mêlée : elle se composait en 1831 de Hollandais en très grand nombre, d'Anglais qui ne se recrutent que fort lentement, par la raison que le courant de l'émigration s'est dirigé depuis long-temps vers l'Australie ; de nègres hottentots, de nègres caffres et mozambiques, de madécasses, de malais et de métis de toutes ces races.

A l'époque dont je parle, les Anglais se contentaient de gouverner et de faire le commerce ; les Hollandais étaient les possesseurs et les cultivateurs du sol. Mais depuis, la grande majorité de cette seconde partie de la population a préféré à l'administration anglaise un exil volontaire. Abandonnant les champs de leurs aïeux, sans leur chercher de nouveaux acquéreurs, sans en demander le prix, ils ont émigré en masse, et ont fondé, tant à Port-Natal sur la côte orientale de l'Afrique, que sur la rivière Orange au nord de *Grahamstown*,

une fédération républicaine dont l'Angleterre refuse de reconnaître l'indépendance, et que la Hollande, malgré ses sympathies, n'est pas en position de protéger. Il serait trop long d'entrer dans l'histoire de leurs griefs; mais on peut supposer qu'ils durent être bien irritans pour décider ces pauvres gens à de pareils sacrifices. Cet état de choses a arrêté l'essor de la colonie et détruit son avenir, du moins pour tout le temps qu'elle restera sous la domination de l'Angleterre. Il a été facile au gouvernement, dans ces derniers temps (c'est-à-dire au commencement de 1842), de s'emparer de la ville même de Port-Natal. Mais, toute tentative de soumettre les émigrans aux lois anglaises, de faire plus que maintenir une simple garnison dans leur capitale, amènerait aussitôt une guerre d'extermination, dans laquelle les Anglais, même avec la supériorité du nombre et de l'organisation, n'auraient aucune chance de succès. Comme les Arabes du nord de l'Afrique, les Boers hollandais échappent aux manœuvres d'une armée régulière. Montés sur des chevaux infatigables, armés de longues carabines dont ils se servent avec une adresse consommée, il leur est toujours facile de se tenir hors de la portée du

mousquet de l'infanterie, tout en portant la destruction dans les rangs britanniques. Dispersés en tirailleurs, ne présentant jamais de masses à l'artillerie, elle ne peut rien contre eux; et si, comme on paraît vouloir l'essayer aujourd'hui, on faisait venir de la métropole une cavalerie suffisante pour rendre toute résistance impossible, il reste toujours derrière eux les solitudes de l'Afrique, pour se retirer au-delà de toutes poursuites. Conduisant de nombreux troupeaux dans des prairies fertiles qui s'étendent à l'infini, il serait inutile de chercher à les affamer, et il serait plus inutile encore de vouloir intercepter les munitions de guerre qui leur sont nécessaires pour leur défense contre les tribus sauvages. Sur une frontière découverte de plus de 200 milles, on n'a pu empêcher le commerce anglais de vendre des fusils, de la poudre et jusqu'à des canons aux Caffres, alors même que le gouvernement leur faisait une guerre d'extermination; à plus forte raison, n'empêcherait-on pas les Hollandais qui se trouvent encore dans la colonie, de fournir des secours à leurs frères. Une émigration composée de cette manière, et ainsi favorisée par les circonstances et la nature du pays, est insaisissable. On peut la ramener par les pro-

messes et la douceur, mais si on essaie de la contraindre par la force, on ne fera que ruiner la colonie, pour ne recueillir que déshonneur. Quelques missionnaires anglais, sous le nom de comité protestant pour la protection des indigènes, oubliant leur ministère de paix, avaient, il est vrai, proposé un moyen assez efficace de détruire ou de soumettre cette émigration : c'était d'inviter tous les Caffres et toutes les tribus de païens à tomber dessus, et à les assassiner en détail. Heureusement que sir Georges Napier, le gouverneur actuel de la colonie, ne goûta point ce conseil assez peu évangélique, et d'ailleurs fort imprudent pour les Anglais eux-mêmes; car les armes qu'ils auraient mises aux mains de ces barbares, aussitôt après la destruction des Hollandais, auraient été certainement tournées contre eux.

Les Hottentots indigènes de cette extrémité de l'Afrique, formant la troisième branche de la population, sont une variété de la race nègre. Leur couleur est un jaune olivâtre livide; leurs cheveux sont noirs et laineux, leurs lèvres épaisses. Ce qui frappe le plus dans cette race, c'est la singulière conformation de la femme : tandis que chez l'homme le type humain ne diffère pas du nôtre,

chez la femme au contraire, vers l'âge de la puberté, certaines formes deviennent monstrueuses, tandis que les bras et les jambes restent grêles et maigres, comme pour en faire ressortir la hideuse difformité. Je n'essaierai point de donner une description plus explicite de la Vénus hottentote; elle est d'ailleurs fort bien connue : on sait que c'est tout ce qu'il y a de plus disgracieux et de plus humiliant pour notre espèce. Cette race est peu intelligente; elle est principalement employée aux travaux de la campagne et à la conduite des bestiaux; son costume est assez pittoresque et a quelque chose de tranché qui sied bien à son étrange physionomie. Les Hottentots, hommes et femmes, portent le même chapeau, espèce de pavillon chinois : c'est un cône bas, à sommet pointu, à base très large et à bords renversés.

Enfin, il existe encore dans cette partie de l'Afrique, non dans les villes ni dans les villages, mais errante par couples dans les solitudes ou cachée dans les creux des rochers, une race d'hommes qui devient de jour en jour plus rare. C'est la dernière dans l'échelle des variétés de la famille humaine, le dernier anneau entre l'homme et l'animal. Cette race se rapproche du type hotten-

tot par sa couleur et par la conformation, chez la femme, d'une certaine partie du corps, où, de même que chez les brebis d'Afrique, toute la graisse paraît s'être concentrée; mais elle est extrêmement chétive : quatre pieds au plus chez le mâle. Elle ne paraît point susceptible d'éducation, a les goûts, les instincts, et mène la vie d'un oiseau de proie du second ordre, vivant principalement de charogne, de larves, de sauterelles, de crapauds; sa seule industrie consiste à fabriquer des arcs et des flèches qu'elle sait empoisonner. Cette race est connue sous le nom de Buschman ou Boschman, homme des buissons. « Tantôt mendians, tantôt voleurs et brigands, toujours lâches et cruels, même « sans en tirer profit; semblables à la hyène, la vue « du sang et l'odeur des cadavres leur procurent « des émotions agréables (Malte-Brun). »

Enfin, une dernière curiosité du Cap est la race de moutons, variété de l'espèce de Barbarie, à grosse queue. Cette queue, formée d'un tissu cellulaire rempli de graisse, devient d'une grosseur énorme. Elle a la forme d'un coin, dont le tranchant pénètre entre les jambes de l'animal, le gênant considérablement, le fatiguant aussi par sa pesanteur, et le rendant incapable de courir.

Je profitai d'un vent du nord qui dura quelques heures et souleva momentanément la nappe du sommet de la Table, pour faire, avec quelques camarades du vaisseau, l'ascension de cette célèbre montagne. Cet exploit nous prit quatre heures à accomplir; mais nous n'eûmes que quelques instans pour jouir du sublime panorama que l'on découvre de cette élévation, car le retour du vent du sud-est pouvait être fatal: c'est ce vent qui ramène en quelques instans le tourbillon de brumes qu'on appelle la nappe. Dès ce moment on ne peut plus distinguer aucun objet, et il devient impossible de retrouver l'entrée de l'étroit ravin par lequel on arrive et le seul par lequel on puisse redescendre. La position devient alors extrêmement critique, et grand nombre de voyageurs y ont perdu la vie; car à l'exception du ravin, le sommet de la Table est entouré de toutes parts d'un escarpement vertical de quelques centaines de pieds de hauteur.

Je visitai aussi les deux fameux vignobles qui produisent le vin de Constance. Nous y fûmes reçus avec toute l'hospitalité hollandaise, par les propriétaires, MM. Clouty et Culine; il s'en est formé depuis un troisième, appartenant à MM. Van

Rennen. Les plants qui produisent ce vin sont originaires de Guyenne et de Bourgogne. Le secret de la liqueur consiste dans la façon : on laisse le raisin sécher sur le cep jusqu'à ce qu'il ne contienne plus qu'un tiers du suc, et c'est alors seulement qu'il est soumis à l'action du pressoir. L'humidité de nos climats ne permettrait point ce procédé.

C'est une excursion singulièrement intéressante que celle de Cap-Town à la grande Constance, en revenant par Newlands. La route suit le prolongement de la chaîne de la Table. Les reflets cuivrés des montagnes, leurs formes bizarres, sauvages, presque menaçantes, sans un filet d'eau pour réfléchir l'azur du ciel et adoucir le paysage ; cette solitude et même ces villas si élégantes, si délicieusement cachées dans les arbres verts, mais où rien ne remue, où l'on n'aperçoit pas une créature, où l'on n'entend aucun bruit sous le lourd soleil : tout cela fait l'effet d'un rêve, mais non pas d'un rêve qui séduise. Du moins ce n'est pas en Afrique que je choisirais ma patrie, je voudrais à peine y dresser pour quelques jours la tente du voyageur ; les rochers et les sables y dominent partout, de l'eau nulle part, à moins qu'on ne se rapproche des

bords même de la mer, qui sont ici sans attraits. Les flots rejettent tous leurs cadavres, la grève est souillée et infecte, et exhale des miasmes pestilentiels ; les champs sont séparés par des déserts ; « le « gazon épars et menu n'offre nulle part un lit « touffu de verdure ; les forêts n'ont ni fraîcheur « délicieuse ni obscurité solennelle ; la nature est « toujours imposante, souvent âpre et terrible, « mais elle ne sourit jamais ; elle a plus de caprices « que de charmes (Malte-Brun). »

CHAPITRE III.

Le cap des Aiguilles.—Arrivée à Madras.—Franchir la barre. — Description de Madras; une pagode; une mosquée.—Société de la capitale; le houkah; la promenade publique; familiarité des oiseaux de proie.

Le 9 mars 1831, par un temps superbe, nous remîmes à la voile : quelques jours après nous doublions la pointe des Aiguilles, et nous étions balancés sur les longues vagues de la plus orageuse des mers, tour-à-tour sur une crête ou dans un abîme. Jacquemont prétend que les flots ne s'élèvent et ne descendent jamais à plus de vingt ou trente pieds au-dessus et au-dessous de l'horizon ; mais quand il s'exprimait ainsi, il n'avait pas encore doublé le Cap. C'est un spectacle admirable à contempler de la poupe d'un navire, que ce flot qui fuit sous vous, creusant un précipice ou dressant une montagne, là même où vous venez de passer. Mais cette admiration cesse bientôt d'être mêlée d'effroi, quand on considère avec quelle facilité, on serait tenté de dire quelle intelligence,

votre vaisseau, comme le pétrel, rase la surface des mers, couronne et franchit successivement ces vastes palpitations.

Six semaines finirent par s'écouler, car même les jours les plus ennuyeux ont une fin, et le beau temps nous favorisant toujours, l'île de Ceylan s'éleva bientôt à l'horizon. Par un beau soir, nous reconnûmes le pic d'Adam, la brise de terre nous apportait les parfums du rivage et nous fit regretter de ne point aborder à cette île enchantée. Deux jours après nous étions à la hauteur de Porto-Novo; nous devinons Cuddalore; vient ensuite la longue frange de cocotiers, puis Pondichéry, si gracieusement assise, dormant au murmure de sa barre, sur la rive d'une mer d'azur; puis Sadras avec ses bosquets, ses pagodes à demi noyées; enfin cet amas de lumières étincelant dans une nuit obscure, c'est sans doute Madras. Nous jetons l'ancre entre deux vaisseaux dont nous n'apercevons que les silhouettes, et tandis que tout le monde dort, je rêve tristement au lendemain, qui me jettera tout effrayé au terme de mon voyage.

Tout-à-coup une main presse légèrement mon épaule: « A quoi pensez-vous, Warren? à votre famille? comment on va vous recevoir? Ne vous in-

quiétez pas, mon enfant, si la terre natale ne vous est pas hospitalière, revenez à mon bord; *l'Aurora* ne vous manquera pas, et vous ramènera, s'il le faut, jusqu'à la *belle France.*» C'était la voix du vieux Samuel Owen. Les larmes aux yeux, je remerciai le digne capitaine, et par reconnaissance pour lui, je commençai à aimer le peuple dont il était un si noble représentant.

Le 1^er^ mai 1831, à la pointe du jour, j'avais fini par m'endormir sur une des cages à poulet de la poupe, lorsque je fus réveillé en sursaut, en entendant des voix qui semblaient sortir de la mer. Regardant par-dessus le bord, je vis effectivement deux hommes assis dans la mer, l'un accroupi, l'autre à cheval sur une espèce de navette très longue, excessivement étroite, et légèrement creusée à la surface. Chacun tenait une rame avec laquelle il guidait ce fragile esquif comme un animal sur lequel il serait monté : c'était un catimaran. Ces singulières constructions, faites de deux ou trois solives liées ensemble en forme de radeau, franchissent la barre, quand tout autre bateau y périrait; et les hommes qui les montent s'aventurent ainsi dans l'espoir de gagner peut-être quelques centimes, en vous apportant des lettres de vos amis du

rivage, ou en vous vendant des fruits ou du poisson plus ou moins frais. On jeta une corde à l'un des rameurs; le catimaran fut amarré, et mes deux compatriotes, grimpant avec l'agilité de deux singes, furent en un moment sur le pont. C'étaient deux Hercules de bronze, nus comme la main, à l'exception d'un langouti, petit chiffon passé entre les jambes. Je fus un peu surpris de cette première apparition et de ce léger costume; plus tard, la couleur des Hindous finit par me paraître un habillement suffisant. Pourvu qu'ils eussent leur langouti, j'avais la même impression que s'ils étaient vêtus de noir, et rien de plus.

Mes yeux se tournèrent ensuite du côté de la plage. Le port de Madras, vu de la rade, offre un coup-d'œil très remarquable. « La somptuosité des édifices, rehaussée par les effets d'optique, les hauts vérandahs, les toits en terrasses, les colonnades blanches et élancées, se détachant sur un ciel du bleu le plus pur; tout cela couronné par la masse imposante du fort, le ressac de la mer écumante, qui bondit sur une étendue de côtes à perte de vue, la diversité des embarcations qui sillonnent la surface des eaux, les groupes de figures humaines, noires et affairées qu'on voit rassemblés çà et là

sur la plage, tout concourt à frapper vivement le voyageur avide de nouveauté (1). »

Je fus tiré de la contemplation de ces rives presque fantastiques, qui me faisaient, je ne sais pourquoi, l'effet d'un mirage, par l'arrivée de plusieurs schelingues ou massoulahs qui devaient nous conduire à terre : ce sont de grands bateaux sans ponts, simples coquilles de cuir et d'écorce, dans la formation desquelles il n'entre ni clous ni chevilles. Les morceaux sont grossièrement cousus avec du nâro, espèce de chanvre tiré des filamens qui entourent la noix du cocotier. C'est dans un de ces bateaux que le voyageur qui veut débarquer à Madras doit tenter, au péril de sa vie de franchir le ressac, cette formidable barre qui se fait sentir tout le long de la côte du Coromandel, mais ici avec plus de terreur que partout ailleurs. Toute embarcation européenne y périrait en quelques secondes. Je descendis avec le capitaine Owen dans la première schelingue qui se présenta le long du bord. Nous y trouvâmes dix-neuf rameurs, dont un servait de pilote, tenait le gouvernail et dirigeait les mouvemens. Il était aussi chef d'orches-

(1) *Oriental Annual*, traduction de M. Auguste Urbain.

tre; car, du moment que les rames plongèrent dans la mer, nos bateliers entonnèrent un détestable chant, mélange de malabar et d'hindoustan, sur des airs bizarres et monotones. Les vers sont rimés; le pilote chante le premier vers, et tous le redisent en chœur; puis il chantent le second, et tous le redisent pareillement.

Bientôt nous approchons de trois lignes parallèles d'écume qui vont successivement mourir en mugissant sur le rivage, mais celle qui se dissout est immédiatement remplacée par une quatrième, en arrière des deux autres, qui se rue du fond de la mer avec un bruit épouvantable sur les pas des précédentes. L'art du nautonnier consiste ici à présenter toujours la pointe du bateau perpendiculairement à la ligne qui s'avance : la vague est ainsi coupée et glisse à droite et à gauche, tout en vous couvrant d'écume, puis elle soulève le bateau, qui semble faire la bascule d'abord en avant, puis en arrière. Vous avez jeté un cri, et la première ligne est passée. C'est maintenant que le danger est le plus grand, que le pilote s'agite, crie, trépigne : c'est une pythonisse en fureur. Les rameurs répondent cri pour cri, agitent les rames à tour de bras, tout en regardant en arrière avec terreur : on dirait des

diables qui se démènent. C'est qu'il y va de la vie ! Regagnerez-vous à temps la perpendiculaire? serez-vous prêt à recevoir l'ennemi sur la pointe? S'il vous frappe en travers, dans une seconde il ne restera plus de votre esquif que quelques fragmens d'écorce et de cuir tournoyant sur l'abîme. Vous avez encore un espoir cependant : voyez-vous à droite et à gauche ces brins de paille dansant dans l'écume, ces intrépides catimarans qui semblent d'ici des pétrels de tempête? Ce sont de hardis plongeurs prêts à vous repêcher, si les requins toutefois n'ont pas pris les devants. Quatre fois, au moins, vous passez par les mêmes épreuves, vous subissez les mêmes terreurs, et Dieu aidant, vous venez enfin échouer sur le sable, où vos rameurs vous enlèvent aussitôt dans leurs bras et vous déposent sur le quai, palpitant encore, rendant grâces au ciel, et jurant qu'on ne vous y prendra plus.

Aussitôt notre arrivée, le capitaine me conduisit chez MM. Arbuthnot, chefs d'une célèbre maison de commerce, où je devais trouver des nouvelles de ma famille. J'appris d'eux, à ma grande surprise, qu'ils étaient mes tuteurs, et que j'avais entre leurs mains un faible débris de fortune, fragment

de l'héritage de mon père, qui allait me tirer momentanément d'un état de dépendance que j'avais cru imminent, et que ma nouvelle expérience m'avait si bien appris à redouter. Rassuré par cette planche de salut, je commençai à regarder autour de moi avec moins d'inquiétude et plus d'intelligence. Mes yeux s'arrêtèrent surpris et enchantés sur tous ces objets si nouveaux, si étonnans, si différens de la vieille Europe. C'était enfin la terre vers laquelle tendaient mes vœux depuis ma première jeunesse; j'y étais parvenu à travers tous les obstacles, je la tenais enfin, et cette première victoire faisait battre mon cœur de joie et d'espérance.

« Quel ravissement nouveau dit Jacquemont, « quel étonnement incrédule n'éprouve-t-on pas « quand on descend pour la première fois sur la « rive des tropiques! quelle impression profonde « laisse à jamais dans l'âme d'un homme, sensible « aux beautés de la nature, le premier tableau qu'il « a contemplé du monde équinoxial. » — « Il y a, « dit M. de Humboldt, quelque chose de si grand « et de si puissant dans l'impression que fait la na« ture sous le climat des Indes, qu'après un séjour « de quelques mois, on croit y avoir séjourné une

« longue suite d'années. Tout en effet, ici, paraît « neuf et merveilleux. Au milieu des champs, dans « l'épaisseur des forêts, presque tous les souvenirs « de l'Europe sont effacés; car c'est la végétation « surtout, qui détermine le caractère du paysage ; « c'est elle qui agit sur notre imagination par sa « masse, le contraste de ses formes et l'éclat de ses « couleurs. Plus les impressions sont fortes et neu- « ves, plus elles affaiblissent les impressions anté- « rieures. La force leur donne l'apparence de la « durée, sous le beau ciel du midi la lumière et la « magie des couleurs aériennes embellissent une « terre presque dénuée de végétaux. Le soleil n'é- « claire pas seulement, il colore les objets, il les « enveloppe d'une vapeur légère, qui, sans altérer « la transparence de l'air, rend les teintes plus har- « monieuses, adoucit les effets de lumière, et ré- « pand dans la nature le calme qui se reflète dans « notre âme. »

Après avoir pris ma part d'un somptueux déjeuner, où je fus initié aux mets et aux fruits parfumés de l'Inde, j'appris de mes généreux tuteurs qu'en attendant que tout fût prêt pour le voyage de Pondichéry, où je devais trouver une de mes sœurs, je recevrais l'hospitalité dans une magnifi-

que villa qu'ils occupaient alors dans la campagne de Madras. Effectivement, après une heure délicieusement employée à contempler, de la fenêtre ouverte à la brise, la barre, les vaisseaux dans la rade, le mouvement du port, on nous annonça que le cabriolet nous attendait. J'y montai avec M. Edouard Arbuthnot, et pour la première fois, je volai à travers les avenues de ma ville natale.

Divisée en deux parties distinctes, la ville blanche et la ville noire, l'aspect de Madras est irrégulier et singulièrement bizarre. C'est l'Europe et l'Asie séparées par une esplanade. Des casernes, des maisons à toits plats, dans le genre espagnol, la plupart entourées de petits jardins et séparées par de belles rues ombragées de grands arbres; un palais, plusieurs églises, quelques bâtimens construits sur les plus beaux modèles de l'architecture grecque; enfin, une noble forteresse avec ses glacis, ses embrasures, ses canons, un murmure de vagues qui résonne dans toute l'atmosphère et qui vous suit en s'affaiblissant jusqu'à près d'une lieue: voilà la ville blanche. Puis un immense village où la vie fourmille, des huttes de boue entassées les unes sur les autres, des minarets, des pagodes, des

mosquées : ici, tout un quartier dans le genre portugais ; ailleurs, une maison isolée parmi les huttes, couverte en tuiles, mais bâtie d'un seul étage et peinte en bandes verticales de diverses couleurs; au-dessus, des cocotiers élançant leurs gerbes empanachées, le tamarin, le pipuel, le figuier sacré s'appuyant à terre par vingt troncs vigoureux, formant des voûtes et secouant de ses vastes rameaux l'ombre, la fraîcheur, le sommeil; un peuple bronzé qui remue, qui dort, qui travaille, qui fume, qui fait ses ablutions; tout cela au milieu de la rue : voilà la ville noire. Enfin, des avenues à perte de vue, larges, plantées des plus beaux arbres et bordées de ces magnifiques habitations, de cette longue suite de palais, doriques, ioniques, corinthiens, ces temples d'Athènes qu'une belle pelouse, ornée de bosquets et de fleurs, met à l'abri du bruit et de la poussière : voilà *the Gardens*, la délicieuse campagne de Madras.

La villa occupée par MM. Arbuthnot est célèbre entre les plus belles des environs. J'y trouvai installée toute une colonie d'oiseaux de passage, tels que moi. C'étaient de nouveaux débarqués, des cliens qui ne faisaient qu'une halte à Madras, ou se rendant d'une station indienne à une autre ; des

malades qui étaient venus chercher les brises salutaires de la mer. C'était un petit caravansérail où chacun avait à sa disposition, outre le salon commun, chambre à coucher, chambre de bains séparée, deux ou trois domestiques toujours prêts à paraître comme les serviteurs de la lampe merveilleuse, et toujours prêts à vous offrir tout ce que vous pouviez demander : vin, fruits succulens, café, liqueurs, l'humble cigare, le suave narghillé, ou le léger gourgouri. Les cours étaient remplies, les pelouses étaient couvertes des chevaux, des tentes, des serviteurs de tous ces hôtes si royalement reçus. Hélas! cet âge d'or ne pouvait durer! Ma résidence dans l'Inde a été assez longue pour voir son déclin. Les profits du commerce ne sont plus suffisans pour soutenir cette hospitalité gigantesque, et puis les bonnes traditions se négligent et se perdent à mesure que les communautés augmentent.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à mon dernier retour à Madras, en janvier 1840, je fus attristé du changement survenu dans les relations sociales. Les saints, comme on les appelle dans le pays, se sont répandus comme une lèpre sur toute la société. Le méthodisme, c'est-à-dire un fanatisme

sombre, excusable quand il est sincère, mais odieux quand c'est un masque hypocrite pour l'avarice ou l'ambition, a tout envahi. Les commerçans, les hauts fonctionnaires civils et militaires, qui désirent économiser la presque totalité de leurs profits ou de leurs énormes appointemens, le prennent assez volontiers pour se soustraire à l'obligation de contribuer aux plaisirs de la communauté, et se refuser à une hospitalité ruineuse, autrefois presque exigée d'eux. Au lieu de dîners et de bals qui leur coûtaient beaucoup, ils donnent aujourd'hui des sermons qui ne leur coûtent rien. Les jeunes gens qui veulent parvenir prennent aussi le même masque, qui leur sied plus mal encore, afin de plaire aux puissans et en obtenir des places ; de sorte qu'en ce moment, à Madras, si l'on n'y prend bien garde, une invitation à dîner ou même à une soirée, est un vrai guet-apens. Immédiatement après le repas ou avant les rafraîchissemens, le maître de la maison vous fait acheter ou expier vos plaisirs, en vous retenant au moins une heure, sur vos genoux, tandis qu'il débite un sermon, sous forme de prière, avec le récitatif nasal des têtes rondes du temps de Cromwell. Dans mes visites précédentes, à Madras,

j'avais cru pouvoir me plaindre de ce que les Anglais ne parlaient pas ; mais, comme le père de la muette, dans le *Médecin malgré lui*, j'avoue que je préférais leur silence d'autrefois à leurs rapsodies d'aujourd'hui, et les aurais volontiers rendu muets, comme ci-devant.

Pour porter un dernier coup aux vieilles traditions d'hospitalité, les habitans des présidences ont eu recours à un moyen assez adroit : l'établissement d'un club ou cercle, où tout étranger, tout nouveau débarqué, tout voyageur de l'intérieur, peut s'abonner et trouver, à ses propres frais, bon gîte et bonne table. Toutefois, ces changemens peu gracieux ne se font encore sentir que dans les capitales ; partout ailleurs, dans l'intérieur du pays, l'hospitalité est encore la même. C'est encore un glorieux pays, où le cœur est chaud comme le soleil.

Pour en revenir à la villa Arbuthnot, nous entrâmes par un superbe escalier à double rampe, terminé par un portique grec, dont l'élégante colonnade se prolongeait tout autour de l'habitation, formant une galerie couverte ou vérandah. Cette galerie en supportait une autre toute symétrique, mais plus légère, qui entourait les appar-

temens supérieurs. Je fus d'abord conduit dans un vaste salon octogone, ayant huit portes ou fenêtres descendant jusqu'à terre, et toutes fournies de jalousies à travers lesquelles la brise de mer soufflait délicieusement. Un divan occupait le centre de la chambre ; et, sur deux côtés parallèles, deux sophas se faisaient vis-à-vis. Du reste, très peu de meubles dont on évite autant qu'on peut l'usage dans ce pays à cause du nombre d'insectes et surtout de moustiques qu'ils attirent.

Après une simple formule d'introduction aux personnages rassemblés au salon, j'obtins la permission de me retirer dans l'appartement qui m'était destiné. Je le trouvai composé d'un salon, d'une chambre à coucher et d'une salle de bains. Les cinq ou six fenêtres commandaient dans le lointain une vue délicieuse de la rivière Addjaar et de toute la contrée voisine, tandis qu'immédiatement au-dessous, un parterre étalait des trésors de roses, de géraniums, de myrtes, de tubéreuses, dont l'air était embaumé. Le centre, ou plutôt la moitié de la chambre à coucher, était occupé par un immense lit carré, ayant huit pieds de côté et trois pieds au-dessus du sol. Sur la sangle reposait un matelas extrêmement dur, et au lieu de draps

et de couvertures, une natte de paille blanche de la plus délicieuse finesse. Un rideau de gaze verte, léger et transparent, faisait le tour entier du lit et devait protéger le dormeur contre les moustiques. Une table de toilette, fournie de tous les objets indispensables à la propreté la plus raffinée, un fauteuil, quelques chaises et un secrétaire, complétaient l'ameublement. Mes ablutions terminées, je sentis le besoin de me recueillir. Il fallait écrire à mes sœurs, les prévenir de l'arrivée d'un frère dont l'existence n'avait été jusqu'alors qu'un rêve, qui venait leur demander peut-être une longue hospitalité, et qui n'avait plus d'autre patrie que la terre où il venait d'aborder, et où il s'était condamné à tailler son avenir.

J'étais absorbé depuis quelques heures dans cette occupation, quand mon attention fut soudainement réveillée par un petit cri perçant qui semblait s'élever de la table même où j'écrivais. En levant les yeux, j'aperçus deux petits écureuils qui venaient d'entrer par une des fenêtres ouvertes (c'est une espèce grise plus petite que la nôtre et marquée de trois raies noires sur le dos). Ils avaient une querelle à vider, et ma table servait de champ de bataille. Après quelques secondes de combat,

ils traversèrent la chambre en se poursuivant, et disparurent par une fenêtre. Cet incident me fit jeter les yeux tout autour de l'appartement, et je fus surpris du nombre d'insectes et de reptiles de toute espèce qui partageaient avec moi la jouissance des localités. Des lézards de toutes formes et de toutes couleurs bruissaient, couraient sur toutes les murailles et sur le plafond, à la chasse aux mouches; les écureuils ne faisaient qu'entrer et sortir; ils se considéraient comme tout-à-fait chez eux; quelquefois une grosse araignée tarentule traversait rapidement le plancher; enfin des bourdons, des guêpes, des moustiques, chantaient en chœur sur tous les tons. Je conservai long-temps mon préjugé européen contre ce mélange de société; mais après quelques années de séjour dans l'Inde, on finit par s'habituer à toute cette vie qui fourmille et bourdonne autour de vous, comme on s'habitue en Europe au tapage bien plus fatigant d'un canari dans le coin de la chambre.

Je trouvai que les préparatifs pour le voyage de Pondichéry demandaient trois jours : tout en regrettant ce délai, je me proposai d'en profiter le mieux possible pour explorer Madras, pour commencer l'étude de cette grande mosaïque de l'Inde,

pour bien saisir ces mœurs bizarres, ces couleurs locales si tranchées parmi le peuple conquérant comme parmi les races conquises. Je commençai mes observations le soir même à table: c'est l'heure où l'Anglais se montre le plus communicatif et paraît le plus à son avantage, il puise momentanément dans son verre une bonhomie étrangère à sa nature.

Les maisons de ces princes marchands de Madras et de Calcutta présentent, quand on les éclaire pour le repas du soir, un spectacle d'un grandiose et d'un éclat extraordinaires. Les salles offrent toujours les plus nobles dimensions. Il faut de l'air dans ce climat brûlant; aussi le plafond s'élève, toutes les portes sont ouvertes, voilées seulement de rideaux de gaze ou d'un léger tissu de bambous pour en défendre l'entrée aux chauves-souris, qui prennent possession de l'atmosphère au coucher du soleil. Les murs sont généralement de stuc blanc, fait avec des coquillages concassés, et d'un reflet admirable. De distance en distance, des candélabres à plusieurs branches sont adaptés à la muraille, supportant des lampes de verre où brûle de l'huile de noix de cocos, et d'où s'échappent dans tout l'appartement des torrens de lumière. Les

planchers sont couverts de nattes de rotins de Calcutta, fines, luisantes et polies, qu'un pied novice n'aime point à fouler, mais qui paraissent plus tard délicieuses par leur fraîcheur. Le rare ameublement est de la plus somptueuse élégance; la variété et le nombre des domestiques, leur air grave et respectueux, donnent une telle dignité à ces demeures, que vous vous croiriez dans un palais.

Entrez dans la salle à manger : la table est écrasée sous le poids des viandes, tandis que, suspendu à quelques pieds au-dessus, un énorme et massif écran oscille comme un balancier : c'est le punkah. Jusqu'à l'arrivée des convives, son mouvement est presque imperceptible; mais du moment qu'on est assis, un serviteur le met en branle. L'atmosphère, ainsi déplacée, vient baigner vos tempes, prévient la sueur, ou l'enlève à mesure qu'elle se forme. C'est un immense soulagement, après la fatigue d'avoir marché d'un appartement à un autre; et quelques momens passés hors de son influence vous la font encore mieux apprécier; aussi vous le retrouvez dans presque toutes les pièces, car c'est ici un meuble indispensable. Derrière chaque chaise se tient un domestique en turban, à barbe et moustaches épaisses, les bras croisés sur la poi-

trine. Il les ouvre dès que vous vous êtes assis, pour vous pousser plus près de la table, pour déployer et étendre votre serviette sur vos genoux, service très nécessaire, car vous n'en auriez pas le courage.

Sur la table, des bougies brûlent dans des cloches de verre de la plus grande beauté. Ces cloches sont renversées et adaptées à des chandeliers ; la partie évasée qui est au-dessus est fermée par un couvercle percé à jour, qui protége la flamme contre le vent du punkah. Près de chaque convive est un assemblage de verres de différentes grandeurs, destinés à différentes espèces de vins. Chaque verre est couvert d'un petit chapeau chinois en argent, précaution indispensable contre les mouches et les insectes, car vous verrez quelquefois une nuée de sauterelles ou de fourmis ailées s'abattre sur la table et tout souiller en un instant. Chacun mange dans une assiette à double fond, où l'on entretient de l'eau chaude, probablement parce qu'on n'a pas assez d'appétit pour supporter la vue d'une sauce refroidie; et cependant on quittera la table l'estomac surchargé, séduit de plat en plat par les épices dont tout est assaisonné.

Si vous êtes Français, vous êtes surpris de l'énorme quantité de bierre et de vin absorbée par

ces jeunes Anglaises en apparence si pâles et si délicates. Je ne revenais pas de mon étonnement, en voyant ma gentille voisine disposer très tranquillement d'une bouteille et demie de bierre très forte qu'elle alternait avec une certaine quantité de Bordeaux, et finir enfin, au dessert, par cinq ou six verres d'un champagne très léger, mais très spiritueux. Le seul effet produit semblait être de lui délier la langue, et de donner de la vivacité à ses yeux. J'espérai d'abord qu'elle pouvait être une exception; plus tard j'eus occasion de me convaincre qu'elle représentait la règle générale. C'est ainsi que la majorité des dames anglaises combattent la lassitude d'esprit et de corps qu'amène le climat. Le temps arrive bientôt où un pareil régime détruit leur santé : il faut alors se séparer chacune à son tour de son mari, et retourner avec ses enfans en Europe. Mais l'habitude fatale est contractée; le voyage à bord ne fait que l'augmenter; elle empire avec l'âge, et trop souvent on voit finir misérablement par l'eau-de-vie, des créatures qui avaient quitté belles, brillantes et pures les bras de leurs mères et le toit paternel.

Vers la fin du dîner, on voit arriver le houkah qui attire aussitôt l'attention de l'étranger par son

élégance, et par le glouglou que produit l'air en passant au travers de l'eau. Les fumeurs ont un domestique nommé houkabadar, dont le seul emploi est d'entretenir et de porter cet appareil partout où leur maître va dîner. Il se compose d'une énorme cloche de métal incrusté, ou plus souvent de cristal, à moitié remplie d'eau; à cette cloche s'adaptent très exactement deux tuyaux, l'un droit, qui supporte un récipient en argent, l'autre flexible, qui traîne jusqu'à la chaise du fumeur, le long d'un petit tapis très étroit, sur l'extrémité arrondie duquel repose la cloche. Le tuyau flexible est une longue spirale de fil de fer dans une écorce de bouleau recouverte de soie ou d'étoffe précieuse : il est terminé par un bec d'or ou d'argent richement ciselé.

Avant de fumer, on verse toujours un peu d'eau de rose dans le tuyau. Le godauk, espèce de pâte sèche, que l'on fume, se compose de feuilles de roses, de sucre candi, d'opium, et de pommes sauvages desséchées : il y entre peu ou point de tabac. « Cette composition ne brûlerait pas seule; on est « obligé d'en entretenir la combustion au moyen « de plusieurs boules, composées de poussière de « charbon et de farine de riz, qui brûlent d'elles-

« mêmes avec ardeur quand on les a une fois allu-« mées, et dont on couvre la surface du godauk (Jacquemont). » Si le chillum (ou la charge du houkah) est bien préparé, il exhale un parfum aromatique qui serait peut-être trop fort en Europe, dans nos appartemens fermés; mais dans les vastes salons de l'Inde, sous la ventilation du punkah, les sens en sont délicieusement affectés.

C'est la seule manière de fumer qui soit permise à table : elle est non-seulement reçue, mais il n'est pas extraordinaire de voir une dame accepter le bec du tuyau de son voisin, pour en aspirer quelques bouffées. Les femmes indigènes, depuis la princesse jusqu'à l'esclave passent leur vie à fumer, avec les seules interruptions du sommeil, de la toilette, de la prière et des repas. L'habitude du houkah devient toujours une passion : c'est un besoin sans cesse renaissant, qu'il faut satisfaire au réveil, après le déjeuner, après le repas du jour, après le repas du soir; il le faut encore pour s'endormir : c'est aussi la plus enivrante des jouissances.

Au dîner succède une soirée sans conversation générale ou même particulière, très courte et pourtant trop longue. Le café pris, tout le monde se re-

tire à dix heures, car les Anglais ne savent pas causer; ils se parlent quand ils ont quelque chose à se dire, mais ne cherchent jamais à trouver en dehors de la vie matérielle ou de la politique, qu'on n'aborde que rarement, un sujet sur lequel l'esprit puisse s'exercer par une discussion gracieuse. La conversation est un fruit éminemment français.

Le lendemain, avant le lever du soleil, je fis une longue excursion dans la ville noire. Il me tardait de voir de près cette grande fourmilière humaine que la veille je n'avais fait qu'apercevoir en courant, d'assister à sa vie intime, de la surprendre à son lever. J'étais impatient de savoir aussi ce que c'était qu'une mosquée et une pagode, choses dont j'avais lu bien des descriptions, mais dont je n'avais aucune idée bien définie.

A cette heure avancée, une grande partie de la population, les pauvres de toutes les classes, artisans, manœuvres, journaliers, dormaient encore en plein air, sur des nattes, et plus généralement sur la terre nue, chacun devant la porte de sa maison. Le turban sert d'oreiller aux hommes, les tresses de leurs cheveux aux femmes. Chacun dort la figure couverte d'un coin de son vêtement : c'est

pour se garantir de la rosée et des insectes. Le mari et la femme sont enveloppés dans la même pièce de toile, qui sert pendant le jour de jupon à la femme et pendant la nuit de couverture à tous les deux. Quelquefois deux ou trois couples des deux sexes, différentes générations d'une même famille, sont ainsi rangés côte à côte. A mesure que la matinée s'avance, ces corps inclinés se relèvent, se dépouillent de leurs linceuls; la toilette commence, elle se fait en plein air. La femme va chercher de l'eau qu'elle verse sur la tête et les épaules du mari accroupi; elle le lave, le frotte, huilera quelquefois tout son corps, peignera et tressera ses cheveux, toujours très longs, mais souvent réduits à une seule touffe au sommet de la tête; enfin, selon qu'il sera sectateur de Brahma, de Vichnou ou de Schiva, elle tracera sur son front différentes lignes verticales ou horizontales, blanches, jaunes et rouges, de couleurs extrêmement vives et éclatantes, qui doivent indiquer sa caste.

Cette opération terminée, le seigneur et maître s'accroupit comme un singe sur le seuil de sa maison, et fume gravement son houkah. La femme, ou plutôt les femmes, car il en a généralement plusieurs, avant de s'occuper de leur propre toi-

lette, balaient la maison et la partie de la rue qui a servi de chambre à coucher; puis elles l'arrosent et badigeonnent les murailles de bouse de vache délayée avec de l'eau. Il y a un double motif pour cet usage : la vache est un animal sacré; cette eau est donc leur eau bénite; et puis une raison de salubrité, cette préparation détruisant les miasmes et les insectes.

Au milieu, au-dessus de ces groupes, devant le seuil de chaque maison, le cocotier s'élance, le figuier sacré élève sa noble cime, les élégans mimoses penchent leur feuillage léger. Quelle richesse! quelle beauté de la nature! quelle misère! quelle pauvreté des hommes! Les enfans des deux sexes se roulent, se traînent, sans que personne s'en occupe, ou courent tout nus jusqu'à l'âge de neuf ou dix ans; on les voit jouer entre eux, mais avec beaucoup de flegme, sans rire, sans se battre. Presque tous ont un ventre énorme qui vient du riz dont ils sont gonflés; tous ont de lourds bracelets d'argent aux bras et aux jambes. Ils sont craintifs comme des animaux sauvages, et se sauvent en criant à la vue d'un étranger.

Enfin le canon se fait entendre; c'est celui du fort Saint-George qui proclame que le disque du

soleil va paraître. Au même instant des voix sonores retentissent dans l'air. Du haut de chaque mosquée, le muezzim appelle les croyans à l'azan (la prière) par la formule bien connue :

La Allah il allah, Mahommed Russoul oullah!

« Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. » Je m'avançai parmi les fidèles vers la mosquée la plus voisine. Elle m'offrit le type simple et primitif de ce genre d'édifices religieux circonscrit dans le plan accoutumé. Une grande cour carrée ou piazza, avec une galerie intérieure élevée de quelques degrés, qui règne sur trois des côtés, un bassin au milieu pour les ablutions, préliminaire obligé de la prière; et en face de la porte, le temple lui-même, vaisseau considérable porté sur des colonnes, et dont le toit en terrasse est surmonté d'une énorme coupole renflée, flanquée de deux plus petites. Ce vaisseau est une salle en maçonnerie, rectangulaire, dont la plus grande longueur est construite perpendiculairement à la ligne qui mènerait du centre du bassin d'ablutions à la kaaba, tombeau du prophète à Médine. Il manque à ce rectangle une muraille : c'est qu'il reste ouvert du côté qui permet aux fidèles d'avoir,

pendant leur adoration, le visage tourné vers le saint lieu. Aux deux coins extérieurs de la façade de cet édifice s'élèvent deux piliers (en arabe *minar*), d'où vient notre mot minaret. Un de ces minars est creux et contient un escalier tournant qui mène à la plate-forme servant de toit à la mosquée. Cette plate-forme est entourée d'un parapet en style mauresque, plus ou moins richement travaillé, mais toujours d'un goût très pur. Les minars se prolongent au-dessus de la terrasse et du parapet, s'arrondissent en globe, se resserrent pour s'arrondir encore, toujours en diminuant, et finir en pointe. Ces deux colonnes, sveltes et gracieuses, forment toujours un point charmant dans le paysage.

Les pagodes ont aussi un type commun : c'est un petit temple carré, en forme de mitre, ou plutôt une pyramide quadrangulaire tronquée, à toit plat, avec six chapelles de côté. Chacun des plans inclinés de cette pyramide est richement sculpté en relief. C'est une série de figures et de groupes bizarres, souvent de la plus révoltante indécence, où le lingam prédomine toujours. Généralement devant ces pagodes sont bâtis des gauths ou degrés par où les Hindous descendent jusqu'au bord de la

rivière ou du puits sacré près duquel le temple est bâti, et où ils doivent se purifier de leurs souillures physiques et morales avant d'adresser leurs prières à la divinité. Dans ce cas, les brahmanes font de ces eaux régénératrices une source de revenus par les contributions qu'ils lèvent sur les pénitens. Vous voyez toujours dans le voisinage du gauth quelques-uns de ces malheureux fanatiques étendus dans la poussière, couverts de cendres, et faisant amende honorable pour leurs péchés, par la saleté la plus repoussante.

Après une promenade des plus intéressantes, pleine de sensations toutes neuves, j'eus quelque peine à retrouver la route de la villa, où je rentrai à neuf heures du matin. Je fus aussitôt saisi par les naokars, ou domestiques de mon hôte, entre les mains desquels il me fallut renoncer à mon ancienne pudeur sur les mystères de la toilette. Malgré ma résistance, je fus déshabillé en un clin-d'œil baigné, frotté, massé, et finalement, habillé de vêtemens blancs qu'on avait eu la bonté de me fournir. Encore tout abasourdi de cette manipulation générale, je me trouvai attablé devant un véritable déjeuner anglo-hindou. Du poisson excellent, du riz, du cary, des œufs, du pain blanc, du pain bis,

des moffins, des rôties, couvraient la table. La théière anglaise occupait, comme toujours, la place d'honneur devant le maître hospitalier, mais fournissait à nos libations une liqueur bien autrement aromatique que l'infusion de la feuille dégénérée qui arrive jusqu'à nos climats du nord. Le café, au contraire, ne paraissait point sur la table; on le présentait timidement par-dessus l'épaule, dans de très petites tasses qui semblaient un aveu de sa médiocrité. C'est que, effectivement, il est toujours détestable chez les Anglais; on dirait de la suie délayée dans de l'eau chaude. L'eau et le beurre avaient été refroidis avec du salpêtre. Il y avait enfin à manger pour deux fois notre nombre : le surplus devait être en pure perte, au profit des corbeaux et des jackals, car rien au monde ne déciderait les domestiques à y toucher.

La conversation roula sur un seul sujet, le même que j'ai retrouvé à presque toutes les tables pendant neuf ans et demi de séjour : la misère de l'époque et l'impossibilité de faire une fortune rapide, comme au bon vieux temps où l'*arbre aux roupies*, c'est-à-dire l'arbre de la fortune, n'ayant pas été si souvent secoué, versait à la première étreinte une pluie d'or sur la tête des aventuriers de

l'Europe. A les entendre c'était à peine si l'on pouvait vivre. Mais qu'est-ce que vivre comme dit Jacquemont? « C'est avoir un cheval de selle, un ca-
« briolet, une maison pour soi seul, une maîtresse
« indienne, le moyen de boire une bouteille de
« vin par jour, une ou deux bouteilles de bierre,
« enfin de ne boire d'autre eau que l'eau de Seltz.
« Du reste il va sans dire que, dans un climat si
« chaud, il faut un nombreux domestique; il faut
« changer trois ou quatre fois de linge par jour,
« et l'entretien et le blanchissage d'une si énorme
« quantité de vêtemens sont dispendieux.

« Tous les Anglais qui viennent dans l'Inde es-
« timent qu'ils font par là un énorme sacrifice, et
« qu'ils ont droit aux plus fortes indemnités. Dans
« aucune autre partie du monde ils n'ont les mê-
« mes prétentions à la richesse, à l'opulence. Cette
« confiante ambition de fortune, chez bien des gens
« auxquels leur nullité ne donne vraiment que
« peu de droits ou ne laisse que très peu de chan-
« ces, a quelque chose d'impertinent. » Elle est cependant peut-être utile par les efforts qu'elle détermine souvent chez les individus pour s'élever d'une position médiocre à une meilleure. Une pareille disposition ne doit pas être favorable au bon-

heur des individus, mais elle doit doubler l'énergie d'une nation.

Le déjeuner fini, arrivent les houkabadars; chacun d'eux déploie derrière son maître le petit tapis accoutumé, pose religieusement le houkah dessus, et en présente le tube. A partir de ce moment vous êtes condamné à regretter même la monotone conversation qui a précédé. Trois fois heureux si vous tombez parmi des sportemen, et si cette conversation jetant encore une dernière flamme, se ranime quelques instans avec les chiens et les chevaux; mais cette lueur expire à son tour dans la fumée et le râle des houkahs. Chaque convive s'établit séparément dans le coin d'un sopha ou sur une chaise longue, les pieds sur un tabouret, souvent même sur la table; puis, les yeux à demi fermés, la tête appesantie, il lit, sans trop les comprendre, les pages d'un roman ou d'un journal, jusqu'à ce que son chillum étant épuisé, le tuyau s'échappe de sa main pour tomber dans celle du houkabadar qui le guette et enlève l'appareil à pas de chat, tandis que son maître reste plongé pour une heure ou deux dans le plus doux sommeil.

Le séjour de Madras, comme celui de Bombay et de Calcutta est détestable pour les jeunes gens. Il

est fort à regretter que ce soit au milieu des extravagances ruineuses de la capitale qu'ils doivent recevoir leur première initiation à la vie indienne. C'est là que se forment leurs idées sur l'existence à laquelle les Européens ont droit dans l'Inde, et c'est là que se décide l'avenir misérable d'un grand nombre d'entre eux qui se jettent éperdument dans la voie des dettes sur laquelle il n'y a plus de retour. Le gouvernement a bien cherché à corriger cet inconvénient en plaçant les jeunes cadets, aussitôt leur débarquement, sous la tutelle d'un officier expérimenté qui est censé remplir envers eux les fonctions de précepteur, et ne doit point les perdre de vue jusqu'à leur expédition pour la station où leur régiment peut se trouver cantonné. Malheureusement c'est un personnage maladif et morose qui ne peut plus se prêter à leur gaîté, et qui a autant d'éloignement pour leur société qu'ils en peuvent avoir pour la sienne. La conséquence est qu'il leur laisse le plus souvent une liberté toujours dangereuse dont ils ne manquent pas d'abuser de manière à compromettre leur santé ou leur fortune.

Possédant encore mon énergie européenne, je consacrai ce jour aux affaires et à l'hindoustanie,

étude que j'avais déjà commencée à bord du vaisseau. Vers les six heures, M. Edouard Arbuthnot vint m'offrir de l'accompagner dans son cabriolet sur le Cours ou promenade publique qui s'étend sur une grève délicieuse le long de l'esplanade, et jusqu'au bord de la mer entre le fort et la ville noire. C'est ici que chaque soir toute la société de Madras et des environs vient se passer en revue et faire le plus stupide de tous les manéges. Il est impossible de rien concevoir de plus plat et de plus monotone. « Une centaine de voitures, presque « toutes européennes, des calèches découvertes et « des boggeys y paraissent à la file les uns des au- « tres. Les voitures à deux chevaux sont conduites « par des cochers indiens vêtus de blanc. Der- « rière, courent, en s'accrochant aux ressorts, deux « misérables valets d'écurie que l'on appelle saices « ou ghorewalas. Ils tiennent en main un épous- « setoir de crin pour chasser les mouches qui tour- « mentent les chevaux, et se tiennent prêts à tenir « ceux-ci par la bride quand la voiture s'arrête. Ce « sont des hommes en habit noir ou en veste blan- « che que vous voyez dans les carosses; ils appar- « tiennent au service civil qui est richement payé; « le boggey est l'attribut des militaires en habit

« rouge et des topas ou sang-mêlés. Les cavaliers « sont nombreux ; ils galopent régulièrement pen- « dant deux heures seuls ou deux à deux. Ce n'est « que le matin que les femmes vont à cheval (Jacquemont). » La présence de quelques natifs dans cette mêlée ne la rend pas plus pittoresque, car ils ont dépouillé leur nature pour singer les Européens.

Pendant une demi-heure tout au plus, il y assez de lumière pour reconnaître les figures de vos connaissances. Point de crépuscule comme dans nos jours d'été ; un instant après le coucher du soleil, il y a obscurité profonde. Une fois arrivés sur le Cours, chevaux et voitures se suivent au pas ; on cherche à aller au-devant de l'air, à le froisser à défaut de brise. Le nouveau débarqué est étonné du nombre de dames en grande toilette du soir, même dans les boggeys et voitures ouvertes. Cela tient à l'excessive chaleur, et puis c'est qu'on ne quitte le Cours qu'à huit heures pour le dîner, et il faut y briller ; la toilette a donc nécessairement précédé la promenade. Ce qui vous frappe aussi, c'est la pâleur des femmes et leur air de langueur. Voyez-la passer, cette jeune mère anglo-indienne : avec quel air d'ennui et de lassitude elle se renverse dans le

coin de sa voiture. Les pieds sur la banquette de devant si c'est une calèche, sur le *splashboard* si c'est un boggey, elle est couchée comme sur un sopha; elle ne se soulève même pas pour regarder la carriole palanquin à quatre roues, traînée par deux énormes bœufs, le tonjon ou le palanquin dans lequel on promène ses enfans; c'est à peine si elle sourit à son aîné, ce petit garçon que vous voyez là-bas monté sur un poney, escorté par deux ou trois domestiques à pied. Ne cherchez plus de roses sur les joues ni sur les lèvres de toutes ces femmes, elles sont blanches comme leurs robes de mousseline légère : on dirait des fantômes qui passent, revêtus du costume des vivans.

Dans les premiers temps de mon séjour dans l'Inde, je trouvai les moustiques un véritable tourment. Les pieds, la figure, les mains, incessamment attaqués, vous tiennent dans un état d'irritation continuelle. C'est exactement la fable du Lion et du Moucheron. La piqûre ne serait encore rien si votre ennemi vous poignardait en silence; mais il y a de quoi épuiser la patience d'un saint, d'entendre ce maudit insecte, bourdonnant dans votre oreille pendant une demi-heure, et préludant à vos tortures en publiant à son de trompe

qu'il va vous piquer, tandis que vous n'avez aucun moyen de l'en empêcher. Heureusement que ce tourment n'est pas de très longue durée. Au bout de quelques mois, je ne sais si le sang est moins pur ou si la peau s'endurcit, mais leurs attaques sont moins fréquentes ou plus supportables.

Le matin du troisième jour je fus réveillé par les cris perçans de quelques centaines de corbeaux perchés sur les arbres au-dessous de ma fenêtre. Je me levai pour connaître la cause de débats aussi furieux. C'était un de la bande qui paraissait avoir une attaque ; il avait sans doute trop bien dîné. Mais quelle qu'en fût la cause, ses confrères étaient décidés à abréger ses souffrances par la mort, et on le tuait en famille. Le corbeau de l'Inde attaque tout être qui souffre et qui ne peut se défendre, quelle que soit son espèce, même la sienne. Il s'abattra sur le dos d'un buffle malade ou écorché et déchirera sa chair pendant que l'animal marche encore. Le nombre de ces oiseaux est inconcevable, surtout le long de la côte, à Madras, à Pondichéry, à Calcutta. Leur insolence est telle qu'ils enlèveront un morceau de gâteau des mains d'un enfant, malgré ses cris. Les éperviers et les milans

rivalisent de familiarité avec eux. Quand on portait dans les casernes la viande du soldat, ils s'abattaient sur les paniers et emportaient toujours quelques morceaux. Tous ces oiseaux de proie étant extrêmement utiles dans un pays où la décomposition est si rapide, les hommes ne leur font point la guerre ; ils sont même protégés par toutes les lois possibles : de là leur accroissement et leur audace.

CHAPITRE IV.

Le palanquin. — Sadras. — Pondichéry.

Cependant, par les soins de mes hôtes, tous les préparatifs étaient terminés pour mon premier voyage dans l'Inde, celui qui devait m'amener à Pondichéry, au sein de ma famille. Après un dîner d'adieux, où je pris congé non sans une véritable émotion du brave capitaine Owen, mon chef et mon protecteur à bord de *l'Aurora*, je trouvai tout mon équipage de route assemblé sous le portique de la villa. La principale pièce de mon attirail de voyage ne ressemblait pas mal, par sa forme, à une bière : c'était une chaise ou plutôt une boîte à porteurs, connue sous le nom de palanquin, construite plutôt pour se coucher que pour s'asseoir, de manière à rendre la position inclinée la plus confortable possible. Elle était pourvue de panneaux à châssis servant à-la-fois de portes et de fenêtres, s'ouvrant latéralement. Il serait difficile d'imaginer, sans avoir soi-même voyagé dans l'Inde,

toutes les ressources et tout le confortable que l'invention et l'expérience combinées sont parvenues à attacher à cette petite maison ambulante. Pour l'Indien, c'est la coquille de l'escargot; il a matérialisé la phrase du philosophe : *omnia mecum porto*; encore ce n'est pas lui qui la porte. Des tiroirs fixés au-dessus de vos pieds, dans les parois latérales, servent à-la-fois de caisse et de buffet, de secrétaire et de bibliothèque; au-dessus, c'est une console, c'est un magasin, c'est un garde-manger : tout s'y trouve, depuis la théière jusqu'à la cave aux liqueurs; sur la voûte extérieure du plafond, est une lourde malle qui contient toute votre garde-robe ; intérieurement, ce sont des filets pour suspendre les objets fragiles; votre oreiller vous sépare du grenier à linge, par lequel il est supporté; enfin, à vos côtés, entre le matelas couvert de maroquin rouge, sur lequel vous reposez, et le jonc qui compose le cadre, vous avez tout un arsenal, fusil, sabre et pistolets.

Aux deux extrémités du palanquin, sont adaptés deux forts bambous, solidement enchâssés dans un système de fil de fer, correspondant avec toutes les parties de la machine. Ainsi chargée, elle pèse au moins cent kilogrammes, sans compter le

poids du voyageur. Près du palanquin de voyage figurent toujours au moins deux paires de paniers en rotin, ronds et couverts, très larges, connus sous le nom de petarahs : c'est la cuisine, la cave et la boulangerie, qui doivent aussi vous accompagner. Ces paniers sont assortis par couples, chacun séparément dans un filet, et suspendus aux deux extrémités d'un bambou long et flexible, de manière à se balancer sur l'épaule du porteur, nommé cowrycara ou cowryvala.

Les porteurs du palanquin (boyhis ou bahis) sont au nombre de treize, dont un fait les fonctions de massalchi ou porteur de torche. De ces treize hommes, six à-la-fois portent le palanquin, en appliquant alternativement l'épaule droite et l'épaule gauche, trois au bambou du devant et trois au bambou du derrière, de manière à laisser le même nombre de têtes de chaque côté. Les six autres et le massalchi courent à côté, et relèvent les porteurs chaque deux ou trois minutes. Le massal ou torche est un rouleau de chiffons d'un mètre de longueur imprégné de résine, de goudron et d'autres matières inflammables : le massalchi le tient d'une main, tandis qu'il porte de l'autre un ustensile en fer-blanc qui contient

l'huile qu'il épanche à chaque instant sur la flamme.

Dès que vous donnez l'ordre du départ, les porteurs commencent leur toilette. Ils n'ont pour se couvrir qu'un grand peignoir de toile blanche qui leur tombe jusqu'aux talons. Quand ils veulent reposer, ils le déroulent, et dorment à terre enveloppés dans ce manteau léger. Pour marcher, au contraire, ils relèvent les extrémités de cette grande robe, et en la serrant autour des cuisses avec beaucoup d'art ils s'en font une culotte courte qui n'entrave plus leurs mouvemens. Deux longues bandes étroites de mousseline grossière, communément bleue ou rouge, qui servent, l'une de ceinture, l'autre de turban, complètent leur accoutrement. Devant trotter cinq ou six lieues sans s'arrêter, ils trouvent un grand avantage à se serrer les reins : la force est ainsi concentrée, les muscles trouvent un point d'appui, les poumons sont moins sujets à s'engorger. Vous les voyez donc se rendre réciproquement le service de se serrer le cummerbund (la ceinture), non-seulement autour des reins, mais des hanches; la liberté d'action pour le genou semble leur suffire : il ne reste plus que le turban à ajuster plus étroi-

tement autour des tempes; puis, les préparatifs essentiels étant terminés, chacun dépose son petit paquet, ses babouches et son bâton (son compagnon inséparable), entre les fils de fer du palanquin, et les voilà prêts à courir, si vous l'exigez, dix lieues dans une nuit.

Entrez dans cette machine, la plus voluptueuse de toutes les voitures, sans un moment d'inquiétude au sujet de votre escorte ou de votre attelage, si vous voulez une expression plus correcte; entrez-y, quand vous seriez une jeune femme sans son mari, et avec un enfant, ou une jeune fille sans protecteur, pour faire cent lieues, s'il le faut, sans rencontrer un visage ami : vous trouverez ici partout, et toujours, et quand même, une loyauté à toute épreuve, un dévoûment qui redoublera avec le besoin que vous pourrez en avoir, une honnêteté qui sera en proportion inverse de vos moyens de défense : le plus petit objet, comme le plus précieux, se retrouvera dans votre palanquin à la fin du voyage. C'est un singulier phénomène que cette probité invariable et soutenue qui se retrouve toujours dans tous les individus d'une seule race, celle des porteurs, divisée en plusieurs castes, avec toutes les nuan-

ces possibles de religion. Cette loyauté a cependant des phases très singulières : envers un être sans défense, un malade, une femme, un enfant, elle est une, simple, entière, ne connaissant que la ligne droite; le voyage sera fait de la manière et dans le temps convenus; on ne lui suscitera pas le moindre embarras. Mais si vous êtes un homme, si vous présentez tous les caractères de la force, de la jeunesse, de l'audace, si vous parlez un peu la langue, attendez-vous, pour maintenir vos droits, les conventions arrêtées d'avance sur les détails, les divisions et la rapidité de la marche, attendez-vous, dis-je, à une lutte incessante contre toutes les ruses, toutes les malices du plus délié et du plus menteur de tous les peuples. Leur apathie même, si conforme au caractère des indigènes, devient chez eux un calcul à l'égard des Européens, leur vengeance, la vengeance du pauvre contre le riche. Chaque jour ce sont de nouveaux subterfuges qu'on vous prépare. On viendra vous annoncer, avec toute l'apparence de la bonne foi, l'impossibilité où l'on se trouve d'aller en avant. C'est à qui donnera les meilleures raisons; et l'on emploiera tous les tons pour vous convaincre, depuis celui de la flatterie et de la

plus basse soumission, jusqu'à l'insolence la plus assourdissante. Quelques corrections peu sévères, distribuées avec toute la noblesse et la dignité du commandement, sur la joue des plus récalcitrans et surtout du chef, car il en est toujours un qui répond pour les autres et est chargé de maintenir l'ordre parmi la bande, seront alors le seul moyen à prendre pour rétablir la discipline; mais il n'en faut pas abuser. Maltraiter vos boyhîs, serait le pire de tous les systèmes : ils ne tarderaient pas à déserter. Vous vous trouveriez alors abandonné peut-être au milieu des bois, loin de toute habitation et de tout secours.

« C'est l'influence de votre force morale qui doit « les subjuguer; et, à l'exception de quelques dé- « monstrations assez légères, c'est à elle seule « qu'il faut avoir recours pour les maintenir dans « l'obéissance (1). »

Dès que la tête du voyageur s'est confortablement établie sur l'oreiller du palanquin, son attelage humain s'élance au trot. Cette allure est mesurée par un récitatif assez monotone chanté à tour de rôle par chacun des porteurs, et dont

(1) Extrait d'un article de Montholon de Semonville dans la *Revue des Deux Mondes*.

chaque période est terminée par une exclamation répétée en chœur par toute la bande. On conçoit la nécessité d'une régularité de temps parfaite quand tant de pieds foulent le sol à quelques lignes seulement l'un de l'autre, et qu'un seul faux pas pourrait entraîner la chute de tous. Aussi la moindre faute dans la mesure est immédiatement suivie d'une correction manuelle infligée par le plus proche voisin du coupable.

M. Mackenzie, de la maison Arbuthnot, ayant bien voulu me prêter son jeu (1) de porteurs pour faire les six premières lieues, j'avais pu envoyer les miens une étape en avant, ce qui me donna le moyen de courir toute cette nuit et la matinée suivante, jusqu'à dix heures que j'arrivai à Sadras, ville autrefois considérable, sur le bord de la mer, à-peu-près à moitié chemin de Pondichéry.

Sadras, ou Sadraspatnam, à l'embouchure de la rivière de Palaur, était autrefois très peuplée et le centre d'un commerce très actif, aujourd'hui étouffé par la concurrence des manufactures anglaises. Ce bourg a été dévasté durant la guerre du Carnatique, et actuellement des arbustes épineux y

(1) On appelle jeu la collection de bahis, généralement treize ou neuf, habitués à courir ensemble sous un même chef.

remplacent les superbes bosquets de palmiers, de cocotiers, de mûriers, dont on trouve à peine quelques traces. Mais à quelque distance, sur les bords de la mer, s'élèvent de nobles ruines que l'antiquaire et le dessinateur ont jusqu'ici trop peu visitées et dont les trésors sont encore presque tous enfouis. Cet endroit est connu du nautonnier sous le nom des sept pagodes : c'est avec une crainte superstitieuse qu'il s'arrête, en longeant la côte, pour sonder du regard la mer profonde dont les flots bleus recouvrent des palais et des temples magiques. Par un temps calme, on voit encore une mitre pyramidale s'incliner au-dessus de la surface comme pleurant ses sœurs, qu'elle va bientôt rejoindre. S'il faut en croire la tradition locale, c'est en effet la dernière pagode d'une cité engloutie, qui subsiste comme pour témoigner de tout ce que l'art a perdu. Un autre temple, vers la base de la montagne, est formé d'un seul bloc, taillé et sculpté à jour par la main de l'homme dans un rocher détaché. La montagne elle-même, vue d'une certaine distance, offre l'aspect d'un édifice antique et majestueux : un escalier de granit conduit au sommet. En approchant du pied des rochers vers le nord, l'œil embrasse une si grande

quantité de figures et d'ouvrages sculptés, que leur réunion fait naître l'idée d'une ville pétrifiée. Presque tous ces morceaux ont rapport à la mythologie hindoue : c'est une figure gigantesque de Vischnou endormi sur une espèce de lit; c'est un temple admirable qui renferme la statue colossale de Ganesa, dieu de la sagesse, à tête d'éléphant; et cinq autres temples plus petits, remplis de sculptures remarquables par la beauté et la délicatesse du travail; enfin, c'est dans mille tableaux qu'il serait trop long d'énumérer, un mélange exquis du style simple et du style orné. On se demande combien il a fallu de trésors et de siècles pour les créer, ou si c'est la baguette des fées orientales qui a évoqué du granit tant de phénomènes étonnans. Les environs de Sadras, dans un rayon assez considérable, demanderaient une étude sérieuse et approfondie que je n'avais pas alors le loisir de leur consacrer : ils abondent en prodiges du génie et de la patience de l'homme, qui semble avoir une fois, à une époque dont nous avons perdu la tradition, dérobé le cachet de l'éternité pour laisser ici son empreinte. « Ainsi, à plus d'un quart de mille du rivage, à Mahabalipourum, on voit des rochers couverts de curieuses sculptures, monu-

mens d'un art tout-à-fait merveilleux et qui peut rivaliser avec les plus beaux temps du moyen âge. Le plus grand de ces rochers sculptés a de quatre-vingt-dix à cent pieds de longueur sur environ trente de hauteur. Sa surface entière forme une vaste planche de bas-reliefs. Deux éléphans d'une exécution parfaite sont modelés dans cet étonnant tableau. Le plus grand a soixante-dix pieds deux pouces de longueur; l'autre, qui est une femelle, est un peu plus petit et placé en arrière. Entre leurs jambes, on voit plusieurs petits folâtrant ensemble. On ne peut contempler sans admiration les poses aisées, naturelles, animées, et la vigueur d'effet de ce groupe intéressant. Il y règne un air de vie, de vérité, une symétrie qui font que ce chef-d'œuvre est à la nature animale ce que les statues antiques sont à la nature humaine; en un mot, c'est, dans son genre, une création sans égale (1). » Pourtant, après cette composition unique, il faudra encore s'extasier sur le célèbre morceau de sculpture représentant Dourga monté sur un lion et combattant Mahischasour, tableau plein d'inspiration et comparable aux meilleurs chefs-

(1) *Oriental Annual*, traduction d'Urbain.

d'œuvre de la Grèce. C'est littéralement à chaque pas qu'on reste confondu devant les preuves de la perfection où les arts s'étaient élevés dans ces contrées lointaines, à des époques antérieures de bien des siècles à la civilisation de l'Europe, et quand nos ancêtres vivaient encore presque à l'état de nature dans nos forêts encore vierges.

Après une soirée délicieusement passée à errer parmi ces prodiges, fatigué de tant d'impressions nouvelles, de mes longues pauses d'admiration devant chaque tableau de granit, je m'assis, de fort bon appétit, devant un souper préparé par un restaurateur français, ou plutôt franco-portugais, établi dans les environs du Bungalo (1). C'est le seul restaurant que j'aie jamais rencontré en voyage dans l'Inde où il est d'usage universel et absolument nécessaire de tout emporter avec soi.

Toutefois, mon hôte faisait honneur au métier,

(1) On appelle ainsi une maison qui sert de station aux voyageurs européens, composée de deux petits appartemens au rez-de-chaussée, et dans laquelle deux familles peuvent séjourner sans se gêner. Chaque appartement se compose d'une grande salle carrée, d'une chambre de bains et de trois petites verangues qui entourent ces deux chambres. On y trouve un bon lit de rotin, deux ou trois chaises (également fournies par la Compagnie anglaise); enfin un cipaye invalide pour servir de cicérone et de commissionnaire.

et puis c'était un grand charme d'entendre cette langue française dont mon oreille était depuis si long-temps privée. Sans m'expliquer pourquoi je me trouvais heureux, je jouissais de l'existence, comme on en jouit à vingt ans, quand le cœur est satisfait et l'imagination éveillée. Le sommeil finit cependant par réclamer ses droits, et je me jetai tout habillé dans mon palanquin. Je dormais encore quand, à trois heures du matin, mes bahis soulevèrent ma couche sans toutefois troubler mon sommeil qu'ils respectaient avec la bonhomie, la tendresse innée de ce peuple simple et doux. Ils prirent un pas plus cadencé, leurs voix devinrent plus sourdement monotones, et ce ne fut que la délicieuse fraîcheur qui précède immédiatement le lever du soleil qui saisit mes membres et me tira de ma léthargie.

Quelle est voluptueuse cette première heure de la matinée, sous les tropiques! que l'air est pur et embaumé! que la matinée est gracieuse! comme elle se pare successivement de toutes les couleurs du prisme, avant de revêtir sa robe d'or! Les eaux réfléchissent un ciel si bleu, et puis cette fraîcheur vierge que vous n'avez qu'un moment pour savourer, qui va vous quitter, qui vous échappe mais

qui vous baigne et vous caresse pour se faire plus regretter, ce n'est qu'ici qu'on en apprécie toute la grâce.

Nous traversions un pays arrosé par de nombreux cours d'eau et par conséquent fort bien cultivé : des rizières se succédaient à l'infini, et l'œil aimait à se reposer sur leur délicieuse verdure. Mais, à cela près, le paysage du côté de la terre n'offrait rien de remarquable. Il était peu accidenté et les dattiers trop nombreux lui imprimaient un cachet de monotonie. Il n'en était pas de même du côté de l'Océan, dont le coup-d'œil en longeant la côte variait sans cesse par les formes capricieuses du rivage, les longues franges de cocotiers, les sables d'or, et par la grande quantité de navires de toutes formes et de toutes grandeurs qui sillonnaient sa surface et déployaient de toutes parts leurs voiles blanches au soleil.

Vers huit heures du matin nous arrivions à Tempacum, joli village à quelques centaines de mètres de la mer, et très renommé pour ses huîtres qui sont les meilleures sur toute cette côte. J'allai descendre à la Choultrie. On appelle ainsi des constructions d'architecture indienne qui sont disposées sur les routes et dans les villages, pour

servir d'abri aux voyageurs. Ce sont généralement des *ex-voto* élevés par la piété de quelques philanthropes qui ont voulu en mourant rendre un dernier service et léguer un dernier souvenir à leurs compatriotes. Leur type le plus commun est une aire rectangulaire, élevée sur une plate-forme dont le toit en terrasse est supporté par des colonnes; au centre de cette aire est un réduit fermé de trois côtés comme une mosquée, pour garantir le voyageur du vent et de la poussière; et la partie couverte extérieure de ce réduit, également supportée par des colonnes, lui sert de péristyle ou de vérandah. Comme le gouvernement anglais ne veut faire aucuns frais pour entretenir ces édifices, et que les contributions charitables ont tari avec la destruction des fortunes particulières, il s'ensuit qu'ils tombent partout en ruines. Celui de Tempacuin, d'architecture massive et granitique, résiste encore.

Cette Choultrie était ombragée par un superbe groupe de banyans (figuier d'Inde) : ce patriarche du règne végétal m'apparut ici pour la première fois dans toute sa beauté, appuyé sur sa nombreuse famille. De l'extrémité de chaque rameau de l'arbre paternel, une racine était venue chercher le sein de la terre, lui demander une seconde

sève et, puisant ainsi à deux sources d'existence, avait crû de manière à égaler, à surpasser en grosseur le chef de famille, sans pourtant s'en détacher, en resserrant même leurs liens. Chaque robuste fils avait à son tour projeté sa race autour de lui, prolongeant ainsi d'ogive en ogive, une voûte gothique de verdure et d'ombrage.

Je trouvai campé sous ces arbres un relai de porteurs que l'on avait envoyés à ma rencontre, et qui devaient me faire franchir la dernière étape jusqu'à Pondichéry. Je ne tardai pas à réclamer leurs services; car j'avais hâte d'arriver. Là reposaient les cendres de mes parens, que je n'avais jamais connus; là j'allais apprécier pour la première fois le bonheur d'aimer et d'être aimé. Ce bonheur fut si pur, il a jeté un rayon si mélancolique et si doux sur le reste de ma vie, que depuis ce jour, chaque fois que j'ai visité Pondichéry, mon cœur s'est gonflé de joie et de tendresse. Encore aujourd'hui ce petit coin du monde est pour moi une oasis dans le désert. Un noble cœur y bat encore sous une frêle et gracieuse enveloppe, une vaste et belle intelligence se dérobe sous le modeste front d'une femme. Ma sœur, ma bien aimée! depuis ce jour trois fois béni, ton souvenir

ne m'a plus quitté, ta sainte image a veillé sur moi, élevant et purifiant mon âme!

Mais je crois que, même sans ces fortes attaches qui me lient à ces beaux rivages, Pondichéry devra toujours produire sur le voyageur qui s'y arrête une impression ineffaçable. Elle est unique parmi les villes de l'Inde, par son heureuse union de l'Europe et de l'Asie. C'est une ville de France enchâssée dans les couleurs magiques, la riche végétation de l'Orient. La culture soignée, la fraîcheur des allées d'arbres, l'élégance des ponts jetés sur de nombreux canaux, la beauté des chemins souvent ornés de statues, les délicieuses habitations semées dans la campagne font encore aujourd'hui un petit paradis de tout ce district. Nulle part le cocotier n'est si beau, le palmier éventail ne se penche avec plus de grâce, nulle part les rizières ne sont si fraîches, la population indigène plus dense, plus active, plus heureuse.

Il n'en est plus de même, malheureusement, de la population européenne. Pondichéry, qui, à l'époque de nos orgies révolutionnaires, s'était peuplé de l'élite de la société française, fuyant devant les échafauds, avait gardé jusqu'en 1830, avec quelques restes de vieille noblesse, ce ton

charmant, cette fleur de courtoisie, ces manières élégantes et chevaleresques dont nos pères se souvenaient encore, et dont nous n'avons plus que la tradition. Il ne faudrait pas les y chercher aujourd'hui : la population blanche s'éteint chaque jour; mais on y trouverait encore la simplicité, la bonhomie créole et la grâce française. Je regrette toujours que tant de gens de fortune médiocre avec des goûts élégans, qui traînent ici douloureusement une vie de privations entre les besoins de notre triste climat et les besoins factices, ne sachent pas quelle heureuse et douce existence ils pourraient mener dans ce petit Eldorado, dans ces petits nids de verdure tout autour de Pondichéry, qui tous les jours se dépeuplent, et où tout le nécessaire de la vie et le luxe d'un nombreux domestique sont si peu coûteux. Mais le Français est comme le lierre qu'on verra plutôt s'attacher aux ruines où le sort l'aura placé, que s'élancer hardiment au loin dans les espaces libres et fertiles qui l'environnent.

Il était passé midi comme j'entrais dans Pondichéry par le quartier du nord; la chaleur était étouffante, un lourd soleil brûlait les grandes dalles; pas une âme ne bougeait dans la ville euro-

péenne; quelques Malabars seulement dormaient dans les vérandahs ouverts. Le bruyant cortége de mes porteurs, dont les cris joyeux redoublaient en apercevant le terme de leur voyage, semblait les seuls êtres animés dans ces rues désertes. Il y avait cependant un autre cœur qui battait violemment à l'unisson du mien. Une jeune dame entourée de ses serviteurs était debout sur le seuil d'une habitation. Je ne l'avais jamais vue, mais je la reconnus à son regard; toute son âme était dans ses yeux. Je me précipitai du palanquin, deux orphelins étaient dans les bras l'un de l'autre.

Une de mes premières visites à Pondichéry fut pour le gouverneur. C'était alors le contre-amiral de Melay, le spirituel compagnon de Jacquemont à bord de *la Zélée*, celui dont il a immortalisé dans ses lettres les manières pleines de grâce, la conversation tour-à-tour fine et savante, celui dont il dit que souvent ils coquettaient l'un avec l'autre, sachant le besoin qu'ils avaient réciproquement d'un échange d'idées, les seules intelligences rivales dans cette petite île flottante du bord. Je trouvai en lui l'ancien ami de mon père, qui daigna reporter sur moi la bienveillance qui avait consolé ses vieux jours. Hélas! lui aussi n'a

pas revu la France, cette France dont il parlait toujours avec tant d'enthousiasme. La mort le saisit qu'il était encore en vue de la colonie, quelques heures après s'être éloigné du rivage, où il avait fait tant de bien, où il avait calmé tant de haines, adouci tant d'infortunes. Je suis retourné rarement depuis cette époque à ce beau palais du gouvernement, et toujours avec une impression douloureuse. C'était alors presque le seul édifice que l'on pût remarquer pour son architecture. Depuis, il s'est élevé sur la même place un très beau phare, d'un style simple mais élégant, qui fait honneur à nos ingénieurs. Il y a pourtant aussi des marchés couverts bien entretenus, un collége assez médiocre, plusieurs églises, des ateliers de charité et de délicieux boulevards plantés de beaux arbres. Mais ce que j'aimais le mieux dans Pondichéry, c'était le cours Chabrol, la promenade le long de la mer. Cette promenade était bien autrement belle qu'à Madras; aujourd'hui on la laisse tomber en ruines; la marée empiète chaque jour, et il n'en restera bientôt plus rien : nulle part cependant la mer n'a plus de charme et d'harmonie; elle est moins terrible à Pondichéry que partout ailleurs sur cette côte; le ressac of-

fre moins de danger, juste assez pour éveiller une émotion agréable; mais les accidens sont très rares. Peu après mon arrivée, je fis une excursion vers le sud, à Cuddalore ou Gourdalour, ville encore toute palpitante de nos luttes avec les Anglais : c'est une course de quatre ou cinq lieues par une route charmante. On traverse deux jolies rivières, l'Ariancoupan et le Mangicoupan. C'est sur les bords de cette dernière qu'on trouve Mangipaleiam, le Newtown des Anglais, c'est-à-dire la ville neuve de Cuddalore où s'élèvent quelques délicieuses habitations. Elle est bâtie régulièrement, et ses longues rues sont plantées de cocotiers, qui font un joli effet en lui imprimant le cachet oriental. Le fort Saint-David ou le vieux Cuddalore dont on voit encore des ruines intéressantes mérite surtout l'attention du voyageur; il a été détruit par les Français qui ne rendirent son territoire à la Compagnie anglaise que par le traité de 1783. En parlant de Goudalour, je me rappelle un accident qui m'arriva quelques années plus tard sur cette même route : quoique la distance ne soit pas grande, comme elle est extrêmement sablonneuse, elle est très longue et fatigante à parcourir. J'étais donc parti de grand matin de

Pondichéry pour éviter la chaleur du jour. Arrivé sur les bords de l'Ariancoupan, délicieuse petite rivière admirablement encaissée et boisée sur les deux rives, je devais trouver un bac pour me transporter à l'autre bord; mais ce jour-là ni le bac ni le batelier ne se trouvèrent au débarcadère. Après avoir long-temps appelé en vain dans cette solitude, je perdis patience et me décidai à plonger avec mon cheval dans la rivière. Mon petit poney arabe nageait parfaitement et m'avait souvent tiré d'affaire en pareille circonstance. Au milieu du courant se trouvait un îlot de sable qu'il me fallait traverser. Comme nous y arrivions, dans l'obscurité je crus apercevoir deux énormes troncs d'arbres gisant moitié hors de l'eau, quand soudain mon petit coursier s'arrêta tremblant de tous ses membres, et les deux solives, transformées en caïmans alligators, glissèrent à droite et à gauche dans la rivière. Dans certaines localités ces monstres n'attaquent pas l'homme; mais dans d'autres, à quelques milles seulement des premières, leur voracité est très redoutable, ou plutôt, c'est qu'il y a deux espèces de crocodiles tout-à-fait distinctes : l'une, par son museau arrondi; l'autre, par son museau extrêmement long et étroit

comme une sorte de bec. Il n'y a que la première de dangereuse; l'autre ne se nourrit que de cadavres et de poissons. Dans tous les cas, la surprise était des plus désagréables. Il fallait pourtant secouer ma stupeur et sortir de mon île. Au bout de quelques minutes je rentrai dans le courant pour continuer ma route, allongeant les jambes sur le cou de mon cheval. Dans le moment le plus critique, le museau d'un alligator s'éleva à la surface, à deux mètres de moi; puis il s'enfonça comme un trait. Je sentis une sueur froide; pourtant je devais en être quitte pour la peur. Un instant après j'étais sur l'autre rive.

On m'a dit depuis que les crocodiles étaient nombreux dans l'Ariancoupan, mais que les accidens étaient fort rares.

CHAPITRE V.

Retour à Madras. — Voyage d'Hyderabad.

Mon séjour à Pondichéry tirait à sa fin ; le temps était venu de m'assurer un moyen d'existence en adoptant une profession quelconque. C'était à celle des armes que j'avais toujours donné la préférence. Aidé par quelques amis, j'avais préparé un mémoire des travaux et des services de mon père pendant vingt-cinq ans dans l'armée anglaise, et sous la présidence de Madras, comme officier d'état-major, comme ingénieur et comme directeur de l'Observatoire. Muni de cette pièce qu'il s'agissait de faire parvenir en Angleterre, je repris la route de Madras où j'arrivai au commencement de juin et où je retrouvai chez un banquier écossais, M. Edouard Gordon, dans sa villa de Myrtlegrove, cette hospitalité grandiose que j'avais déjà admirée. On ne peut se faire un idée en Europe de l'existence vraiment royale de ces princes marchands de Madras et de Calcutta : on y retrouve le

palais d'Aladdin et les serviteurs de la *Lampe merveilleuse*. Mais, hélas! il faut toujours payer ce luxe avec la vie, et le poison se cache au fond de la coupe dorée. Où sont maintenant et le marchand hospitalier et ses brillans convives? Dix ans se sont écoulés, et des trente cœurs joyeux qui battaient de plaisir et d'ambition autour de la table du festin, cinq sont encore dispersés sur la face du monde, les autres sont déjà oubliés sous les pierres tumulaires de l'Inde.

Ce fut un jour à cette table que je rencontrai deux officiers du 55e régiment de ligne de S. M. Britannique. J'appris d'eux qu'un de leurs lieutenans, dégoûté du service, allait vendre sa charge, ce qui amènerait la vacance d'une sous-lieutenance. C'était un éclair de fortune, il fallait en profiter. Je courus chez le colonel qui appuya ma demande et fit partir mon mémoire. J'écrivis aussi au duc de Wellington, et cette fois du moins il paraît que ma lettre trouva grâce à ses yeux; car onze mois après, sans autre protection que les services de mon père, ce qui ne va pas loin dans ce pays de faveurs et de priviléges, je fus nommé pour acheter la place vacante. Mais un long intervalle devait encore s'écouler avant que j'apprisse le résultat de

ma démarche, intervalle de profondes angoisses pendant lequel je désespérai souvent de trouver la formule magique qui devait m'ouvrir les portes de la carrière. Deux ou trois fois je fus tenté de vendre mon épée à quelque prince indien, comme Perron et de Boigne l'avaient fait avant moi : une fois, le marché fut brisé au moment d'être conclu, par la mort tragique de mon futur patron assassiné par ces mêmes gardes du corps que je devais avoir l'honneur de commander. On pourra trouver étonnant qu'un jeune homme de vingt ans qui n'avait jamais encore manié une épée pût recevoir, non pas une, mais plusieurs offres de commandemens de troupes chez des princes indiens. C'est qu'on ne peut avoir aucune idée en France du prestige de l'Européen dans l'Inde : une peau blanche semble un certificat suffisant de courage et de talens militaires.

Une autre fois je m'adressai au général Allard pour obtenir du service chez Runjit-Sing, dans le pays de Lahore. Je ne sais si ma lettre fut interceptée, mais je ne reçus jamais aucune réponse. Cependant, en dépit des obstacles qui s'accumulaient devant moi, jamais l'idée de revenir en Europe ne se présenta à ma pensée : l'Inde était

le grand problème que je m'étais proposé de résoudre; c'était la mission que j'avais choisie, la tâche à laquelle je m'étais voué; c'était l'Inde que je voulais pénétrer, étudier dans son existence intime: cette passion avait absorbé toutes les autres; j'aurais dévoré ma vie sur le seuil plutôt que d'abandonner mon entreprise.

En attendant la réponse du ministère de la guerre (*the horseguards*), je me disposai à accepter l'hospitalité que m'offrait une autre de mes sœurs dont le mari, quoique Français, était capitaine de cavalerie et trésorier d'une division dans l'armée du Nizam d'Hyderabad, monarque nominalement indépendant, mais courbé sous le protectorat de la Compagnie. Je me mis donc en route au commencement de juillet pour la capitale de cet empire devenu célèbre dans l'histoire et la poésie de l'Orient sous le nom de royaume de Golconde.

Un heureux hasard me fit trouver un agréable compagnon de voyage, Thomas Townshend-Pears, capitaine du génie au service de la Compagnie des Indes, bon et aimable garçon, vivant aussi bien au désert que dans ses cantonnemens, et enchanté de toute rencontre qui lui fournissait une occasion de faire apprécier sa bonne chère. Ce fut de lui que

j'appris le secret de voyager confortablement dans ces contrées sauvages où l'on ne trouve des abris que de loin en loin, et où l'on manque de toute espèce de ressources. C'était une armée tout entière qu'il traînait à sa suite : quatre chameaux et une dizaine de bœufs portaient quatre tentes, dont l'une, couvrant une surface carrée de vingt pieds de côté, nous servait de salon et de chambre à coucher; une autre plus petite, était envoyée chaque soir une étape en avant afin d'y trouver notre déjeuner après la course du lendemain : une troisième et une quatrième servaient de chambre de bains et de cuisine. Plusieurs chariots marchaient aussi à la suite portant des bagages sans nombre, tables, chaises, lits de camp, batterie de cuisine, vaisselle, argenterie, porcelaine, caisses de vin et de bière. Enfin, sous un groupe d'arbres, on voyait attachés à des piquets, par les pieds de derrière, plusieurs chevaux de selle arabes que nous montions alternativement pour faire environ cinq lieues par jour, tout au plus quinze milles, afin de donner au reste du convoi le temps d'arriver. J'avais d'ailleurs mon palanquin et mes porteurs, de sorte que nos gens réunis formaient un cortége assez imposant; ce qui ne

laissait pas d'être avantageux, car si deux caravanes se rencontrent au même village, malheur à la plus modeste. Les chétives ressources de l'endroit sont toutes à la disposition de la plus nombreuse; l'autre est condamnée à l'abstinence ou à la retraite.

La route qui conduit de Madras à Hyderabad longe le lac ou plutôt le bras de mer de Pulicat, puis remonte vers le nord parallèlement au littoral dont elle se rapproche souvent. Elle offre peu d'intérêt jusqu'à Nellore, grande place avec un fort, à trente lieues de Madras, sur la rive méridionale du Pennar. C'était autrefois une des principales villes du Carnatique; son commerce est aujourd'hui attiré à Madras et ses maisons tombent en ruines. Une végétation malsaine envahit les remparts dont la garnison ne se compose plus que de trois compagnies de vétérans indigènes. C'est pourtant encore le chef-lieu d'un district considérable ou collectorat (on appelle ainsi les subdivisions d'une présidence administrées par des collecteurs), un centre d'administration civile, judiciaire et fiscale. On y trouve un collecteur et une demi-douzaine d'employés inférieurs dans le revenu, un magistrat, président d'un tribunal de première instance en matières tant civiles que

criminelles ; enfin deux ou trois employés militaires (officiers réformés) qui commandent les invalides et complètent une population européenne de neuf à dix personnes. La population indigène peut se monter à dix mille âmes.

Le pays que nous avons parcouru depuis Madras est triste, plat et dénué d'arbres ; le sol léger et sablonneux, tantôt inondé par des torrens de pluie, tantôt brûlé par des vents de terre qui apportent une poussière fine et desséchante, produit de l'orge, du tabac, du colza, du bétel, de l'indigo, mais très peu de riz. L'agriculture dépend ici des canaux et réservoirs artificiels construits autrefois à grands frais par les princes du pays et les chefs de villages, mais que la Compagnie anglaise ne se donne aucune peine pour entretenir. Depuis quarante ans que les Anglais se sont définitivement emparés de cette province, on cherche vainement les améliorations qu'ils y ont faites ; si leur domination cessait tout-à-coup, quelques mois suffiraient pour en effacer la trace. L'état de la route était déplorable en 1831, mais je l'ai trouvé pire en 1840. Des arches en briques s'élèvent à quelques mètres au-dessus de la plaine qu'elles arpentent de distance en distance : elles indiquent le

tracé de la route, mais aucune chaussée ne les réunit et elles tombent déjà en ruines sans avoir été terminées. C'est surtout le gouvernement que l'on doit accuser de cette incurie, mais c'est aussi un peu la faute des employés. L'instruction scientifique des officiers du génie de la Compagnie est extrêmement superficielle ; ils travaillent sans faire de projets ni établir de devis, et quand il n'y a plus d'argent dans le trésor ils se croisent les bras et restent inoccupés.

On trouve à Nellore deux belles pagodes avec des inscriptions en langue télingane : l'une d'elles est richement dotée et entretient un nombreux établissement de bayadères. Le soir de notre arrivée, elles nous firent les honneurs d'une nâtche en nous offrant d'autres services que nous ne crûmes pas devoir accepter. C'était la première fois que j'avais l'occasion de voir cette espèce de danse. A leur arrivée, un cercle nombreux d'indigènes se forma immédiatement autour de nous, le centre étant occupé par les musiciens et les danseuses. Deux d'entre elles se chargèrent de la représentation : elles avaient pour habillement une pièce d'étoffe de gaze rouge terminée par une bordure d'or tournant plusieurs fois autour des

hanches et revenant enfin tomber sur une épaule et sur la poitrine. Un petit gilet de brocard serrait le sein, en laissant les épaules, les bras et la taille nus; elles portaient aussi des pantalons lilas très clairs, larges d'en haut et serrés d'en bas; les mains, les bras, le cou et même le nez, étaient chargés de bijoux; enfin elles avaient aussi des anneaux de métal autour des chevilles, qui produisaient en marchant un bruit assez agréable. On préluda à la danse par un chant qui eût donné le tétanos à Rossini. C'est un exécrable récitatif de sons gutturaux qui montent par degrés jusqu'à des notes péniblement élevées et criardes. Ce chant est accompagné de deux musiciens dont l'un frappe sur un tamtam, et l'autre fait crier un petit violon à huit cordes : le tout ensemble fait l'effet d'une guimbarde. La danse est digne de la musique : elle se réduit à quelques contorsions des bras, des mains et des pieds. Son principal mérite consiste à avancer alternativement l'orteil et le talon avec une certaine rapidité, et à ne faire usage pour avancer que des talons, tandis que les pointes sont tournées en dedans. La danseuse décrit ainsi fort péniblement un petit cercle qui la ramène au point de départ. Pendant ce temps, elle jette

ses bras et ses mains dans différentes attitudes, et renverse quelquefois en arrière la partie supérieure de son corps. Le seul mouvement qui ressemble à de la grâce consiste à ramener sans cesse sur la tête et devant la poitrine les bords de son écharpe, de manière à montrer et à cacher alternativement ses traits avec une sorte de coquetterie. Au bout d'une heure nous en étions excédés et nous eûmes quelque peine à les renvoyer. Plusieurs d'entre elles, malgré les anneaux dans le nez, étaient fort jolies. Le buste est toujours parfait et les extrémités sont de la plus grande délicatesse. Les brahmanes élèvent ces malheureuses à la prostitution, qui forme un des principaux revenus de la pagode.

Quinze lieues plus loin on arrive à Ongole, ville principale du même district. Elle a beaucoup d'analogie avec Nellore. A l'exception de trois ou quatre maisons européennes, ce sont des huttes de boue et de pisé, entre-mêlées avec des débris de murailles répandus sur une surface considérable. On dirait que quelques pluies suffiraient pour dissoudre ce qui reste de ces masures ; elles se dissolvent effectivement, mais sont aussitôt remplacées par d'autres ruines. On se demande s'il y a jamais eu de l'aisance dans ces lieux. La population

est à-peu-près la même qu'à Nellore, mais ici elle est principalement composée de Musulmans. La dernière partie de la route est un peu plus agréable en ce qu'elle se rapproche plus souvent de la mer; mais somme toute je suis désappointé : le pays ne répond pas à l'idée que je m'en étais faite d'après les jardins de Madras et les délicieux environs de Pondichéry. Depuis Madras, toute la contrée est d'une monotonie extrême, et cette monotonie n'est point compensée par la magnificence. Le programme de l'itinéraire de chaque jour est toujours le même : après avoir traversé d'immenses steppes de terres vagues, de l'aspect le plus misérable, qu'on appelle des jungles parce qu'il y croît à regret quelques arbustes épineux auxquels des bestiaux affamés ne laissent pas une feuille, on découvre dans les environs de quelque ignoble village quelques maigres bouquets de mangos, des tamarins et des mimoses épars dans la campagne. Il n'y a plus de noble groupe de banyans pour donner au moins de la dignité au paysage. « Çà et là « de petites mosquées ruinées, des tombes auprès « d'elles, un chétif dattier qui les protége, voilà « tous les élémens du tableau. Ils sont diversifiés « sans doute, mais tellement mêlés ensemble

« qu'une bien petite surface enferme toutes les « combinaisons de leur assemblage (1). » La ville même d'Ongole est encore ce qu'il y a de plus pittoresque jusqu'ici, parce qu'elle est plus en ruines: au moins j'y vois un vieux fort tout couvert de plantes parasites et dont les remparts s'écroulent avec assez de grâce. Il est habité plutôt que défendu par une compagnie de vétérans-indigènes commandés par un officier réformé. Ce pauvre diable n'a aucun avancement à espérer. Il était capitaine en 1825 dans un régiment d'infanterie de la Compagnie; mais ayant dans un moment d'égarement cédé à une fatale tentation et friponné au jeu, il fut banni de son corps et attaché au second régiment de vétérans. Ainsi ce nom, qui chez nous n'a que de si glorieuses associations, n'est dans l'armée indienne que l'expression de toutes les flétrissures. Depuis l'année 1826, le capitaine M... végète ici avec sa famille, composée d'une charmante femme qui s'est attachée à lui au milieu de sa honte et sous la punition de sa faute, avec un redoublement de tendresse qui fait honneur à la générosité de son sexe, et des enfans qu'ils ont ad-

(1) Jacquemont.

100310

mirablement élevés. Cet officier commande toute la station, correspond avec le gouvernement et reçoit une fort belle solde, mais il est condamné à une solitude complète. Le voyageur qui s'arrête au bangalo voisin frappe rarement à sa porte, et même la visite d'un ancien camarade lui est plutôt pénible. Il passe sa vie entre la chasse et les soins de sa famille.

A partir d'Ongole on ne rencontre plus que des villages fort peu intéressans jusqu'au Crishnah qui trace la limite entre le territoire de la Compagnie et celui du Nizam. La route tourne vers le nord-ouest par Rumpechurlah, Nacrykal et Poundigol sur le Crishnah. C'est à ce dernier village qu'on trouve les embarcations nécessaires pour passer le fleuve.

Le Crishnah est le Gange de la péninsule méridionale de l'Inde; ses eaux sont presque également sacrées; il roule aussi des diamans, de l'or, des pierres précieuses, et la religion et la poésie l'ont également couronné de leurs fictions. Quoiqu'il ne soit jamais à sec, il participe de la nature des torrens de montagnes, descendant quelquefois avec une impétuosité extraordinaire et inondant tous ses rivages après quelques jours de pluie dans la chaîne des Ghattes occidentaux où il prend

naissance. Son lit ne se remplit pas alors graduellement, mais on voit le flot s'avancer comme une muraille : aussi se hâte-t-on toujours de le traverser, car il est impossible de prévoir une nouvelle crue. Le courant est tellement rapide qu'aucune barque européenne ne pourrait le vaincre ; il faut donc se servir de grands paniers ronds, faits de joncs et des feuilles de palmier éventail, qu'on lance dans le fleuve beaucoup plus haut que le point où l'on veut aborder sur l'autre rive. Moyennant la forme circulaire de cette embarcation, le courant n'a aucune prise pour la faire chavirer. L'art des rameurs consiste à faire pirouetter le panier tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, de manière à obliquer, tout en suivant le cours de l'eau qui vous porte ainsi comme involontairement au point déterminé.

En face de Poundigol, sur la rive opposée, se trouve le hameau de Warrapilly, avec un joli caravansérail tombant en ruines. C'est la première douane sur le territoire d'Hyderabad. Ce royaume, appelé aussi le Dekhan, était anciennement une province de l'empire Mogol ; mais dès l'année 1732 cette dépendance était devenue purement nominale, et les Nizams ou gouverneurs s'étaient con-

stitués souverains héréditaires des états confiés à leur administration. Le cours d'un siècle a vu sa puissance et son territoire considérablement diminués par les Mahrattes, les Maïssoriens et surtout par les Anglais. Aujourd'hui cet empire a pour limites, au sud le Crishnah ; au sud-ouest la province de Bidjapour ; à l'ouest le royaume de Sattarah, les provinces anglaises d'Ahmednagar et du Kandeish ; au nord Assirghar et l'état Mahratte de Nagpour ; à l'est les hordes sauvages des Ghounds, les plaines alluviales des Circars, et les provinces anglaises de Rajahmundry et de Condapilly. Ce territoire comprend 47,700 lieues carrées, et contient 12,000,000 d'habitans.

Du moment que vous avez mis le pied sur l'autre rive du Crishnah, à Warrapilly, vous sentez que vous êtes entré dans une région toute nouvelle ; l'aspect de la nature et la physionomie du peuple sont complétement changés ; il y a dans l'une et dans l'autre, quelque chose de plus sauvage. Le sol est coupé de ravins, les masses de rochers sont plus pittoresques, le jungle des lieux déserts s'élève, devient de plus en plus épais et commence à montrer quelques arbres de haute futaie. Les traces des bêtes féroces, particulière-

ment celles du tigre, se rencontrent à chaque pas, partout où la terre plus molle conserve les empreintes, surtout dans les lits encore humides des torrens. Les villages sont plus rares, tous sont entourés de palissades, et près de chacun s'élève à dix pieds du sol une cage en bois d'où les shikaris ou chasseurs guettent le passage du monstre qui vient rôder la nuit près des habitations de l'homme. Le voyageur doit compter désormais pour sa sûreté personnelle sur sa carabine et sur son courage plus que sur les lois et la police du pays. Pourtant il est rare qu'on attaque un Européen ; sa mort produirait un si grand retentissement, serait suivie de recherches et d'une vengeance si certaines, que les bandits de toute espèce le laisseront presque toujours passer, surtout si les pommeaux d'une paire de pistolets sont visibles aux arçons de sa selle ou à la portière de son palanquin. Les malheureux babis qui me portaient se livraient à des frayeurs mortelles ; la nuit surtout quand il fallait traverser des portions de forêts infestées de tigres, ils se munissaient chacun d'une torche enflammée et poussaient des cris effroyables en courant de toute leur vitesse. Ce bruit et toutes ces lumières épouvantaient les animaux qui plongeant dans

l'épaisseur du taillis laissaient échapper leur proie. Du fond de mon palanquin je jouissais de toute cette scène à laquelle la possibilité d'un danger donnait à vingt ans un charme inexprimable.

A l'étape suivante, au village de Murrulgoudum, nous trouvâmes un détachement de cavalerie irrégulière du Nizam, qu'on avait envoyé à notre rencontre pour escorter nos bagages : ces hommes aux figures les plus pittoresques, montés sur de fort jolis chevaux, habillés de vert et d'écarlate (le turban de cette dernière couleur), sont armés d'une très longue lance et d'un sabre recourbé à poignée excessivement incommode, mais dont ils se servent avec un art admirable; c'est l'adresse et non la force qu'ils emploient dans le maniement de cette arme: je les ai vus, sans aucun effort apparent, couper un mouton en deux d'un seul coup, ce qu'aucun de nos Européens n'aurait pu faire.

Les jungles et le désert occupent une zone d'environ dix lieues jusqu'à Tipurty. A partir de ce village, le pays est plus découvert, le dattier et le palmier târ sont presque les seuls arbres que l'on rencontre en massif. La culture de ce dernier est considérablement encouragée. Tous les arbres de cette famille sont taxés et ils sont d'un grand reve-

nu pour le gouvernement. « Le palmier târ ou palmier éventail fournit une quantité surprenante de jus que l'on convertit en sucre. Un tronc fort petit de neuf pouces de diamètre environ peut fournir par incision plusieurs litres de liquide dans les vingt-quatre heures. Quand on boit ce jus au point du jour, il est très rafraîchissant et tout-à-fait innocent, pris même en quantité ; mais aussitôt que le soleil commence à faire sentir sa chaleur, il fermente et devient en très peu de temps extrêmement capiteux. Sa force est alors à-peu-près égale à celle de l'eau-de-vie, et son usage est d'autant plus à craindre qu'il est plus tentant ; car il conserve même après sa transformation son bouquet agréable. Les basses classes de l'Inde qui comme celles de tous les pays sont passionnées pour les liqueurs fortes, boivent ce jus avec excès, d'autant plus qu'il est à très bon marché et que pour une bagatelle elles peuvent s'enivrer complétement (1). »

La dernière étape avant d'arriver à Hyderabad est généralement au petit hameau d'Opaul, presque entièrement enseveli dans la poussière et la vermine. Une vieille mosquée y élève encore deux gracieux

(1) *Oriental Annual*, traduit par Auguste Urbain.

minarets, mais elle est depuis long-temps abandonnée des croyans, et ses seuls hôtes aujourd'hui sont les chauves-souris qui disputent cet asile au voyageur européen, le seul qui quelquefois y cherche un abri contre l'ardeur du soleil des tropiques. On ne se douterait guère qu'on est dans le voisinage immédiat d'une des villes les plus considérables, les plus riches et les plus populeuses de l'Inde. Le sol n'est pas plus cultivé, les masures ne sont pas moins misérables que partout ailleurs. C'est pourtant ici que la route se divise pour se diriger vers les trois grands centres de population compris sous le nom général d'Hyderabad. Le détestable sentier qui serpente à gauche est le Schahrasta, la route royale de la capitale, la nouvelle Golconde, avec la cour, sa noblesse encore riche mais chaque année moins nombreuse, enfin sa population de deux cent mille âmes. On aperçoit à la distance d'environ trois lieues, ses dômes, ses coupoles et surtout les quatre minarets de son célèbre caravansérail le Tcharminar, se détacher sur le ciel bleu. Cette belle route droite au contraire, terminée par une avenue macadamisée, conduit au cantonnement de Secunderabad, contigu au village de Houssein-Sagar, près duquel, sur les bords d'un

beau lac artificiel, s'étendent les lignes plantées d'arbres et les maisons blanches de l'armée auxiliaire anglaise. Enfin, divergeant à droite et traversant un pays délicieusement accidenté où la végétation revêt spontanément toutes les formes et où chaque montagne est couronnée de quelque monument pittoresque qui se rattache à quelque légende, un joli chemin de traverse vous amène à Bolarum, qu'on prendrait pour une collection de villas de la Grèce ou de l'Italie : c'est le cantonnement du contingent, c'est-à-dire des troupes proprement dites de son Altesse Royale le Nizam. On observera que par cet arrangement des localités, le haut et puissant seigneur soubadar ou vice-roi du Dekhan, souverain indépendant d'Hyderabad, se trouve par le fait séparé de son armée par celle de ses alliés qui le tiennent ainsi *échec et mat*. Ces trois groupes si différens de mœurs, de coutumes, d'existence politique, se succèdent sur une seule ligne, à deux lieues respectivement l'un de l'autre.

C'était dans le dernier de ces cercles, celui de Bolarum, que j'étais destiné à recevoir une longue hospitalité. Il me fallait attendre chez mon beau-frère, officier dans le contingent du Nizam, que mon avenir fût décidé à Londres par le ministère

de la guerre. Je profitai de ce loisir pour me livrer à une double étude : 1° étude générale de l'histoire de l'établissement de la puissance anglaise dans l'Inde ; 2° étude spéciale du développement particulier de cette puissance dans ses rapports avec l'empire d'Hyderabad, c'est-à-dire l'organisation actuelle de ce singulier gouvernement type modèle, le plus ancien, le plus vaste et le plus complet d'un état soumis au régime des subsides ; type dont les exemples se reproduisent à chaque pas dans l'Inde anglaise, et que je me propose d'examiner minutieusement pendant que je l'ai sous la main, afin de n'avoir plus à m'y arrêter quand il s'agira d'autres états appartenant à la même catégorie. Cette étude nous présentera d'autant plus d'intérêt qu'elle nous ramènera sur le théâtre de notre plus grande gloire et des plus beaux souvenirs des Français en Asie.

CHAPITRE VI.

Précis historique de l'origine et de la décadence du royaume de Golconde (Hyderabad). — Épisodes de Bussy et de Raymond. — Politique anglaise.—Sir Henry Russel.—Régime subsidiaire.

Le royaume d'Hyderabad, aujourd'hui dans sa décrépitude, compte à peine un siècle d'existence : son histoire qui est indivisiblement liée à la nôtre se partage en trois époques parfaitement caractérisées, correspondant à-peu-près aux trois dernières générations.

Première époque : De grandeur et de guerres civiles; influence de la France monarchique, 1732 à 1759.

Deuxième époque : De faiblesse et de guerres étrangères; influence des aventuriers français et de la France républicaine, 1760 à 1798.

Troisième époque : De décrépitude et de dissolution; protectorat de l'Angleterre, 1798 jusqu'à nos jours.

Première époque : Sheyed-Koulikhan, chef d'un

corps mogol dans l'armée impériale, à la fin du règne d'Aurungzeb, avait été appelé par son arrière-petit-fils, l'empereur Mahomet-Schah, au poste de soubadar ou vice-roi du Dekhan. Profitant des malheurs de la maison de Timour il était parvenu, dès l'année 1732, à ériger son fief militaire en souveraineté indépendante et héréditaire, ne réservant qu'un hommage purement nominal envers la couronne de Dehli. La renommée méritée de ses grands talens lui avait valu en outre l'appellation de Nizam-oul-Mouluk, ou soutien de l'état, titre honorifique par lequel il est connu dans l'histoire, et qui passa à ses descendans comme attaché à sa couronne. Son autorité s'étendait alors du Nerbudda au cap Comorin, et de Masulipatam à Bidjapour. Ce domaine comprenait le tiers de l'empire Mogol, c'est-à-dire les Circars du Nord, les provinces de Bérar, Aurungabad, Ahmednaggar, Bidjapour et Hyderabad ou Golconde; enfin tout le midi de l'Inde au-dessous du Crishnah, à l'exception des tribus Mahrattes de la côte occidentale. Cet empire, trop étendu pour être compacte, devait se briser en perdant son fondateur, mort en 1748, à l'âge de 104 ans. Effectivement nous trouvons que cette mort est le signal d'une guerre ci-

vile durant laquelle plusieurs provinces éloignées du centre de la monarchie réclament une nationalité distincte et s'en détachent; tandis que les compagnies marchandes, française et anglaise, se mêlant aux combattans et épousant les causes rivales des prétendans à la couronne, en arrachent aussi d'immenses lambeaux qui finissent par devenir l'héritage exclusif de celle des deux nations qui se montre la plus habile et la plus persévérante.

La plus grande difficulté de l'intelligence de cette histoire est la confusion des noms et la rapidité des événemens; nous chercherons à l'éviter en la réduisant à sa plus simple expression et en retranchant autant que possible tous les détails qui ne sont pas d'une nécessité première.

Nizam-oul-Mouluk avait laissé en mourant cinq fils dans l'ordre suivant :

Chazi-Ouddîn, l'aîné; Nasirjung, le deuxième; Salabatjung, le troisième; Nizam-Aly, le quatrième; Bussalutjung, le cinquième.

Plus, un petit-fils, Mouzufferjung, par une fille favorite.

Au moment de sa mort l'aîné de ses fils, Chazi-Ouddîn, résidait, en qualité d'Oumrah ou conseiller d'état, à la cour du grand Mogol, à Delhy.

Profitant de son absence le second frère Nasirjung se fit proclamer soubadar par l'armée qui avait l'habitude de lui obéir; mais il se présentait simultanément un troisième concurrent, Mouzuffer-jung, petit-fils favori de Nizam-oul-Mouluk, qui s'appuyait sur un testament vrai ou faux de son grand-père en sa faveur, et sur la patente du grand Mogol qu'il était parvenu à obtenir. Désespérant de s'emparer de la couronne avec ses seules ressources, ce dernier songea à s'appuyer sur une alliance européenne : il se tourna naturellement vers Dupleix, alors gouverneur-général des établissemens français dans l'Inde, auquel un long séjour dans le pays, une habileté reconnue dans la diplomatie indienne, une guerre heureuse contre les Anglais et la prise récente de Madras, avaient acquis une réputation colossale. Jamais effectivement la France n'avait envoyé dans ces colonies un plus grand administrateur, un plus habile homme d'état. Nouveau Colomb de la politique, il avait découvert, reconnu la route que devait suivre la civilisation européenne pour arriver au trône de l'Inde. Il allait essayer d'y guider ses compatriotes : mais il était trop au-dessus de son époque pour en être compris ; il n'avait surtout rien à es-

pérer de la France et d'un gouvernement décrépit qui fut pris de vertige à la hauteur où il le voulut placer. Nous le verrons donc arrêté au milieu de ses succès, au moment même où il atteignait le but; et pour que rien ne manquât à notre honte nous le verrons expier par une fin douloureuse ce crime du génie, que tant de grands hommes ont payé de la misère, de l'exil ou de la mort. Mais la leçon qu'il va donner, quoique inutile à son pays, ne sera point perdue : les Anglais sauront la retrouver; Clive et Warren Hastings ne tarderont pas à s'élancer sur ses traces et recueilleront pour l'Angleterre le riche héritage qu'il aurait voulu nous léguer.

« A son arrivée dans l'Inde, les Européens, ré-
« duits au simple rôle de marchands, étrangers à
« la politique, tremblaient au seul nom du moin-
« dre fonctionnaire mogol. Dupleix comprit, de-
« vina le premier toute la faiblesse de l'empire. Il
« conçut le projet de s'en rendre maître, du moins
« en partie, à une époque où il ne pouvait com-
« muniquer ce projet à qui que ce fût au monde
« sans paraître à l'instant frappé de folie. La sim-
« plicité du moyen d'exécution répondait pour-
« tant à la grandeur de l'idée : ce moyen consistait

« uniquement à mettre au service des princes du « pays des corps de troupes européennes (1). » La consistance du caractère européen, joint à la supériorité de la discipline, ne pouvait manquer de fixer la victoire sous la bannière des princes qui les emploieraient, de donner par conséquent à ces princes la prépondérance sur leurs rivaux ; et par cela même qu'ils devraient ces victoires et cette prépondérance aux chefs des corps européens, d'assurer à ces derniers une influence illimitée dans leurs conseils. « Dupleix appuyait alors la puis- « sance de la France sur certaines provinces con- « stituées en souverainetés indépendantes, mais « qui n'auraient eu d'autre existence que celle qu'il « leur aurait prêtée, dont le dévoûment lui eût été « par conséquent assuré, et qui devenaient ainsi « ses dociles instrumens. »

Avec ces idées et ces projets, rien ne pouvait être plus agréable au gouverneur français que les ouvertures de Mouzufferjung : *da mihi punctum et terram movebo* (donnez-moi un point d'appui et je soulèverai la terre) : telle était son espérance secrète, et rien ne concourait davantage avec ses

(1) Barchou de Penhoën, *Histoire de l'empire anglais dans l'Inde.*

propres vues que la chance de faire un soubadar du Dekhan, qui lui devrait son élévation. Appuyé par celui-ci, ne pourrait-il pas encore viser plus haut? Une fois lancé dans cette voie où s'arrêterait-il? Appréciant les indigènes à leur juste valeur, il ne s'arrête pas à considérer les forces des deux prétendans, mais il jette hardiment sa poignée de Français du côté le plus léger de la balance et se croit sûr du résultat.

Cependant une autre intervention européenne, celle des Anglais, le met un moment en défaut et le fait presque douter de la fortune : Mouzuffer-jung, après de brillans succès, est vaincu, fait prisonnier et tombe au pouvoir de son rival. Toutefois Dupleix n'est pas homme à se décourager : il sait qu'auprès de toute cour orientale se trouve toujours le germe d'une conspiration ; il le cherche, le cultive, le développe, le fait éclore, et quand il juge le moment venu pour en assurer enfin le succès, il lance hardiment huit cents Français commandés par le brave Latouche, sur les cent mille hommes du soubadar campés dans les environs de la forteresse de Gingy, peu éloignée de Pondichéry. Cette petite troupe intrépide tombe comme un obus au milieu du camp indien,

et à la faveur de la confusion produite par son attaque Nasirjung périt assassiné; et Mouzufferjung, par une de ces transitions si communes en Asie, échange la prison pour un trône.

Ce drame se passait comme nous l'avons dit dans les environs de Pondichéry, dans les premiers jours de décembre 1750 : c'est à Pondichéry même, quelques jours plus tard, que Mouzufferjung est solennellement installé soubadar par Dupleix, qui le reçoit avec la plus grande magnificence et fournit de sa propre bourse et de celle de ses amis à tous les frais de son investiture qui se fait avec la pompe et le cérémonial d'usage. Le premier, Dupleix lui rend hommage, revêtu d'un superbe costume oriental dont le prince lui avait fait présent. Mouzufferjung, de son côté, dans l'exubérance de sa joie et de sa reconnaissance envers son sauveur et son allié, proclame à son tour Dupleix, au nom du grand Mogol, nabab du Carnatique, c'est-à-dire de toutes les provinces sur la côte du Coromandel entre le Cavery et le Chrishnah, égales en étendue à la France entière, avec plein pouvoir d'en percevoir les revenus comme il l'entendrait. Il cède en outre à perpétuité, à la Compagnie française, un district autour de Pondichéry,

d'un revenu de 960,000 roupies, un autre district près de Karikal de 6,000 roupies, et enfin la ville de Masulipatam, de 140,000 roupies.

Ainsi l'application de l'idée de Dupleix l'a déjà conduit à régner sur le Carnatique en son propre nom; il ne lui reste plus que deux pas à faire pour réaliser l'empire anglais d'aujourd'hui : régner d'abord sur le Dekhan par le moyen du soubadar, ouvrage de ses mains, et plus tard sur l'Inde entière, en faisant un grand Mogol. La fortune qui seconde toujours l'audace et accorde quelquefois un sourire au génie avant de le livrer à la persécution des hommes, se plut à lui faire faire le second pas presque du même élan que le premier.

Effectivement, toutes choses étant réglées à leur satisfaction mutuelle, Mouzufferjung avait pris congé de Dupleix et s'était mis en marche pour Hyderabad. Il emmenait avec lui un corps français de trois cents Européens, deux mille cipayes et dix pièces de canon. Dupleix lui avait donné pour les commander un homme qu'il avait distingué et deviné parmi la foule : c'était le marquis de Bussy, génie hardi, souple, facile, un des hommes les plus heureusement doués que la nature ait ja-

mais produits. Général consommé, courtisan, diplomate, aux manières insinuantes et gracieuses, d'un coup-d'œil aussi sûr pour juger les événemens que pour choisir un champ de bataille; enfin, versé dans la politique et la connaissance de l'Orient à en remontrer à toute la cour de Delhy.

Les circonstances justifièrent bientôt la sagesse de ce choix. Sur la route même et avant d'arriver à la capitale, les chefs affghans dans l'armée de Golconde, qui avaient déjà renversé Nasirjung, persévérant dans leur hostilité héréditaire contre la dynastie mogole, conspirèrent à leur tour contre son successeur, et profitant d'un moment où il s'était éloigné de Bussy, réussirent à l'assassiner. La situation des Français qui s'étaient compromis devenait critique « mais Bussy conserve heureu-« sement tout son sang-froid. Il se hâte de ras-« sembler les ministres et les principaux offi-« ciers du prince, et leur représente la nécessité « de s'entendre promptement sur le choix d'un « successeur, seul moyen de prévenir le désordre « et l'indiscipline parmi les soldats. Le fils de « Mouzufferjung, encore enfant, et trois frères de « Nasirjung, que le Nizam traînait à sa suite « étroitement gardés, se trouvaient alors dans le

« camp. Bussy comprend qu'un enfant n'était pas « propre aux circonstances où l'on se trouvait : il « propose d'élever à la dignité de soubadar l'aîné « des trois princes (fils de Nizam-oul-Mouluk) « qu'on avait sous la main. Les principaux offi- « ciers se rendent à cet avis, et Salabatjung est pro- « clamé le même jour (1). »

Le nouveau soubadar, malgré la faiblesse de son caractère, la médiocrité de ses talens et son éducation imparfaite, comprend que l'appui de Bussy est sa seule condition d'existence; il se jette donc franchement dans les bras des Français, s'empresse de confirmer les avantages que son prédécesseur leur a faits, et se montre disposé à les augmenter encore. Dès-lors toutes les tourmentes, tous les obstacles qui s'opposent à l'élévation et à la consolidation de son pouvoir viennent successivement se briser contre la sagesse et la fortune de son jeune commandant et l'énergie compacte de sa petite troupe. C'est en vain que Chazi-Ouddin, son frère aîné, obtient la patente du grand Mogol et veut lui disputer la couronne; il meurt empoisonné par leur propre mère. C'est en vain que les

(1) Barchou de Penhoën.

Mahrattes lancent contre lui les flots tumultueux de leur cavalerie rapide et terrible, ils doivent céder à la supériorité européenne : Bussy les foudroie, les écrase, les fait rentrer dans leurs limites. « Supposons pour un moment, dit Barchou de « Penhoën, qu'un art merveilleux ait trouvé le « moyen d'animer, de mettre en mouvement par « un système quelconque, par la vapeur, par exem- « ple, une forteresse tout entière, que pourrait « dans ce cas tout l'art des César, des Frédéric et « des Napoléon? Eh bien! tel est, jusqu'à un certain « point, la situation des troupes européennes au « milieu des armées de l'Orient : voyez ce régi- « ment, il se forme en carré, se ploie en colonnes, « s'étend en ligne avec un ensemble, une unité, « qui en font comme un seul être d'une force et « d'une puissance supérieures à ceux qui l'atta- « quent. L'impétuosité des soldats, le génie même « des chefs ennemis, viennent également se briser « à ses pieds sans pouvoir l'entamer. » « Les Fran- « çais, dit un historien oriental, avec leur mous- « queterie et leur rapide artillerie ne faisaient res- « pirer que fumée aux poitrines des Mahrattes, « et ceux-ci perdirent une grande multitude « d'hommes qui furent consumés par le feu de

« leurs canons (1). » Salabutjung ainsi appuyé put leur dicter une paix avantageuse, et jouit enfin à l'ombre de Bussy de quelques années de tranquillité.

L'auteur de tous ces succès grandit journellement en influence sur l'esprit du Nizam. Outre la supériorité de ses talens et de ses troupes, Bussy ne négligeait rien pour frapper et éblouir les imaginations orientales des peuples parmi lesquels il vivait. « Il se plaisait à mêler la pompe asiatique « à l'élégance française. Il portait des habits de bro- « card couvert de broderies et un chapeau ga- « lonné, des souliers de velours noir richement « brodés. Quand il se laissait voir aux yeux du « peuple, c'était au fond d'une immense tente « haute de trente pieds, assez vaste pour contenir « six cents hommes : il était alors assis sur un « fauteuil orné des armes du roi de France, et « placé sur une estrade élevée, couverte elle- « même d'un tapis brodé en velours cramoisi ; à « droite et à gauche, mais sur des chaises, on « voyait une douzaine de ses principaux officiers. « A l'entrée de la tente se tenait sa garde euro-

(1) Seer Mutakhaen.

« péenne et sa garde indoue. Sa table était tou-
« jours servie en vaisselle plate, à trois ou quatre
« services. Il montait pendant les marches ou les
« revues un magnifique éléphant, tandis qu'une
« troupe de poètes et de musiciens le précédait,
« chantant ses louanges et les récens exploits des
« Français, ou bien de vieilles ballades guer-
« rières (1). » Sa magnificence, sa générosité, sa libéralité le faisaient adorer des populations; on parle encore aujourd'hui avec enthousiasme, dans les durbars (salons) d'Hyderabad, de la brillante cour de Bussy.

Patriote avant tout, Bussy employa habilement et toujours dans l'intérêt de sa nation, l'influence acquise par tous ces moyens. Il obtint pour la Compagnie française la cession de quatre provinces importantes : Mustapha-Naghar, Ellore, Rajahmundry et Chicacole. Ces possessions, y compris Masulipatam et Condawair, rendaient les Français maîtres des côtes de Coromandel et d'Orissa, sur une étendue de six cents milles, jusqu'à la pagode de Juggurnant, et sur une largeur moyenne de soixante milles, formant un domaine

(1) Seer Mutakhaen.

compacte, hérissé de places de guerre, limité par la mer et des chaînes de montagnes impénétrables, dans la partie la plus industrielle et la plus commerçante de l'Inde, et dont le revenu territorial montait à 585,000 livres sterling, environ 14 millions de francs; c'est-à-dire qu'ils étaient souverains d'une portion de territoire plus considérable qu'aucune nation européenne eût encore jamais possédé dans l'Inde et ne devait posséder avant un autre quart de siècle. D'ailleurs, par l'influence de Bussy ils régnaient sur le Dekhan tout entier sans exciter la jalousie du Nizam. Le général avait su se faire abandonner les rênes du gouvernement, faisait et défaisait des nababs, donnait ou retirait des provinces, même aux frères du soubadar. Son pouvoir était aussi absolu que celui du Nizam et indépendant même de lui, car il était fondé sur cette triple base, la crainte, l'amour des peuples et la nécessité de ses services. Si par hasard, ce qui n'était point extraordinaire à cette époque, le vassal et le suzerain s'étaient pris de querelle, la victoire ne pouvait manquer de demeurer fidèle au soubadar. Bussy était toute une armée et cette victoire lui donnait tout l'Hindoustan. Mais c'était alors l'empire anglais d'aujourd'hui. Ce que Clive, Warren Hastings

et Wellesley on fait en cinquante ans, Dupleix l'avait deviné, le réalisait dans sa courte administration. Déjà il entrevoyait cette souveraineté universelle de l'Inde, dernière limite que son ambition s'était proposée dans ses rêves les plus orgueilleux? que dis-je, il la touchait. Notre empire s'élevait déjà sur une base colossale telle qu'il fallut plus tard à l'Angleterre quarante ans d'efforts et de victoires pour se placer à la même hauteur. Par quelle fatalité ce moment si gros d'espérance devait-il être celui de sa ruine? C'est que l'arbre de la puissance française, empêché dans sa croissance, allait mourir par la tête; c'est que la corruption et la lâcheté du gouvernement de la métropole, les vues étroites et la stupide cupidité de nos marchands, allaient intervenir pour arrêter le développement gigantesque devenu nécessaire, et pour nous étouffer dans des limites où il était impossible de vivre.

Depuis long-temps le gouvernement britannique faisait des ouvertures à la cour de France pour mettre fin à la guerre malheureuse où la Compagnie anglaise se trouvait engagée sur la côte de Coromandel. De son côté la Compagnie française des Indes orientales, impatiente de ne pouvoir

s'occuper immédiatement et exclusivement de la vente de ses pacotilles et incapable d'apprécier les immenses avantages qu'on lui préparait pour l'avenir, désirait la paix à tout prix. Elle avait même commencé à haïr Dupleix, parce qu'il l'avait entraînée à la guerre et parce qu'il conseillait de la continuer. La Compagnie anglaise s'apercevant de ces dispositions et redoutant par-dessus toute chose la supériorité de cet homme d'état, se hâta d'en profiter et de stimuler l'impatience de sa rivale en refusant d'ouvrir les négociations avant le rappel du gouverneur français. Le ministère français lui-même donna dans le piége ou céda aux criailleries intéressées dont on l'obsédait. Dans un moment fatal, il se décida à rappeler Dupleix, et oubliant toute dignité, choisit pour le remplacer un commis au lieu d'un diplomate, Godeheu, l'un des directeurs de la Compagnie française, qu'il nomma en même temps commissaire du roi pour traiter de la paix.

Godeheu, nourri de préjugés contre Dupleix, ne connaissant les affaires de l'Inde qu'au point de vue purement commercial et d'un esprit trop étroit pour comprendre la position que son prédécesseur lui avait faite, laissa percer dès son arri-

vée un désir si excessif de la paix, que son adversaire, le chargé d'affaires anglais, put se jouer de lui et en obtenir tout ce qu'il voulut. Les négociations menées avec une rapidité qui interdisait tout examen aboutirent à un traité provisoire qui fut plus tard confirmé en Europe et qui admettait les stipulations suivantes : Que les deux Compagnies cesseraient à jamais d'intervenir dans la politique intérieure de l'Inde; qu'elles renonceraient de même à toutes dignités, à toutes charges, à tout honneur conférés par les princes du pays; que toutes les places, toutes les provinces occupées par les deux Compagnies seraient restituées au grand Mogol, à l'exception de celles qu'on reconnaîtrait leur avoir appartenues avant cette guerre; c'est-à-dire que, sur la côte de Coromandel, les Anglais garderaient Madras, le fort Saint-David et Devicottah; les Français, Pondichéry et Karikal; que les possessions des deux nations seraient mises sur un pied d'égalité parfaite; qu'elles partageraient le district de Masulipatam; qu'enfin elles n'auraient chacune que quatre ou cinq comptoirs dans les provinces de Rajahmundry et de Chicacole, sans aucun revenu territorial, et placées de manière à ne pas se nuire réciproquement.

Par ce traité *incroyable* les Français sacrifiaient tous les avantages qu'ils avaient obtenus jusqu'alors, les Anglais obtenaient tous les points pour lesquels ils avaient vainement combattu. La condition de ne pas se mêler à la politique intérieure, c'était renoncer à la dignité de Nabab du Carnatique, pour le gouverneur français; c'était, de plus, livrer le Nizam à ses ennemis. La stipulation de mettre les deux nations sur le pied d'égalité entraînait l'abandon de nos récentes et magnifiques acquisitions territoriales. « Il est douteux, dit ironiquement un historien anglais, qu'aucune nation ait jamais fait d'aussi grands sacrifices à l'amour de la paix, que les Français dans cette occasion (1). » Effectivement, sans aucune raison ou nécessité apparente, nous abdiquions notre domination, tant directe qu'indirecte, sur 35,000,000 d'hommes, sur le tiers en étendue, la moitié en richesse et en population, de l'empire entier du grand Mogol.

Une fois sur cette route de lâcheté et d'infamie, le gouvernement et le commerce français n'avaient garde de s'arrêter : Dupleix avait avancé pour le

(1) Le colonel Wilkes.

service public environ 13 millions, tant de ses propres fonds que de sommes empruntées à ses amis sous sa garantie privée; Godcheu abandonna l'examen de ces réclamations aux gouverneurs de la Compagnie française. Ceux-ci prétendirent que Dupleix s'était permis toutes ces dépenses sans y avoir été suffisamment autorisé, et sous ce prétexte refusèrent de le rembourser, tandis qu'ils continuaient à toucher d'immenses revenus acquis par l'habile emploi de cet argent.

Le patriote sacrifié voulut en appeler à la justice de son pays; mais dans ces jours d'iniquité les portes du temple pouvaient se fermer sur la victime et étouffer ses cris. Le procès qu'il intenta à la Compagnie fut arrêté par ordre du roi; c'est-à-dire qu'on ne permettait pas même un examen. Sa demande est trouvée ridicule, ses services sont traités de fable; on le fait passer lui-même pour le plus vil des hommes. Pendant dix ans on refuse de l'entendre; le peu de biens qui lui reste est saisi; il lui faut disputer journellement sa liberté contre des créanciers impitoyables; il meurt enfin dans la plus déplorable indigence, le cœur brisé de l'ingratitude de son pays qui lui conteste, jusqu'à son lit de mort, sa gloire et ses succès. Mais la

France allait être punie d'avoir ainsi méconnu celui qui l'avait si bien servie : indigne d'avoir jamais une colonie, elle allait perdre le plus riche fleuron de sa couronne, que la Providence avait accordé au génie d'un de ses enfans, mais que dans sa vengeance elle lui retirait désormais pour toujours. Jamais la punition du ciel ne descendit plus vite sur un grand crime national. Six ans n'étaient pas écoulés qu'elle ne possédait plus un pouce de terre sur le sol de cette riche Asie, et que Pondichéry, la belle et la fière, cette reine du Carnatique, voyait le drapeau de l'Angleterre flotter sur ses remparts détruits.

Mais nous devançons les événemens : Godeheu, enchanté de son ouvrage et des bases impérissables sur lesquelles il venait de fonder la paix, se hâta de partir pour l'Europe. Il n'y était pas encore arrivé, que les Anglais dans l'Inde avaient violé le traité et augmenté leur territoire par de nouvelles agressions et des conquêtes nouvelles. Deux ans après, la guerre se rallumait aussi entre les deux gouvernemens en Europe; et la France, avec sa persévérance ordinaire dans ses erreurs, au lieu de replacer Dupleix sur le théâtre de sa gloire, y envoyait pour consommer sa ruine, cet homme au

fatal génie, ce misérable Lally, qu'il faudrait maudire s'il n'avait été si malheureux. Le parlement même qui l'a condamné n'a pu nier son courage et sa loyauté; mais à ces qualités, communes sur notre sol, il réunissait malheureusement aussi tous nos défauts : toute la vanité, l'emportement, les mesquines jalousies, toute la présomption du caractère national. Étranger à la politique orientale et trop obstiné pour rien apprendre, pétri des idées qu'il avait emportées de France et sourd à toute espèce d'avis, il ne voulut voir dans les plans de Bussy que les rêves d'un fou, dans l'alliance avec le soubadar du Dekhan qu'une chimère dont il n'y avait rien à espérer. Il n'eut rien de plus pressé que d'envoyer à Bussy ordre sur ordre pour rentrer à Pondichéry avec toutes ses troupes.

Celui-ci ne pouvait en croire ses yeux : il refusa long-temps d'obéir; il ne pouvait se résoudre à abandonner un malheureux prince qui s'était donné à lui tout entier, qui s'était identifié avec la France et l'avait fait asseoir à côté de lui sur le plus riche trône de l'Inde. Il essaya auprès de Lally toutes les remontrances possibles, jusqu'aux plus humbles prières, cherchant à l'intéresser sur le sort probable de Salabutjung, tout-

puissant tant qu'il était appuyé sur nous, mais qui resterait suspendu sur un abîme si notre main se retirait. Tout fut inutile, tout devait échouer contre une incapacité orgueilleuse et obstinée. Enfin, au mois de juillet 1758 une dernière dépêche péremptoire le força de se soumettre à une aveugle discipline; le marquis de Conflans était d'ailleurs envoyé pour le remplacer dans son commandement. Il ne lui resta plus alors qu'à annoncer au malheureux soubadar le cruel abandon qu'on lui préparait. Ce fut en vain qu'il essaya de le consoler de l'espoir d'un retour prochain. Quand Salabatjung apprit qu'il allait se séparer de Bussy, son seul soutien, le seul homme en qui il avait confiance, il fondit en larmes, l'appela l'ange gardien de son trône et de sa vie, et prédit lui-même dans son désespoir la destruction qui allait l'atteindre.

Un jour que je relisais cette irritante histoire de nos succès si prodigieux, de nos fautes si obstinées et de notre chute si honteuse et si volontaire, je vins m'asseoir sur les ruines pittoresques de la fonderie de Bussy, à quelques milles de la cité, et parcourant du regard les riches campagnes autour de moi et le panorama de l'impé-

riale Golconde, avec ses mosquées, ses minarets et ses coupoles, dans cette première et naïve ardeur de la jeunesse qui nous fait aimer notre patrie comme notre maîtresse, je me pris presque à pleurer en pensant que toutes ces magnifiques provinces étaient à jamais perdues pour nous; que tant de courage, de gloire et de puissance avaient passé comme un météore sans laisser d'autre trace que le souvenir de nos exploits, de notre urbanité et de nos bienfaits, l'écho de deux grands noms, Bussy et Dupleix, encore vivant et vénéré, et quelquefois un soupir de regret au fond des cœurs. *Inertiæ sacra fames!* imbécille besoin d'une immobilité impossible qui espérait arrêter le monde en s'arrêtant soi-même, misérable passion de la paix à tout prix, jusqu'où nous as-tu menés! Qu'as-tu fait de nos conquêtes, de nos riches domaines, de nos 35 millions de sujets indiens, de ces ports nombreux par où s'écoulaient pour nous les trésors de la riche Asie! Tout cela est-il donc perdu sans espoir de retour? Juste punition de l'époque la plus honteuse de notre histoire, d'un gouvernement inerte qui voulait dormir sous les infâmes ombrages du parc aux Cerfs et que le bruit des événemens de l'Inde tenait

éveillé; qui répudiait l'œuvre du génie, le punissait de son dévoûment et l'étouffait dans la misère. Ministres qui présidez aujourd'hui aux destinées de la France, s'il est vrai que vous poursuiviez encore la même chimère, l'amitié de l'Angleterre achetée par tous les sacrifices, profitez de l'histoire du passé, et arrêtez-vous sur cette voie fatale. Voyez dans l'amère ironie de l'historien anglais du dernier siècle le jugement qu'elle s'apprête elle-même à en porter, et prenez garde en arrêtant notre essor, que la postérité ne burine aussi vos noms à côté des Dubois et des Fleury sur la page de notre honte et de nos malheurs. Souvenez-vous de la phrase héroïque de Clive : « Ce n'est qu'une « main sur la poignée de son épée qu'une nation « peut tendre l'autre à un peuple généreux; s'il « vous trouve rampans il vous méprise et vous « écrase. »

Le rappel de Bussy était l'avant-coureur certain de la perte du soubadar trop craintif et trop débonnaire pour se maintenir sans son appui sur un trône aussi chancelant. Le choc qui allait le renverser devait cette fois encore partir de sa propre famille. Le faible Salabut avait deux jeunes frères : tant que Bussy qui s'entendait en politique orien-

tale avait présidé à ses conseils, il leur avait donné de grands établissemens conformes à leur rang, mais ne leur avait laissé aucun pouvoir. Quelques mois cependant avant son rappel définitif, Bussy, s'étant momentanément éloigné pour chasser les Anglais des Circars du nord, une politique moins sage avait prévalu et les deux jeunes princes avaient obtenu de la générosité de leur frère des concessions de territoire. L'aîné, Bassalutjung, avait été nommé au gouvernement du district d'Adony; le second et le plus dangereux, Nizam-Aly, à celui du Bérar, grande et riche province dont les Mahrattes occupaient alors une partie. Mais l'ambition d'un Asiatique est insatiable. Nizam-Aly n'eut pas plus tôt obtenu ce qu'il demandait que, profitant de la timidité du soubadar et de sa propre popularité parmi les troupes, il parvint aussi à se faire remettre le sceau de l'État, ce qui ne laissait plus à son frère qu'une vaine apparence de pouvoir. Bussy en apprenant ces nouvelles s'était, il est vrai, hâté d'accourir; il avait chassé l'usurpateur et ressaisi le symbole du pouvoir exécutif. Mais au moment même où il rétablissait la hiérarchie, il recevait de Lally l'ordre fatal qui l'éloignait et retirait au soubadar, en son

plus grand besoin, l'appui de la France. Les conséquences de cet abandon étaient faciles à prévoir : le sceptre ne pouvait manquer de retomber encore une fois des mains du faible Salabut, entre celles d'un frère ambitieux et remuant qui prendrait naturellement pour appui nos concurrens sur la scène politique et nos ennemis sur les champs de bataille de l'Inde. Toute notre influence, cet édifice que nous avions si laborieusement élevé allait donc s'écrouler ou passer aux Anglais.

Le pauvre Salabut habitué depuis long-temps à mettre sa force et sa confiance dans les Français, sentit lui-même qu'il était perdu dès qu'il les vit s'éloigner. L'alliance anglaise aurait seule pu le sauver : il fit un dernier effort pour s'y rattacher, et signa dans cet espoir, le 14 mai 1759, un premier traité, par lequel il abandonnait à nos rivaux, en toute propriété, ces mêmes provinces des Circars qu'il avait autrefois concédées à Bussy, mais que le marquis de Conflans venait de perdre à la bataille de Peddipore. Il s'engagea même à renvoyer le petit corps d'aventuriers français qu'il avait encore à son service, à leur faire passer le Crishnah en moins de quinze jours et à ne plus

leur permettre de conserver d'établissement dans son pays. Mais tous ces sacrifices de ses plus chères sympathies furent inutiles : les Anglais n'étaient pas alors en position de lui prêter aucun secours ; d'ailleurs ils étaient eux-mêmes en négociation avec Nizam-Aly. Tout en acceptant les avantages qu'on leur faisait, ils s'abstinrent d'intervenir entre les deux frères. Dès-lors il ne resta plus à Salabutjung qu'à descendre du trône pour entrer dans la prison qui lui était ouverte par la clémence de Nizam-Aly. Il s'y résigna au bout de très peu de jours, mais sa mauvaise étoile le suivit jusque dans cet asile. Dans le traité de 1763 qui termina la guerre entre la France et l'Angleterre, Salabutjung, quoique détrôné depuis un assez long espace de temps, n'en était pas moins appelé par quelque inadvertance du titre de soubadar du Dekhan. Cette méprise de quelque rédacteur parisien lui fut fatale : le titre donné à son frère exaspéra Nizam-Aly qui le fit aussitôt mettre à mort. C'était, dans le court espace de treize ans, le troisième prince régnant, sans compter un prétendant à cette même couronne, qui périssait de mort violente.

Avec Salabutjung cessa l'influence de la France monarchique dans les destinées de l'empire d'Hyde-

rabad. Dès ce moment commence la seconde période, époque de faiblesse et de guerres étrangères, où nous voyons encore reparaître des Français, mais comme des chevaliers errans, de simples aventuriers courant après la gloire et la fortune.

Le long règne de Nizam-Aly, quoique se terminant moins fatalement pour le prince, devait être encore plus désastreux pour le pays et la monarchie de Golconde que l'époque orageuse qui l'avait précédé. Nizam-Aly ne manquait pourtant ni de talent ni d'esprit d'intrigue; mais il eut le malheur de ne pas apprécier sa position, de ne pas comprendre que le plus grand danger qu'il avait à craindre était l'envahissement de la civilisation européenne, essentiellement compacte et durable, tandis que les empires qui pouvaient s'élever dans l'Inde naissaient avec le germe de leur destruction. Au lieu de s'unir franchement avec la puissance improvisée de Hyder-Aly contre leurs ennemis communs, il se laissa entraîner par sa haine et son mépris pour un génie extraordinaire, dans lequel il ne voulut voir qu'un parvenu et un homme de rien. Il essaya pendant long-temps de jouer l'un contre l'autre Hyder-Aly, les Anglais et les Mahrattes, et de se maintenir en équilibre entre les

trois puissances en s'appuyant alternativement sur d'eux d'entre elles; mais il lui manquait pour réussir les qualités qui distinguaient séparément ses rivaux, l'esprit systématique des Mahrattes, l'énergie et l'économie politique de Hyder, la persévérance et la mauvaise foi britannique qui se jouait de tous les engagemens. Aussi pendant vingt-cinq ans, depuis 1759 jusqu'à 1784, voyons-nous tous les traités de paix se faire à ses dépens, chacune des parties belligérantes se dédommageant des pertes de trésors ou de territoire qu'elle éprouvait ailleurs, en se faisant adjuger une partie de ses états. C'est ainsi que les Mahrattes s'approprièrent une grande partie du Bérar; que Hyder-Aly lui arracha tout le Balaghaut, c'est-à-dire les provinces de Bellary, Cuddapah, Ghouty et Chitteldroug; qu'une manœuvre de la diplomatie anglaise à Delhy lui enleva le plus beau fleuron de sa couronne, le Carnatique, qu'elle trouva moyen de faire détacher du soubah d'Hyderabad; une nouvelle patente du grand Mogol annulant celle de Dupleix, en faisait un fief distinct et intégral de la couronne impériale, sous l'autorité nominale du Nabab d'Arcot, créature et instrument des Anglais; enfin la Compagnie anglaise se faisait con-

céder à elle-même, par les traités de 1766 et 1768, tout ce qui restait des Circars du nord après les concessions de 1759, c'est-à-dire Chicacole, Ellore, Rajahmundry, Mustapha-Nagar, Condapilly et son Jaghœr, et enfin Guntour, pour lesquels elle s'engageait à payer un tribut annuel, fixé d'abord à 50,000, puis à 70,000 livres sterling, mais dont le Nizam ne toucha jamais un centime.

La cause la plus fréquente des discussions des Anglais avec le Nizam et le sujet le plus constant de leurs griefs, était la présence dans ses états d'un petit corps de Français, débris de l'armée de Bussy, ou plutôt aventuriers de toutes les nations, au nombre d'environ quatre cents hommes sous le commandement d'un M. de Lally, neveu de l'infortuné général de ce nom. Ils s'étaient d'abord organisés au service de Bussalutjung, frère du Nizam; mais dès que la Compagnie l'avait appris sa jalousie s'en était vivement préoccupée, et à force de représentations et de menaces auprès de ce prince elle était parvenue à les faire renvoyer. Son but pourtant ne fut pas encore atteint, car le détachement passa dès-lors au propre service de Nizam-Aly; aussitôt les Anglais de crier encore plus fort: c'était, disaient-ils, une violation

des traités de 1766 et de 1768; car, pour enlever au Nizam tout prétexte de prendre à sa solde des troupes européennes étrangères, la Compagnie s'était engagée à fournir à ce prince, toutes les fois qu'il le requerrait pour régler les affaires de son gouvernement, une force auxiliaire qui devait se composer de deux bataillons de Cipayes et de six pièces d'artillerie servies par des Européens; mais le Nizam n'avait garde de réclamer le service de ce corps dont il prévoyait qu'il serait difficile de se défaire. Après des discussions qui durèrent plusieurs années sur la portée de ces traités, le Nizam se décida enfin à congédier le malheureux détachement. Toutefois les Anglais n'y gagnèrent encore rien, car du service de Nizam-Aly, le petit bataillon errant passa à celui de Hyder, et ce fut sous les drapeaux de ce dernier qu'on le vit contribuer d'une manière décisive à quelques-unes de leurs plus sanglantes défaites, à la bataille de Perimbaucum et à celle de Coleroun, dans lesquelles les armées de Baillie et de Braithwaite furent exterminées, ou ne durent le salut de quelques prisonniers qu'à la générosité chevaleresque des Français.

De nouvelles prétentions toujours plus tracas-

sières de la part des Anglais font enfin conclure à Nizam-Aly, en 1780, la seule alliance raisonnable de sa vie, une alliance offensive et défensive avec Hyder-Aly et les Mahrattes. Cette guerre conduite par le sultan de Mysore avec une vigueur extraordinaire, réduit bientôt les Anglais à la dernière extrémité. Hyder porte le feu et la flamme jusque sous les murs de Madras. C'est le moment pour le Nizam de leur reprendre tout ce dont il a été dépouillé depuis vingt ans. Les Circars du nord entièrement dégarnis de troupe lui offrent une proie bien facile; mais comme toujours son trésor se trouvait vide; esclave des plaisirs des sens, il dissipait en orgies tous les revenus de son empire, et quand venait le moment d'agir dans une guerre qu'il avait lui-même vivement excitée, il n'avait pas de quoi payer ses troupes qui ne bougeaient pas. D'un autre côté, les succès d'Hyder-Aly et de Tippoo réveillent sa jalousie; les Anglais n'épargnent pas les promesses, des sommes considérables d'argent comptant sont offertes à son avarice : il ne peut résister à la tentation. Au moment décisif de la crise, il se sépare donc de la confédération et la rend impuissante. Cette défection amène la paix de 1784, où les Anglais se trouvent heureux d'ob-

tenir pour base du traité la restitution des conquêtes mutuelles.

Le même défaut de suite dans les vues politiques de Nizam-Aly, la même incurie dans ses finances font de son long règne une série prolongée de désastres pour le gouvernement d'Hyderabad, qui est battu dans toutes les guerres où il se trouve entraîné de 1760 à 1790; quel que soit l'ennemi qui lui est opposé, Mahrattes, Anglais ou Mysoréens, le résultat est toujours invariablement le même : perte de considération, perte successive de territoire et de revenu. Ce gouvernement voit successivement lui échapper pouvoir, honneur, ressources; il devient plus faible au-dehors, plus tyrannique au-dedans.

De 1784 à 1790, les relations et les obligations réciproques du Nizam et de la Compagnie restent vagues, incertaines et mal définies. L'ambition des Anglais était retenue dans ses premières limites par des ordres formels du parlement. De leur côté, les Mahrattes étaient occupés de leurs querelles intestines et Tippoo de ses plans d'organisation. Grâce à cette réunion de circonstances favorables, le gouvernement d'Hyderabad put jouir de six années de tranquillité. Au lieu d'en

profiter pour remettre de l'ordre dans ses affaires, Nizam-Aly n'y voit qu'une occasion de se livrer au plaisir avec une nouvelle fureur. Pour fournir aux pompes et aux vaines cérémonies de sa cour, à ses brillantes cavalcades, à ses orgies, à ses nâtche, aux largesses qu'il prodigue à ses bayadères, il perçoit les impôts de certains districts, quelquefois cinq ans en avance, et laisse son armée dont la solde est arriérée subsister de pillage. Son ministre, le fameux Azimoul-Oumrah, dont le principal talent est de savoir trouver de l'argent quand tout autre abandonnerait la tâche comme impraticable, s'épuise en efforts de génie pour arracher au pays dans le moins de temps possible ce qui lui reste de substance. Cependant les embarras financiers arrivent à une crise effrayante et toute la machine de ce gouvernement va peut-être cesser de fonctionner, quand les Anglais proposent un moyen pour en sortir. C'est une alliance offensive et défensive entre le Nizam, la Compagnie et les Mahrattes pour attaquer Tippoo et se partager ses dépouilles. Le Résident anglais est chargé d'exposer au Nizam, sous les plus fortes couleurs, le caractère avide et turbulent du sultan de Mysore, son insatiable ambition, ses immenses richesses. Il fait briller à ses

yeux tous les avantages de l'alliance proposée, lui promet une part égale dans le butin, une mutuelle garantie des domaines respectifs, la restitution de tout ce que Hyder-Aly et Tippoo lui ont enlevé. Un gouvernement asiatique, surtout en pareille position, n'était pas de force à résister à des tentations de ce genre. Le traité fut donc conclu le 4 juin 1790; on s'engagea à ne conclure aucune paix séparément et à faire payer par l'ennemi tous les frais de la guerre.

Après des succès variés, la fortune se déclare pour la confédération, et les hostilités se terminent par le traité de paix du 19 mars 1792, qui ajoute ou plutôt qui restitue au territoire du Nizam tout le pays compris entre le Crishnah et le Pennar, d'un revenu de 526,400 livres sterling, environ 14,000,000 de francs.

Les Anglais avaient cherché dans l'alliance du Nizam plutôt sa neutralité que sa coopération, car son armée complétement désorganisée n'était guère dans le cas de leur rendre aucun service. Cependant c'est dans le cours même de cette guerre qu'un nom français reparaît encore une fois avec éclat sous la bannière de Golconde. « Le génie de « Bussy semblait s'être multiplié en s'éloignant.

« L'influence politique de la France était alors détruite, mais il restait dans la péninsule un grand « nombre de Français qui presque tous passèrent « au service des princes indigènes. Dénués de tout « appui extérieur, sans autre ressource que leur « épée, mais braves, hardis, entendant la guerre, « d'humeur joyeuse et de mœurs faciles, ces aventuriers se rendirent sur plusieurs points, utiles, « indispensables à ceux qui les employèrent. Dans « sa souplesse, le caractère français se prêtait merveilleusement à ce rôle qui n'aurait pas aussi « bien convenu aux Anglais (1). » Le Nizam n'avait jamais cessé d'en avoir quelques-uns; on en voyait aussi chez Tippoo, chez les princes Mahrattes; ils les mettaient en état de combattre, les soutenaient, les encourageaient. Quelques-uns de ces hardis compagnons avaient parfois suffi à tenir en échec toute la puissance britannique. C'étaient Lally, de Boigne, Perron, qui étaient chez tous ces princes ce que les généraux Allard et Ventura furent de nos jours chez Runjit-Sing.

Dans la guerre de la coalition contre Tippoo, de toute l'armée du Nizam un seul petit corps

(1) Barchou de Penhoën.

s'était fait remarquer par son aplomb et sa bravoure : c'étaient deux bataillons d'infanterie régulière disciplinés à l'européenne, tous deux commandés par un officier français du nom de Raymond. Ils ne comptaient alors que trois cents hommes chacun, mais ils s'accrurent rapidement après l'expédition de Seringapatam. Déjà trois ans après, en 1794, dans la guerre du Nizam contre les Mahrattes, nous trouvons vingt-trois bataillons et douze pièces de canon organisés sur le même modèle. Raymond, leur commandant, homme habile, rusé, joignant les talens les plus remarquables aux qualités sociales les plus attachantes, aux formes les plus suaves et les plus gracieuses, avait su se concilier à-la-fois la haute faveur du prince, la bienveillance des principaux officiers de la cour et en même temps le dévoûment absolu de son armée dont l'effectif pouvait monter à quatorze mille hommes. Pour assurer la solde et l'entretien de ces troupes, il s'était fait concéder l'administration d'un territoire dont la recette annuelle se montait à 18 lacs de roupies, environ 5,000,000 de francs.

Le moment vint où le gouvernement de la Compagnie ne put voir sans inquiétude la situation de

cet étranger. Il employa vainement tous les moyens pour l'éloigner : d'abord plusieurs aventuriers anglais tentèrent de le supplanter, mais toujours sans succès ; il leur manquait cette bonhomie, ce charme des manières qui semblent antipathiques à leur nature. Ils avaient beau faire ils ne plaisaient pas. Les remontrances diplomatiques ne réussirent pas mieux ; en raison de la puissance et de l'ambition toujours croissantes des Anglais, le Nizam donnait au fond de son cœur une secrète préférence aux Français alors à son service. Ceux-ci lui devant tout, dépendant absolument de lui, semblaient devoir lui être entièrement dévoués et ils l'étaient en effet. Toutefois Raymond était Français avant tout ; il s'était hâté de planter l'arbre de la liberté devant le palais même du prince, et ne faisait pas mystère de son désir de placer les états du Nizam sous la protection de sa patrie et de subordonner son pouvoir à l'influence politique de la république française. Et pourtant ces bataillons, avec les couleurs républicaines pour drapeau, le bonnet de la liberté sur les boutons de leurs uniformes, n'en demeurèrent pas moins la troupe d'élite et de confiance du Nizam. Raymond s'était avancé aussi loin que possible sur les pas de

Bussy qu'il avait pris pour guide, et il est impossible de douter que la moindre force européenne qui lui eût alors servi de base, de point d'appui ou de ralliement aurait suffi à remettre en question la domination anglaise tout entière. Mais la France, engagée dans sa lutte gigantesque avec l'Europe, en proie à toutes les convulsions de la révolution, ne pouvait s'occuper à cette époque de ces lointains intérêts. L'occasion s'échappa donc encore une fois pour elle, avec la vie de Raymond qui mourut vers la fin de 1797, à l'apogée de son influence et presque en odeur de sainteté dans l'opinion des Hindous et des Musulmans. C'était le dernier nuage qui devait passer devant l'étoile de l'Angleterre : désormais elle allait régner dans le ciel de l'Inde, brillante et solitaire.

Parmi les compatriotes de Raymond qui servaient sous ses ordres, aucun malheureusement n'était de taille à le remplacer dans la confiance et les affections du Nizam et de ses peuples. Ils trouvèrent dès-lors à sa cour un concurrent redoutable; le capitaine Kirkpatrick, diplomate consommé appuyé de toute la confiance du nouveau gouverneur-général, lord Wellesley. Ce dernier, profondément pénétré du danger pour la domination

anglaise de toute influence étrangère, enjoignit au Résident de redoubler de zèle et d'efforts pour obtenir du Nizam le licenciement du corps français. Ce prince y opposa d'abord une extrême répugnance; mais inquiété par Tippoo d'un côté, de l'autre par les Mahrattes, quand il vit ses propres fils se soulever contre lui, il ne fut pas difficile de lui persuader que c'était diminuer son danger des deux tiers que de se jeter dans les bras des Anglais. Dans un moment de découragement, il se décida donc à signer le traité du 1er septembre 1798, résolution fatale qui sauva peut-être sa vie, mais perdit à jamais l'indépendance de son empire.

Par ce traité la Compagnie lui garantissait l'intégrité de son territoire et lui assurait sa protection contre ses ennemis extérieurs, les intrigues de sa propre famille ou ses sujets révoltés; mais le Nizam, en retour, acceptait ces trois conditions qui livraient sa couronne et sa dynastie à la merci de l'Angleterre :

1° Au lieu de deux bataillons anglais qu'il était libre d'accepter ou de refuser d'après les traités précédens, le Nizam dut s'engager à en entretenir constamment six, avec de l'artillerie et du matériel en proportion.

2° Pour solder cette armée qui devait être stationnaire dans ses états sous le nom de force subsidiaire, il promettait de payer un subside annuel de 241,700 livres sterling.

3° Et, c'était la condition la plus humiliante, il s'engageait à licencier le corps français à son service et à en livrer les officiers aux Anglais.

Ce corps étant, comme nous l'avons vu, de 14,000 hommes, on pouvait craindre quelque résistance. Toutes les précautions furent prises pour la rendre impossible; les six bataillons anglais se trouvèrent réunis à Hyderabad, vers le 10 octobre, sans que leur arrivée eût été connue; mais quand vint le moment de consommer la trahison, le Nizam éprouva un remords et une terreur secrète, et s'enfuit avec son ministre. Suivi pourtant, obsédé et encouragé par le Résident anglais, il finit par donner l'ordre fatal. Les officiers français reçoivent officiellement leur démission, et en même temps leurs cipayes sont sommés de les quitter, sous peine de rébellion : on répand parmi ces derniers l'argent à pleines mains; malheureusement cet argument est toujours irrésistible avec des Asiatiques; sous promesse de la continuation de leur solde, ils mettent bas les armes ou se pré-

tent eux-mêmes à arrêter leurs officiers qui sont surpris durant la nuit et livrés aux Anglais. Il est bon cependant d'ajouter qu'à cela près, les officiers français ne sont nullement maltraités : les arrérages de solde leur sont payés, leurs propriétés particulières respectées; on laisse même à la plupart d'entre eux la faculté de servir la Compagnie, en prêtant serment à l'Angleterre : quelques-uns acceptent, les autres ont la liberté de retourner en France; mais dès ce moment toute influence française a cessé.

Ce coup d'état semble la convulsion suprême, le dernier soupir de la monarchie d'Hyderabad; ce n'est plus désormais qu'un cadavre entre les mains de la Compagnie qui en dirigera tous les mouvemens. Le Nizam et ses successeurs vont disparaître dans l'obscurité du harem, tandis que les Résidens britanniques continueront successivement à jouer plus ou moins ostensiblement suivant les besoins de la politique anglaise, le rôle de maires du palais. C'est le premier fait remarquable qui distingue la troisième période de l'histoire d'Hyderabad, celle du protectorat de l'Angleterre et de la dissolution graduelle de l'empire.

Aussitôt ces arrangemens terminés et le Nizam

irrévocablement attaché au char de l'Angleterre, le premier soin du gouverneur-général est de donner une organisation anglaise à l'armée de ce prince, et de s'en faire un instrument de plus pour enchaîner l'indépendance du pays. A cet effet, il remplace les officiers français démissionnaires par des créatures de la Compagnie et choisit pour la commander son propre frère, le colonel Wellesley, devenu depuis fameux sous le nom de duc de Wellington. C'est effectivement sous le commandement du colonel Arthur Wellesley que nous trouvons dès le commencement de l'année suivante, 1799, un corps de 12,000 hommes fourni par le Nizam (dont 6,000 fantassins de l'ancienne brigade de Raymond et 6,000 cavaliers), qui prend une part essentielle à la dernière campagne contre Tippoo. Ce corps se distingue surtout à la bataille de Malavilly, sous le général Harris, et à l'assaut de Seringapatam, le 4 mai 1799.

Pour prix de cette coopération, Nizam-Aly reçoit, des dépouilles de Tippoo, les districts de Bellary, Ghouty et Cuddapah; plus, tout le territoire compris entre Anagoundy et la ligne des forts de Chitteldroug, Sera, Nundidroug et Colar, à la réserve cependant de ces forteresses qui auraient

rendu sa frontière trop forte contre les Anglais.

Nous avons vu que par le traité de 1798 le Nizam s'était engagé à entretenir à ses frais une force subsidiaire anglaise assez considérable ; mais les dépenses qu'elle occasionnait étaient exorbitantes pour l'état de ses finances, et dès l'année suivante le gouverneur-général commença à avoir des inquiétudes sérieuses pour la solde de ces troupes. Il avait à redouter, d'une part, tous les caprices d'un esprit faible et vacillant, de l'autre, le manque de ressources d'un pays qui allait tous les jours s'appauvrissant par les désordres et les dilapidations d'une administration *ultra* orientale dans toutes ses phases. Il fallait trouver une hypothèque contre une insolvabilité qui devenait de jour en jour plus imminente et ne pouvait manquer de se renouveler d'année en année. L'esprit fertile de lord Wellesley ne lui fit pas défaut en cette circonstance, et lui suggéra pour sortir d'embarras un expédient en apparence assez simple, mais qui, comme précédent, devait avoir d'immenses conséquences : ce fut de demander au Nizam de liquider une fois pour toutes, sa dette à la Compagnie par la cession définitive d'une portion de territoire d'un revenu suffisant pour

la couvrir. La Compagnie entreprendrait alors d'en percevoir le revenu et de solder elle-même l'armée auxiliaire, tandis que le gouvernement du Nizam se trouverait ainsi déchargé d'un fardeau très onéreux.

En conséquence, le 12 octobre 1800 fut signé, entre le Nizam et le gouverneur-général, le traité qui a depuis servi de modèle à tous les régimes subsidiaires, et dont voici le tableau :

1° Alliance offensive et défensive entre les deux puissances.

2° La Compagnie se charge de toute la défense militaire de l'état allié, soit contre ses ennemis intérieurs, ses sujets rebelles ou contre les puissances étrangères. A cet effet, elle s'engage à tenir à la disposition du gouvernement du Nizam un corps d'armée suffisant contre toutes les éventualités possibles (environ dix mille hommes de toutes armes), qui pour être plus à portée sera campé constamment aux portes de la capitale. Les dépenses de ce corps d'armée devront être supportées naturellement par la partie obligée, c'est-à-dire par le Nizam. Afin cependant de dégrever le gouvernement de son allié d'un fardeau trop considérable pour l'état de ses finances, la

Compagnie acceptera, en liquidation définitive de ces créances, la cession de la souveraineté à perpétuité d'une portion de territoire d'un revenu suffisant pour la couvrir de ses frais (dans le cas particulier du Nizam, ce territoire devait comprendre toute la part des dépouilles de Tippoo qui lui avait été adjugée par les traités de 1792 et 1799, c'est-à-dire toutes ces riches provinces indiquées aujourd'hui dans les cartes anglaises sous le nom de *ceded Districts*, dont le chef-lieu est Bellary, et les villes principales sont Gouthy et Cuddapah). Dans cet échange, les Anglais montrent quelque science en arithmétique : l'entretien du corps d'armée subsidiaire avait été estimé à 241, 700 livres sterling, tandis que le revenu du territoire qu'on leur abandonnait réalisait 803,641 livres : cet arrangement leur assurait donc un bénéfice annuel net d'au moins 300 pour %.

3° Le Nizam s'engage à entretenir, de son côté et à ses frais, un contingent ou corps d'armée régulier, discipliné et commandé exclusivement par des officiers choisis par la Compagnie et destiné à faire spécialement la police intérieure de son territoire, mais devant en cas de besoin marcher au secours de ses alliés bien aimés. Cette armée est

très certainement à lui, car elle est recrutée en son nom et soldée par son trésor; cependant elle ne reçoit les ordres qu'il peut avoir à lui donner que par l'intermédiaire de l'ambassadeur ou résident anglais qui les communique à son tour, par son secrétaire militaire, aux commandans anglais des différentes divisions.

On conçoit tout ce que ce traité a d'avantageux pour le Nizam qui se trouve ainsi solder directement et indirectement deux armées anglaises répandues dans ses états, sous le commandement d'un Résident britannique établi par la Compagnie à la porte de sa capitale, avec la mission spéciale de surveiller tous ses actes et tous ses mouvemens!

En échange d'une protection si libérale le prince renonce à toute alliance avec d'autres états que la Compagnie, tant à l'intérieur qu'au dehors, et s'interdit de jamais entrer en négociation avec aucune puissance quelconque autrement que par son intermédiaire. Il s'oblige à lui soumettre tous ses différends avec ses voisins et à s'en rapporter à son arbitrage; il pousse même l'abnégation jusqu'à prendre les conseils du Résident ou du gouverneur général à Calcutta sur toutes les questions importantes d'administration intérieure, conseils qui,

comme on le pense bien, sont des ordres. Pour toutes ces concessions il est permis au Nizam d'exercer son autorité princière en fait d'administration ou de justice locale, et de nommer ses employés et ses courtisans. » Il perçoit suivant son bon plaisir les revenus de son territoire et peut disposer de ce qui en reste après déduction faite de la solde du contingent qui doit avant tout être versée dans la caisse du Résident. Depuis ce dernier arrangement, le gouvernement du Nizam semblerait devoir être considérablement soulagé : en effet il n'est plus chargé que de l'entretien du contingent; ce contingent s'élève à moins de douze mille hommes, et la protection efficace qu'il reçoit du gouvernement de la Compagnie le dispense d'entretenir d'autres troupes irrégulières. Mais rien que ce contingent dont la solde est déterminée et garantie par le gouvernement britannique, est d'un entretien si dispendieux, que les revenus dont une faible partie seulement arrive jusqu'au trésor peuvent encore à peine y suffire. Le Nizam n'est point libre d'en diminuer l'effectif; il ne l'oserait même pas, s'il le pouvait, car depuis la dernière modification du traité, la Compagnie ayant établi son gouvernement ou son protectorat sur tous les pays voisins

d'Hyderabad, se croit le droit et se réserve la liberté de réduire quand bon lui semble le chiffre du corps d'armée auxiliaire. Il ne reste donc au gouvernement subsidiaire que la force armée strictement nécessaire pour sa sécurité et pour faire mouvoir son administration. Il n'y a point alors de réduction possible de ce côté; il n'en saurait faire non plus sur l'entretien de sa cour composée d'une noblesse turbulente sans ressource et sans emploi puisque la profession des armes lui est fermée, et que tous les postes lucratifs et honorables du pays sont réservés aux Européens ou à leurs créatures. Le Nizam se trouve ainsi dans la nécessité d'écraser ses sujets d'impôts d'autant plus vexatoires qu'il a aussi ses propres vices et ses passions à satisfaire, passions qu'il n'a plus aucun motif de restreindre ou de déguiser.

Car, pourquoi le prince soumis au régime des subsides chercherait-il à mériter l'attachement de ses sujets, puisqu'il n'a pas besoin de leur assistance contre les agressions de ses voisins, et qu'il est gardé, quand même, contre leur ressentiment, par les baïonnettes de l'étranger. « Tout sentiment « de communauté d'intérêts entre le prince et ses « peuples doit nécessairement disparaître; et n'ayant

« aucun besoin de l'estime publique, il traite son « royaume à-peu-près comme un pays conquis, et « lui arrache tout ce que son avidité peut lui faire « désirer (Mills). »

Depuis cette époque jusqu'à nos jours l'histoire d'Hyderabad ne présente plus que la succession des phénomènes d'une dissolution plus ou moins rapide, selon les conditions de l'atmosphère politique et selon les vues plus ou moins ambitieuses du gouverneur-général à la tête des affaires de l'Inde.

CHAPITRE VII. [1]

Conséquences du régime subsidiaire.—Nomination d'un ministre.—Caractères de Mir-Alum et de Chandoulâl.—Correspondance de sir Henry Russel avec la Cour des Directeurs.

« Dans une série longue et continue de hontes et de malheurs, il est impossible de fixer l'époque précise où tel et tel désordre s'est introduit. Pour un gouvernement, perte d'honneur est une perte de force. Il ne saurait s'abaisser d'un côté sans décliner de l'autre. Plus il s'affaiblit, plus il devient avide, et c'est la tendance naturelle des maux de se propager l'un l'autre. Pourtant il n'y a pas à douter que la plupart des abus et des calamités qui désolent aujourd'hui cet empire durent leur origine ou leur développement le plus funeste au règne imbécille et extravagant de Nizam-Aly, et à l'administration tyrannique, rapace et imprévoyante de son favori Azim-oul-Oumrah. Les amu-

(1) Ce chapitre est presque entièrement extrait de la lettre de sir Henry Russel, à la Cour des Directeurs.

semens de Nizam-Aly, quoique frivoles au dernier degré, étaient accompagnés d'une dépense incroyable, et le grand objet de la longue vie de son ministre parut être de fournir à ses plaisirs et de le distraire de tout soin gouvernemental. Comptant sur l'alliance anglaise pour le protéger envers et contre tous, pourvu que le pays produisît de l'argent, n'importe par quel moyen, Azim-oul-Oumrah ne s'inquiétait nullement de la misère et des souffrances des habitans. Le peuple de l'Inde est peut-être moins porté qu'aucun autre à violer le respect que l'on doit aux morts, et cependant, quand ce maire du palais mourut, en 1804, on vit le peuple entier d'Hyderabad sortir cette fois de son caractère et de sa dignité asiatiques, et jusqu'au tombeau poursuivre le cadavre de ses exécrations et de ses insultes. »

Nous avons vu qu'un article du traité réservait au Nizam le droit d'exercer son autorité première en fait d'administration ou de justice locale, et de choisir ses ministres et ses employés. Mais dès l'année 1804 (à la mort d'Azim-oul-Oumrah, qui avait lui-même survécu à son maître Nizam-Aly, mort le 6 août 1803), cet attribut du souverain ne sembla plus qu'un vain mot, et cessa d'être res-

pecté. Malgré l'opposition prononcée du jeune Nizam Secunder-Jah, fils et successeur du précédent, Mîr-Alum, créature et partisan des Anglais, fut installé au ministère par l'ordre despotique du gouverneur-général. Les conséquences de cette intervention étrangère furent désastreuses pour le prince et pour le pays. Ce n'est pas que Mîr-Alum ne fût sans aucun doute un homme extraordinaire. De tous les natifs de l'Inde à cette époque, c'était peut-être celui dont l'intelligence approchait le plus de la vigueur et de l'étendue d'une organisation européenne. Il avait un talent incontestable pour les affaires, et saisissait d'un coup-d'œil la substance de toutes celles qui lui étaient présentées. Mais il était dépourvu de toutes ces qualités du cœur qui suppléent souvent à l'absence des plus hautes facultés intellectuelles. Il était ambitieux, vindicatif, sans pitié comme sans remords, incapable de se rappeler un bienfait ou d'oublier une injure; et bien qu'il affectât une grande charité et recherchât les applaudissemens populaires, il n'avait pas une sympathie pour ses semblables individuellement ou collectivement. Par sa situation et ses talens, il pouvait faire plus de bien à son pays qu'aucun de ceux qui l'ont

précédé ou suivi, et pourtant il aggrava beaucoup d'abus, n'en réforma pas un seul. Il augmenta les impôts déjà ruineux, de 6 pour 100, à son profit personnel, et consuma tout le temps de son administration en une lutte continuelle pour le pouvoir avec le jeune Nizam, dont les mauvaises qualités naturelles s'exaspérèrent par ses mauvais traitemens et par des insultes journalières qu'il ne lui était point permis de venger.

La conséquence, chez le Nizam, de ces passions haineuses sur un esprit naturellement faible fut de le désorganiser tout-à-fait. Il devint un composé étrange et morose de folie, de méchanceté, de finesse, d'artifice, de caprice et d'obstination, ne montrant de la consistance qu'en une seule idée, une haine profonde pour les Anglais, une répugnance instinctive et aveugle pour toute mesure qui émanait d'eux, alors même qu'elle lui était avantageuse. Cette disposition se trahit surtout à la mort de Mîr-Alum arrivée en 1808. Quand il s'agit de lui choisir un successeur, le gouvernement anglais, qui avait eu le temps de s'apercevoir du mauvais effet de ces luttes continuelles entre le Nizam et son ministre, était réellement porté cette fois à lui en donner un de son choix. Deux con-

currens se présentaient, Mouneer-oul-Mouluk et Shums-oul-Oumrah. De ces deux individus, le Nizam détestait l'un, Mouneer-oul-Mouluk, et chérissait l'autre, Shums-oul-Oumrah, mais quand on lui offrit de choisir, il ne voulut pas se prononcer avant de savoir celui que préféraient les Anglais. Il écrivit donc au gouverneur-général pour le prier de le conseiller, et dès qu'il fut certain que celui-ci penchait pour Shums-oul-Oumrah, il se décida immédiatement pour l'autre. Lord Minto n'était pas homme à laisser passer cette incartade, et tout en confirmant la nomination de Mouneer-oul-Mouluk, il y ajouta pour condition qu'il aurait à se contenter du titre et des honneurs du ministère pour figurer à la cour et dans les solennités publiques, mais que le pouvoir tout entier serait exercé par Chandoulal, Hindou de basse naissance, quoique brahmane, qui avait été premier secrétaire dans les bureaux de Mir-Alum, et s'était déjà fait remarquer par quelques talens et par son dévoûment aux Anglais. Telle était la loi du protecteur : il fallut bien obéir, et le Nizam se trouva dès-lors chargé de deux premiers ministres, l'un de fait, l'autre de nom, dont l'entretien épuisait ses finances et dont

les discordes paralysaient l'administration. Le malheureux prince se débattit quelque temps encore en vains efforts et en sourdes intrigues pour ressaisir le dernier vestige de royauté qui lui échappait, puis il finit par disparaître, ainsi que son successeur, dans l'ombre fatale du ministre de l'étranger.

Je trouve entre autres notes que j'avais eu dans le temps la curiosité de recueillir sur l'histoire du gouvernement d'Hyderabad, une lettre très intéressante de M. Henry Russel (aujourd'hui sir Henry Russel), qui s'était trouvé chargé de la résidence à cette cour, depuis 1811 jusqu'en 1820, c'est-à-dire durant l'époque orageuse de la guerre contre les Mahrattes et les Pindaris. Cette lettre est adressée à la cour des directeurs à la date du 21 septembre 1824, et a rapport aux difficultés de son ambassade. Elle m'a paru un chef-d'œuvre : j'en citerai quelques fragmens, qui donneront une idée de la démoralisation produite dans les états vassaux de l'Inde, par ce qu'on appelle généralement le système subsidiaire.

Sir Henry Russel trace d'abord la situation telle qu'il l'a trouvée en arrivant aux affaires en 1811 : « Nos intérêts politiques à Hyderabad, dit-il, de-

mandaient à être gardés avec beaucoup de circonspection ; des difficultés se présentaient de tout côté. De la part du Nizam nous n'avions rien à espérer et tout à craindre. Il était d'un caractère indécis, sombre, jaloux et soupçonneux : effet de son tempérament autant que de sa position. Un intervalle lucide se présentait quelquefois dans cette raison affaiblie, mais n'était jamais de longue durée ; puis il retombait dans la même torpeur muette et la même solitude sauvage. Il était gêné sous notre tutelle, et notoirement favorable à tout complot dirigé contre nous ; sa famille supportait avec une égale impatience et son autorité et notre influence. Deux de ses fils s'étaient révoltés tout récemment et avaient dû être emprisonnés à la suite d'un combat très vif, au centre de la capitale, qui avait coûté la vie à un officier de mon escorte ; son ministère était déchiré par la jalousie et les dissensions politiques. Mouneer-oul-Mouluk était ministre de nom sans autorité, Chandoulâl, ministre de fait sans le titre et la considération : ils étaient nécessairement rivaux et non collègues ; ce que l'un conseillait l'autre s'y opposait invariablement, et l'influence du Nizam était toujours jetée dans le côté de la balance qui nous était dé-

favorable. Mouneer-oul-Mouluk, avec un caractère naturellement porté à l'artifice, était engagé, dans le pays et à l'étranger, dans des intrigues continuelles contre Chandoulâl qui était le ministre de notre choix et qui se présentait presque seul pour défendre nos intérêts. Les chefs et les familles nobles attribuaient à notre influence la perte de leur importance et de leur part dans les affaires, et nous haïssaient sous le double titre de spoliateurs et de chrétiens. La populace, comme celle de toutes les cités mahométanes, était turbulente, irritable, fanatique, et prête à se ruer dans tous les crimes et dans tous les excès. Nous avions donc à supporter un gouvernement qui, tout incapable qu'il était de se soutenir lui-même, ne voulait point s'appuyer sur nous, et du côté du peuple nous avions à redouter tout ce que peut inspirer la haine nationale et le fanatisme religieux. Il y avait à peine quelques mois que le peuple de la capitale engageait le Nizam à lever contre les infidèles l'étendard de la guerre sainte, et que son propre beau-frère, Shums-oul-Oumrah, avait déclaré au palais que si chaque croyant nous jetait seulement une poignée de terre nous serions étouffés. La conséquence d'un pareil état de cho-

ses était une faiblesse qui empirait tous les jours, et des désordres toujours croissans dans le pays. »

Si quelqu'un était capable de porter remède à tant de maux, c'était le diplomate consommé, le philanthrope libéral et éclairé que nous venons de citer. Il fit tout ce qu'il était possible de faire dans une situation essentiellement fausse : pensant qu'un pouvoir une fois établi et reconnu devait être libre pour être respecté, il eut la sagesse de s'abstenir de toute intervention dans son exercice. Il calma par des caresses, des manières douces et respectueuses, les susceptibilités jalouses du Nizam, s'efforça de voiler et de faire oublier, autant que possible, l'ascendant de la Compagnie et son action secrète sur les affaires; enfin il basa toute sa conduite sur cette idée fondamentale que la meilleure politique pour l'Angleterre était celle qui retarderait le plus possible la nécessité de prendre possession du pays. Il ne se flattait pourtant pas que ce dénoûment pût être évité à la longue, mais il le regrettait tout en le prévoyant. Voici comme il s'exprime à ce sujet dans un autre passage de la même lettre :

« Une alliance avec nous, sur le système subsidiaire, si elle contribue sans aucun doute à l'avan-

cement de notre pouvoir, amène aussi inévitablement la destruction finale du gouvernement qui s'y soumet. Cela tient à la démoralisation produite par un état de dépendance dans le caractère du prince et de ses ministres. Les qualités qui conviennent au ministre d'un peuple libre sont d'une nature trop noble, trop hardie, trop patriotique pour trouver place dans le ministre d'un peuple vassal et esclave. Le prince, quel que soit son caractère, qui n'a rien à craindre de ses sujets ou de l'étranger ne se respectera pas long-temps lui-même; et le meilleur homme du monde deviendra un détestable ministre s'il conserve son pouvoir après que sa responsabilité aura cessé. La même cause qui a tué le Peschwah emportera le Nizam : le premier est mort en convulsions, l'autre s'éteindra doucement. La crise peut être retardée, mais elle est inévitable. Quand le mal aura atteint un certain degré il n'y aura plus qu'un seul remède possible : ce sera de faire table rase, d'abattre l'édifice qui s'écroule et de prendre possession du pays pour nous-mêmes.

« Du moment que nous établissons un gouvernement subsidiaire, nous nous trouvons sur une pente fatale où nous ne pouvons plus nous arrêter :

un pas oblige à un autre ; le premier entraîne nécessairement au dernier, et tous invariablement tendent au même but, ruine et destruction pour l'état protégé. Et pourtant un pareil résultat est déplorable autant pour nous que pour le Nizam. Notre pouvoir tend naturellement à s'étendre, notre intérêt est d'en retarder la marche. Nous n'avons rien à craindre du dehors ; c'est dans chaque accroissement de territoire que nous trouvons, que nous nous créons des dangers. Chaque gouvernement indigène supplanté par nous est un débouché de moins pour les têtes ardentes qui abondent parmi les classes militaires de l'Inde, et qui ne peuvent supporter la contrainte d'un gouvernement régulier. Du moment qu'un état passe sous notre autorité directe, nos employés européens inondent toutes les carrières ; les classes supérieures ou les classes moyennes indigènes ne trouvent plus une seule place pour se caser et périssent bientôt de misère ; ainsi la somme des haines nationales va toujours croissant. L'empire que nous avons conquis dans ce pays suivra la loi commune de toutes les usurpations : il ne peut rester stationnaire ; du jour que nous cesserons d'avancer, nous reculerons. Chaque pas vers le sommet nous rapproche

de la pente opposée. La plus sage politique pour nous est donc d'étayer le plus long-temps possible les gouvernemens indigènes; tant qu'ils seront debout nous subsisterons à côté. Corrigeons les abus, arrêtons les désordres, mais ne touchons pas à l'édifice séculaire des institutions. Le défaut de notre système dans l'Inde a toujours été de vouloir substituer notre centralisation aux administrations multiples du pays. Les mahométans, avec tout leur attachement fanatique pour leur code et pour leurs coutumes, se sont comme par instinct gardés de cette erreur. Il n'est point vrai, comme on se plaît à dire, que notre gouvernement ait même le mérite de la popularité parmi nos sujets indiens : ils ont les mêmes prédilections que tout le reste du monde ; ils aiment à être gouvernés par des gens parlant la même langue, professant la même religion, observant les mêmes coutumes qu'eux, et préfèrent naturellement le système le plus rude et le plus grossier, quand il est le produit de leur propre sol, aux combinaisons gouvernementales les plus raffinées, tracées sur un modèle étranger et administrées par des mains étrangères. Il n'y a pas de doute que nos réglemens en fait de gouvernement ne soient dictés

par les intentions les plus bienveillantes et les plus philanthropiques; mais nos lois et nos usages, nos idées et nos formes de justice ne sont pas plus adaptées à l'état de la société dans l'Inde, que nos maisons et nos vêtemens ne le sont au climat. La conséquence a été que notre système, en dépit de l'habileté et du zèle de ceux qui l'ont administré, a fait plus de mal et un mal plus irréparable que les excès les plus désordonnés du plus mauvais gouvernement de l'Inde. S'il me fallait une preuve, je demanderais où sont aujourd'hui dans les domaines de la Compagnie les hautes classes et les classes moyennes; elles sont non-seulement ruinées, mais complétement détruites; il n'en reste pas même la trace. On se demande si elles ont jamais existé. Or, si notre passage n'est marqué que par des ruines, si nous ne savons rien élever à la place, conserver doit être la devise, la consigne de nos hommes d'état; étayer, toujours étayer, voilà notre meilleure politique. »

Sir Henry Russel aurait pu ajouter à toutes ces raisons un motif encore plus concluant pour la cour machiavélique à laquelle il s'adressait; mais il ne se l'avouait peut-être pas à lui-même : c'est que tant que subsistent les gouvernemens indi-

gènes, les peuples ne savent à qui s'en prendre de leurs misères, et les attribuent volontiers à leurs maîtres plus immédiats, dont ils sentent journellement le contact, dont les vices leur sont familiers : ce sont d'admirables paratonnerres pour diviser et détourner la foudre.

Avec des idées si larges et si saines, une appréciation si juste de la politique anglaise et de ses véritables intérêts, les résultats de l'ambassade de sir Henry Russel devaient être immenses : ils le furent. De tous les gouvernemens de l'Inde à l'époque de son entrée aux affaires (1811), aucun n'avait plus souffert de l'invasion de l'étranger et des bouleversemens de l'intérieur, ou n'était tombé dans un état plus déplorable d'impuissance que celui du Nizam. Une moitié du territoire était en insurrection permanente ; l'autre moitié, dévorée par l'avarice et la rapacité de ses gouverneurs, ne pouvait supporter plus long-temps leurs exactions.

Les Zemindars ou chefs de villages, qui avaient trop souffert de l'oppression du gouvernement ou qui voyaient une occasion favorable de secouer le joug, refusaient de payer des impôts de plus en plus vexatoires, se donnaient le nom de Naiks ou commandans, fortifiaient leurs villages, organi-

saient leurs laboureurs en soldats et défiaient l'autorité.

Chaque Zemindar outragé devenait Naik; chaque cultivateur opprimé se rangeait sous sa bannière où il trouvait protection, sécurité et abondance, choses inconnues sous les gouverneurs royaux. Les Naiks devaient leur impunité à la faiblesse, et leur accroissement à la tyrannie du gouvernement. Des désordres de ce caractère ne sont jamais stationnaires : ils sont progressifs de leur nature; et dans de pareilles circonstances, ce fut une œuvre difficile, mais glorieuse, non-seulement de préserver l'empire d'une dissolution finale, mais de le rendre capable d'efforts plus puissans, plus continus, plus efficaces qu'à aucune époque précédente; de lui rendre enfin une sève et une vitalité qui l'ont maintenu debout jusqu'aujourd'hui en dépit des fautes et de la politique toute différente de ses successeurs.

Sir Henry Russel voulut que le pouvoir qu'on avait constitué et reconnu fût fort afin d'être juste, et respecté afin d'être obéi. Il commença par lui rendre son unité en le centralisant de plus en plus, entre les mains du ministre choisi par l'Angleterre. Il voulut ensuite le mettre en état d'agir par lui-

même et indépendamment de l'assistance de l'armée anglaise, en plaçant entre ses mains une arme parfaitement efficace pour maintenir l'ordre et décourager la sédition, sans qu'elle pût devenir dangereuse pour le gouvernement protecteur. Dans ce but, il s'attacha à rétablir le contingent, c'est-à-dire l'armée proprement dite du Nizam. Ses prédécesseurs l'avaient laissé désorganiser, avec l'intention évidente de la supprimer plus tard et de substituer les troupes anglaises à celles du pays : sir Henry Russel compléta et perfectionna son organisation et sa discipline, et en fit l'admirable corps d'armée que l'on peut voir aujourd'hui, et qu'on appelle encore en mémoire du réformateur la brigade de Russel.

Dès que ce corps fut remis sur un pied effectif, malgré la décrépitude du gouvernement, il le lui fit employer avec vigueur, de manière à ramener partout la tranquillité et l'obéissance. Il introduisit par ses conseils seulement, et sans intervenir directement, plus d'ordre et plus de justice dans la perception des impôts : il prit à tâche de voiler et d'effacer autant que possible son influence toute bienveillante, et la machine recommença à fonctionner. Il convertit le Nizam, et d'un voisin dangereux

qu'il était nécessaire de surveiller d'un œil jaloux et de contrôler avec sévérité, il fit un allié puissant et dévoué. Quand, en 1816, le Peschwah et le Rajah de Bérar soumis au même joug subsidiaire brisèrent leurs chaînes, lorsque la Compagnie était en guerre avec Holkar, que Scindiah n'était contenu que par la présence d'une armée; quand, en un mot, toutes les énergies de l'Inde se soulevaient contre l'usurpateur britannique, tous les yeux se tournèrent avec terreur vers Hyderabad. On était sûr que le Nizam se joindrait à la ligue, et peut-être alors en était-ce fait de l'étranger. Mais non : telle fut l'influence d'un seul homme, de la diplomatie douce, modeste, respectueuse et pourtant ferme de sir Henry Russel, de l'estime et de la reconnaissance personnelle qu'il avait su inspirer, que, dans ce moment de crise, la fidélité du Nizam fut inébranlable. Il se jeta franchement dans l'alliance anglaise, avec toutes les ressources de son pays, et son contingent recueillit une part glorieuse des lauriers de Mahidpour.

Hélas ! ce dévouement fut mal récompensé comme il arrive toujours entre le peuple vassal et le peuple suzerain. La politique peu ambitieuse de sir Henry Russel fut blâmée : il fut rappelé en 1820 et obligé

de défendre sa conduite contre les plus lâches attaques; un nouveau gouverneur et un nouveau Résident, sir Charles Metcalfe, suivirent une politique directement opposée. Ce dernier fut investi d'un contrôle despotique sur le gouvernement du Nizam; son ambassade devint une véritable vice-royauté; ses pouvoirs illimités ont passé à ses successeurs. Depuis cette époque, l'intervention anglaise n'a fait que s'étendre; et à mesure qu'elle s'est développée le gouvernement du Nizam s'est étiolé sous son ombre. Aujourd'hui je comparerais cet empire à un vieil édifice lézardé de toutes parts et qui n'attend plus que le déplacement d'une petite pierre à la clef de la voûte pour s'abîmer dans la poussière : cette petite pierre, usée par le temps et par les orages, c'est le vieux ministre Chandoulàl, que l'Angleterre depuis près d'un demi-siècle a placé au gouvernail. Lui aussi ne s'est pas trouvé sur un lit de roses, et il lui a fallu des talens plus qu'ordinaires pour diriger jusqu'aujourd'hui le vaisseau de l'état sans l'échouer ou le briser contre les écueils. Quand il succéda, en 1809, au pénible et dangereux ministère de Mir-Alum, il trouva toutes les branches du gouvernement dans un état de décadence qui faisait présager une dissolution

imminente. En conséquence, son administration a été nécessairement un système, une série non interrompue d'expédiens : le mal était inguérissable ; tout ce qu'il pouvait espérer, c'était d'en retarder le plus long-temps possible la dernière consommation, de trouver des remèdes ou des adoucissans aux crises les plus violentes, à mesure qu'elles se présentaient, il s'agissait seulement de gagner une année après une autre, de vivre un jour et encore un jour. Le pays n'avait plus d'avenir, il ne fallait songer qu'au présent : si même Chandoulâl avait eu le désir d'une réforme, il manquait des premiers élémens pour l'accomplir ; il a fait tout ce qu'il était possible de faire dans sa situation, d'instrument d'un pouvoir antinational et non ce qu'il aurait fait sous un autre régime. Si l'empire d'Hyderabad existe encore, c'est qu'il en est l'âme, c'est qu'il en est la vie ; mais il a vieilli, et depuis quelques années le fardeau eût été au-dessus de ses forces, si les circonstances ne l'avaient considérablement allégé. Un nouveau Nizam, le Nabab Asoph-Jah a succédé depuis 1829 à toute la nullité de son père, avec un esprit moins ombrageux, moins inquiet et moins vindicatif ; Mouncer-oul-Mouluk a suivi son ancien maître dans la tombe ;

Chandoulâl, la créature et l'esclave des Anglais, règne donc absolu sur tout ce vaste empire qui devient plus pauvre et se dépeuple de jour en jour ; mais sa carrière touche aussi à sa fin : il entre dans sa soixante-et-douzième année; et quand sonnera sa dernière heure il n'y a pas un seul homme, dans tous les états du Nizam qui puisse le remplacer; car il faut rendre justice à ce Metternich indien il est honorable dans la vie privée et personnellement désintéressé; il a une industrie, une patience et une aptitude singulières pour toutes les branches pratiques de l'administration, une application infatigable, des vues claires aussi loin qu'elles s'étendent, et comme homme de bureau il n'a pas son supérieur dans le monde. Sa longue expérience lui a donné une connaissance intime des affaires de chaque département, et lui en a rendu la routine familière : il veut tout voir par lui-même, rien n'est fait que par lui; aussi le labeur physique qu'il supporte est inconcevable. Dans son commerce privé et public il a la douceur caractéristique de l'Hindou; il est facile à approcher, et ses manières sont affables même envers le plus humble de ses sujets; il a commis moins de cruautés et d'actes oppressifs que tout autre Indien dans une

position aussi élevée; d'un autre côté son indulgence pour ses employés est poussée jusqu'à la faiblesse, mais il ne faut point le mesurer à l'échelle européenne : on le trouverait dépourvu de beaucoup de qualités que nous considérons comme essentielles dans le chef d'un gouvernement. Il manque de courage, d'énergie, de fermeté, de prévoyance, de véritable sagesse. Il serait absurde de chercher parmi les esclaves d'un despote indien ces qualités qui sont le produit exclusif des lumières et de la liberté : ce n'est qu'avec ses compatriotes, avec ceux qui ont vécu dans les mêmes conditions d'éducation et d'habitudes, qu'on a le droit de le comparer, et on reconnaîtra alors qu'il leur est infiniment supérieur : pourtant il ne saurait se maintenir en place sans l'appui de l'Angleterre. Il n'a ni rang, ni fortune, ni alliances pour le protéger contre la jalousie du Nizam ; si la Compagnie lui enlevait aujourd'hui son appui, il se retirerait ou serait immédiatement chassé de son poste. Du reste, en pareil cas, la machine entière du gouvernement crouleraît aussitôt de pourriture et de faiblesse; le Nizam lui-même serait probablement la victime d'une insurrection de ses sujets, et le pays deviendrait le théâtre d'une immense anarchie; des es-

saims de Pindaris ne manqueraient pas de sortir de ce désordre pour se ruer sur les provinces voisines, et la conquête du territoire deviendrait dès-lors une nécessité.

Comme je l'ai déjà dit, il serait absurde de chercher parmi les serviteurs du Nizam un homme digne ou capable de réformer les maux de l'empire. C'est une des conséquences nécessaires de l'état de vassalité d'un pays, que des hommes de cette trempe ne se produisent pas : il leur manque le champ nécessaire pour développer et exercer leurs talens, et il en est des facultés comme des objets de consommation ; la production est en raison de la demande. Il n'y a plus d'amélioration possible dans les rapports de la Compagnie avec le Nizam : on ne peut le relever de l'état de dégradation dans lequel on l'a fait tomber, ni lui rendre ce qu'on lui a fait perdre ; d'un autre côté il ne peut rien faire par lui-même : « un gouverne-« ment ne saurait remonter à la prospérité par « les mêmes degrés qu'il a descendus ; il lui faut « achever sa course, et passer par la dissolution « avant de se régénérer (1). »

(1) Sir Henry Russel.

Les choses en sont donc venues au point qu'à la mort ou à la démission de Chandoulâl, événemens qu'on peut attendre d'un moment à l'autre, je ne vois plus que deux solutions possibles : la première, d'appeler au ministère le Résident anglais lui-même, comme on a voulu le faire en 1840 pour l'administration de l'Affghanistan ; la seconde, de prendre tranquillement possession du pays, de déposer et pensionner le Nizam qu'on enverrait à Delhi tenir compagnie à son ancien maître le grand Mogol. Ce sera probablement la première de ces solutions qu'on adoptera.

CHAPITRE VIII.

Observations sur le système du gouvernement d'Hyderabad, sous les points de vue administratif, judiciaire et financier.

Sous un gouvernement indien, on remarque deux manières de percevoir les revenus d'un territoire : quand c'est un officier de l'état qui est chargé de les recueillir d'après un tarif constant et déterminé, le système s'appelle *amani;* quand au contraire ils sont offerts à l'encan et vendus au plus haut enchérisseur, le tarif restant à la discrétion du fermier, le système s'appelle *ijarah.* On concevra aisément que ces deux administrateurs devront suivre une marche tout-à-fait différente. L'amanidar ou collecteur peut ne pas mieux valoir que l'ijarahdar ou fermier; mais le premier a un intérêt personnel dans la prospérité du pays, tandis que le second n'en a aucun. Si l'amanidar ne tire de son district que le revenu ordinaire, le gouvernement est satisfait; si ses administrés souffrent et que le revenu diminue, il a la certi-

tude de perdre sa place; si leur état s'améliore et que le revenu augmente, il sera non-seulement confirmé, mais il verra probablement s'étendre le cercle de son administration. L'ijarahdar au contraire n'a qu'une chose à considérer : c'est comment il tirera le plus d'argent et le plus vite possible du district qui lui est affermé. Sa charge a été mise à l'encan; il l'a obtenue en offrant un plus grand prix que ses compétiteurs, et elle ne doit durer qu'un temps. Il doit donc se hâter de pressurer le pays, et tout ce qu'il en obtiendra au-delà de la somme pour laquelle il s'est engagé vis-à-vis du gouvernement, sera son bénéfice. Les conséquences de ses avanies lui sont tout-à-fait indifférentes. Si le pays souffre, si les habitans abandonnent le sol, si les terres restent sans culture, que lui importe? c'est le gouvernement qui y perdra et non lui. Quand il renouvellera son bail il en offrira moins. Si le pays est en mauvais état son prochain marché n'en sera que meilleur. La prospérité du district au contraire serait un sujet d'inquiétude, car elle amènerait la concurrence. Ainsi, pour son intérêt personnel, l'amanidar doit améliorer le pays, l'ijarahdar devra le désoler.

La prospérité d'un pays, sous un gouvernement indien indigène, peut donc être calculée par les proportions respectives de ses terres soumises au régime de l'amani ou de l'ijarah. Plus il y a d'amani, plus il est prospère; plus il y a d'ijarah, plus il est malheureux. Or, la presque totalité des revenus du Nizam à très peu d'exceptions près est affermée à l'ijarah, preuve certaine de la décrépitude du gouvernement et de la misère du peuple. Les taxes sont levées par le fermier, quelquefois en nature, mais le plus souvent en argent. Quand elles sont reçues en nature, la part du gouvernement pour le grain sec est généralement de la moitié, pour le riz la proportion est variable : si les irrigations nécessaires à sa culture proviennent de réservoirs construits et entretenus par le gouvernement, sa part est des trois cinquièmes; si le cultivateur doit au contraire tirer son eau des puits du voisinage, la part du gouvernement varie entre onze et neuf vingtièmes, selon la distance et les difficultés pour se la procurer. La taxe est levée en argent de deux manières : le système s'appelle *surbastea* quand on convient d'un prix fixé d'avance avec le cultivateur sans égard au produit; ou *bigawani* quand la taxe est réglée en raison du sol, de la saison et du pro-

duit. Dans ce dernier système l'impôt court sur une échelle mobile entre cinq et cinquante roupies par biga de terrain. Quelque élevées que soient ces taxes, ce ne sont pas elles qui font le malheur du pays, mais l'absence totale de toute loyauté et de toute bonne foi dans les engagemens; car on n'adhère jamais aux conventions stipulées. Si la saison est mauvaise le fermier saisit les bestiaux du cultivateur pour se rembourser; si elle est bonne il ne lui laisse qu'une portion à peine suffisante pour sa famille et s'empare de tout le surplus. Toutes les pertes sont pour le cultivateur, tous les profits pour le fermier. Ce dernier a fait un arrangement tacite avec le gouvernement pour qu'il ne reçoive aucune plainte contre lui : il semble ainsi plutôt lever des contributions forcées en pays ennemi, que des impôts réguliers comme un receveur. Enfin, pour éviter toute discussion, tout conflit entre l'administration de la justice et celle des revenus, conflit qui ne pourrait se terminer qu'à l'avantage du peuple, on a réuni ces deux administrations dans les mêmes mains. Mais avant d'aller plus loin il est nécessaire de dire quelques mots de l'organisation judiciaire.

Ainsi qu'il arrive presque toujours à la fonda-

tion des sociétés, l'idée première et les dispositions de la loi étaient justes et raisonnables : c'est son application qui s'est pervertie. Dans la capitale, le soubah ou premier ministre est le magistrat suprême en matières civiles; le cotwal est le magistrat suprême en matières criminelles. Leur devoir est d'accueillir toutes les plaintes et de faire la première enquête; le résultat de cette première instruction doit être ensuite référé au cazi, interprète suprême de la loi, qui l'applique au cas particulier. Ces magistrats doivent ensuite exécuter les décrets que celui-ci a rendus. Toutes les causes criminelles sont jugées par le code mahométan. En matière civile, la loi musulmane est appliquée aux Musulmans, les lois hindoues aux Hindous, avec cette différence que c'est le cazi qui décide dans le premier cas, et dans le second, la querelle est soumise à un punchayet, c'est-à-dire à un arbitrage de cinq individus choisis par les parties elles-mêmes, lesquels prononcent suivant les usages et les coutumes établis dans la localité. Dans l'un et l'autre cas, à moins d'injustice flagrante le soubah doit accepter la sentence.

Dans les provinces, la haute administration de la justice tant civile que criminelle est concentrée

entre les mains du fonctionnaire chargé de la perception des impôts, soit comme collecteur, soit comme fermier. Il y a bien un cazi dans chaque district auquel il devrait en référer pour tous les cas qui concernent les Musulmans, pour tous ceux qui ont rapport aux Hindous il devrait s'en rapporter à un punchayet; mais toutes ces sauve-gardes de la loi sont depuis long-temps négligées, éludées ou tombées en désuétude. Tant dans la capitale que dans les provinces toutes les questions sont tranchées par la force ou par la faveur; on ne s'attache pas même à conserver les formes de la justice. Les fonctionnaires ne considèrent que les moyens d'arriver le plus vite possible à leur but qui est de s'enrichir, et la grande masse du peuple est traitée comme si le gouvernement n'avait aucun besoin de son appui ou de son approbation, comme si le prince ne lui reconnaissait d'autre utilité que celle de pourvoir à son avarice ou à ses plaisirs. L'officier chargé de l'administration d'une province est approuvé et récompensé non selon sa moralité, mais en proportion des sommes qu'il transmet au gouvernement: il en tire par conséquent le plus d'argent qu'il peut dans le moins de temps possible, ne considérant que son

intérêt et celui de son maître, et n'admettant pas que les habitans puissent avoir même la prétention de quelque sécurité pour leurs vies ou leurs propriétés. La conséquence immédiate et nécessaire d'un pareil état de choses est que, dans le territoire du Nizam, un certain nombre de districts, tantôt l'un, tantôt l'autre, est toujours en insurrection. Or, ces insurrections sont la source de déchets considérables dans le revenu et de nouvelles dépenses qu'il faut compenser par de nouvelles concussions dans d'autres localités. Il est rare enfin que les revenus de l'année couvrent les dépenses, et le surplus d'une année n'est pas employé à combler le déficit d'une autre. Si par hasard il y a un excédant dans les recettes, cet excédant va dans la poche du prince, jamais dans les coffres de l'état. S'il y a déficit au contraire, il faut y faire face par une augmentation d'impôts. En Europe, un gouvernement qui a besoin d'argent au-delà de ses moyens ordinaires, pour une occasion pressante et passagère, telle qu'une guerre à soutenir, des calamités publiques à réparer, emprunte sur l'hypothèque de ses revenus futurs; mais, sous un gouvernement musulman et surtout indien et subsidiaire, le crédit public est une idée

absurde et incompréhensible. Le ministre peut emprunter sur sa responsabilité personnelle; mais un emprunt public avec la solidarité générale est une chose tout-à-fait inconnue. Des dépenses extraordinaires amènent donc une pression extraordinaire. Voilà la principale cause des embarras de ces gouvernemens et la source fertile de beaucoup de tyrannie et de misère. On exige des fermiers généraux qu'ils paient à l'état plus que leurs districts ne peuvent rapporter; il leur faut à leur tour exiger l'impossible et dépouiller les habitans par le pillage et la confiscation. Qu'en résulte-t-il en dernière analyse? l'agriculteur abandonne le sol, le désespoir le fait émigrer, le pays se dépeuple, les terres restent sans culture et les sources du revenu se tarissent. Il n'y a pas de dette publique et la misère est à son comble. Un mal de cette espèce se perpétue de lui-même et s'accroît en se reproduisant: le déficit a amené les avanies, les avanies ramènent le déficit. Voilà ce qui arrive de nos jours à Hyderabad, et si la mort ne vient pas bientôt trancher les embarras du ministre, l'époque à laquelle les expédiens ne suffiront plus ne saurait être éloignée, et il devra succomber aux difficultés de sa position.

Pour donner une idée des stratagèmes auxquels

Chandoulâl a quelquefois recours, il me suffira de raconter un fait dont j'ai été le témoin en 1839: Chandoulâl avait emprunté à différentes époques, d'un riche banquier, pour les besoins de l'état mais sous sa responsabilité privée, plusieurs sommes dont le total, avec les intérêts accumulés à 18 p. o/o, avait atteint le chiffre de vingt lacs de roupies (5,000,000 de francs). Cette dette commençait à lui peser; il ne trouva rien de mieux pour s'en défaire que le moyen suivant: faisant prévenir le banquier qu'il va liquider ses créances, il lui ordonne de les rassembler et de se présenter à son office. Le malheureux Soucar ne manque pas d'accourir; aussitôt arrivé on le jette dans un cachot, espèce d'oubliettes où on le retient sans nourriture jusqu'à ce qu'il ait signé une quittance générale. Pendant ce temps on faisait détruire chez lui tous ses livres de comptes qui auraient pu témoigner contre le ministre devant le Résident, et on saisissait le numéraire qui se trouvait momentanément dans sa caisse.

Il faut cependant le reconnaître, une grande partie des désordres et des malheurs actuels de cet empire vient plutôt du système que l'Angleterre lui a inoculé que de ses administrateurs. C'est que

par sa dépendance subsidiaire le prince est placé vis-à-vis du pays dans la même position que l'ijarahdar vis-à-vis de la province. Comme lui il est pressé de jouir d'une position précaire qui dépend du caprice de la Compagnie ou même de celui d'un gouverneur-général. Il devra donc naturellement préférer le système désastreux des affermages à celui des taxes équitables et permanentes qui feraient le bonheur des peuples, puisque pour un temps plus ou moins long, mais qui durera probablement aussi long-temps que lui, le produit de cette administration sera plus considérable. Ces princes savent bien qu'ils détruisent ainsi l'avenir du pays, mais cet avenir n'est plus pour eux, il est pour l'Angleterre qui doit les dévorer l'un après l'autre. Que leur importe que la misére s'étende comme une lèpre sur toute la surface du territoire, pourvu qu'ils jouissent dans le luxe et la sensualité des derniers jours d'un pouvoir qu'ils ne légueront pas à leurs enfans ? Qu'importe aussi à l'Angleterre ? qu'importe à une société de marchands intéressés, tant que les revenus de leur vassal suffiront pour solder les troupes qu'ils font parquer chez lui, et pour satisfaire aux exigences périodiques de leur avarice? Si le pays devient

désert, c'est à leur profit ; si l'artisan, si l'agriculteur abandonnent le territoire, c'est pour transporter dans les provinces anglaises leur travail, leur industrie, leurs capitaux. Tout ce que la tourmente détache du sol voisin est une alluvion, un engrais pour leurs terres.

On conçoit maintenant pourquoi la Compagnie ne cherche nullement aujourd'hui à précipiter la dissolution de tous ces états protégés. On saisit le motif de ce désintéressement qu'elle ne manque pas de faire sonner bien haut, quand elle affiche son regret d'ajouter un empire à son territoire. C'est qu'effectivement le jour où elle s'en reconnaît la maîtresse est celui où elle cesse d'en dévorer toute la substance. Ces vassaux couronnés sont ses instrumens de torture pour épuiser tout le sang, toutes les richesses d'un pays ? ce sont aussi les mannequins politiques qui servent à tromper la haine des peuples. Un nouvel empire en s'écroulant en poussière est-il converti en province anglaise, qui soldera maintenant ce contingent dont la dépense va retomber sur la Compagnie ? Ce n'est point la nouvelle province, elle est épuisée ; d'ailleurs on veut avoir l'honneur d'une administration plus libérale : l'amani rem-

place l'ijarah ; une perception équitable succède aux odieuses avanies ; mais alors les revenus couvrent à peine les dépenses, il n'y a plus de dividendes à envoyer aux actionnaires de Leadenhall-street, il n'y a plus rien pour défrayer le luxe d'une armée et d'une magistrature sybarites. Il faut trouver un nouveau protégé pour lui attacher ces sangsues, et c'est ainsi que le cercle va toujours s'étendant.

L'histoire que nous venons de tracer est celle de tous les états subsidiaires. En changeant seulement les noms des pays, des princes et des ministres, elle est partout la même : partout les mêmes causes ont amené les mêmes résultats ; tous sont atteints de la même maladie consomptive arrivée à différens degrés, à différentes phases de son cours. On sera peut-être curieux de voir la liste de ceux qui subsistent encore, et leurs bulletins comparés.

Les Sikhs indépendans et quelques états du Rajpoutana en sont encore aux premiers symptômes.

Dans les états de Scindiah, Sattarah, Baroda, le mal a fait des progrès.

A Hyderabad, Indor, Nagpour, Aoude, Joudn-

pour, Jeypour; dans le Bundelcund, les peuples en sont arrivés au dernier degré de misère et d'agonie.

Le Mysore, Kutch, Travancore, Cochin n'existent plus que de nom : ce sont tout simplement des provinces anglaises dont les rajahs ou souverains se contentent du rôle d'amanidars ou collecteurs, et reçoivent sur le montant des revenus une plus forte solde que les collecteurs anglais ordinaires.

Il nous reste enfin à considérer le système subsidiaire dans son effet social. Ce que nous dirons d'Hyderabad conviendra également à tous les autres états semblablement placés. « Le caractère d'un gouvernement musulman, mahratte ou rajpout, est *exclusivement militaire* (1). Tout gentilhomme est soldat; s'il n'est pas dans l'armée il n'est rien; ses propriétés sont des fiefs militaires; son rang, ses dignités sont gagnés sur le champ de bataille; son entourage et ses serviteurs sont les officiers et les soldats qui combattent sous sa bannière. L'armée constitue donc de fait la noblesse du pays. On ne sait pas ce que c'est que les distinc-

(1) Continuation de la Lettre de sir Henry Russel.

tions et les titres civils. L'introduction d'une armée auxiliaire, la création d'un contingent qui n'admet que des officiers anglais, et la protection assurée au Nizam envers et contre tous, le délivrent de la nécessité de soutenir les établissemens militaires de ses grands chefs féodaux et lui enlève les moyens de le faire s'il en avait la volonté. Abandonnés à eux-mêmes, ils doivent nécessairement succomber à la dépense qu'exigent ces nombreux hommes d'armes, désormais sans emploi et que pourtant ils ne sauraient congédier sans déshonneur, puisque ce sont généralement des serviteurs héréditaires et nés dans leurs familles (khanazad). C'est une première cause de ruine; mais il en est une autre plus cruelle encore : le Nizam est par la loi du pays l'héritier universel de tous ses sujets. Quand une personne de quelque importance vient à mourir, ses propriétés sont séquestrées par les officiers du gouvernement. Si le Nizam les rend à la famille, c'est une indulgence spéciale, une faveur particulière. Depuis que le souverain est irresponsable et n'a plus aucun motif de ménager ses sujets, cette faveur devient plus rare. A la mort de chaque tenancier, les fiefs des principales familles sont retournés à la couronne, et depuis

trente-cinq ans, la mort du chef a entraîné invariablement l'anéantissement de sa race. C'est ainsi que la cour d'Hyderabad ne compte plus aujourd'hui qu'une douzaine de nobles, et même ce petit nombre n'a plus d'avenir, aucune espérance, aucun débouché pour son ambition. La splendeur de la cour s'est éclipsée, les distinctions qui résultaient de la faveur du prince et de son commerce journalier avec les nobles n'existent plus. Toutes les branches de l'administration sont concentrées et absorbées dans les mains du ministre; et même le poste qu'il occupe a cessé d'être honorable ou enviable, puisqu'il n'est plus que la créature et l'instrument de l'étranger. »

Quant à la classe moyenne, la plus importante en elle-même et la plus utile au pays dans tout gouvernement bien organisé, elle n'a jamais existé ou a été détruite depuis long-temps. Il ne reste aucun lien, aucun degré intermédiaire entre les deux extrêmes de la société, les premières et les dernières classes : si nous examinons celles-ci, nous trouvons qu'elles se composent de banquiers et de commerçans en très petit nombre chez lesquels se font encore quelques fortunes, de plus en plus rares à mesure que les Anglais inondent les marchés;

d'industriels et de cultivateurs qui constituent la grande masse de la population et dont la condition est aussi abjecte et aussi misérable qu'il est possible de le concevoir. Plus de la moitié du pays est un désert, et partout où il y a culture le laboureur cherche seulement à pourvoir à ses besoins de l'année : il faut bien qu'il ait à manger pour lui et ses enfans ; mais il sait qu'on ne lui permettra de rien conserver au-delà, quel que soit le produit de son industrie : pourquoi alors travaillerait-il quand il ne doit avoir aucune part du profit? S'il a le pain du jour, il dormira sans songer au lendemain. Il s'ensuit aussi qu'une seule mauvaise récolte suffira pour produire une famine générale et enlever un vingtième de la population.

CHAPITRE IX.

Cantonnement de Bolarum. — Bazars dans les armées de l'Inde. — Armée du Nizam. — Armée auxiliaire.

Nous nous sommes peut-être trop long-temps étendus sur un sujet sérieux et bien vaste pour l'intercaler entre les pages d'un journal. Mais si peu de Français ont eu l'occasion de visiter ce pays depuis qu'il nous a échappé, son existence politique me paraissait d'ailleurs si complétement inconnue non-seulement de la généralité de nos lecteurs, mais même en Angleterre, et tellement passée dans le domaine de la fable, que j'ai cru devoir appuyer un peu sur mon esquisse pour faire prévaloir la vérité et pour la rendre plus claire et plus utile à ceux qui pourraient un jour marcher sur mes traces. Il est temps cependant d'en revenir à mon récit. C'était, comme je l'ai déjà dit, dans le délicieux village de Bolarum, cantonnement du contingent ou de l'armée proprement dite du Nizam, que j'étais destiné à recevoir, pendant treize mois, chez

mon beau-frère, la plus aimable hospitalité. Tous nos compatriotes, que le génie des aventures ou des espérances toujours déçues ont amenés à Hyderabad, proclameront comme moi la générosité, la charité sans bornes du capitaine Mottet, le dernier, le seul représentant du nom français dans cette fameuse brigade qu'avaient illustrée Bussy et Raymond. Combien ainsi que moi ont dû à sa bienfaisance de revoir le sol tant aimé, les doux foyers que des rêves de fortune ou d'ambition leur avaient fait abandonner. Sous ses beaux ombrages, entouré d'amitié, me livrant avec enthousiasme à l'étude des langues orientales, j'avais tout pour le bonheur; sans doute je l'y aurais trouvé si une activité enchaînée et dévorante, l'inquiétude de l'avenir et l'incertitude d'atteindre le but auquel je m'étais voué n'avaient empoisonné tout mon loisir. Ce petit coin du monde est devenu trop célèbre dans les annales modernes de l'Inde, par son luxe, par son élégance, par son raffinement intellectuel et social, pour que je ne lui consacre pas une page dans ces mémoires.

Le cantonnement de Bolarum, dans une plaine onduleuse, est distribué en forme d'un triangle dont le bazar ou marché indien serait la base. La

partie européenne se compose d'une trentaine de maisons, ou de bongalos (expression anglo-indienne qui est devenue technique), bâties avec la plus grande élégance, généralement dans le style d'architecture grec, mais dispersées sur une surface d'une demi-lieue carrée, avec toute l'insociabilité anglaise. Le type primitif et le plus simple du bongalo est un revêtement extérieur en maçonnerie, élevé autour d'une tente que l'on conserve quelquefois encore, même sous cette écorce solide : les murs sont alors en pisé et en bois et le toit est de chaume : c'est ainsi qu'on les trouve encore à Maktol et dans tous les cantonnemens de nouvelle formation. Mais à Bolarum rien ne rappelle cette simplicité originelle : ce sont des villas de Rome et d'Athènes avec un péristyle à colonnades supportant un toit en terrasse. Au dedans, tout le confortable, tout le luxe de la vie de château, tout, jusqu'à ces jolies inutilités semées sur tous les meubles, vous reporte dans un autre climat et dans les temples de la Mode.

L'habitation du capitaine Mottet, familièrement appelée le château des délices, était remarquable entre toutes les autres par la symétrie de son architecture, la beauté de ses jardins et la gaîté de ses

réunions. Je me demande quelquefois, que sont devenus maintenant tant de cœurs joyeux, tant de fraîches existences qui se réunissaient dans ces beaux salons et sous ces vertes allées? Hélas! où sont les fleurs fanées que nous foulions sous nos pas!

How many a lad I have lov'd is dead
And many a lass grown old!
But when the lesson strikes my head
My weary heart grows cold. (1)

Entre ces habitations qu'elles séparent par de grandes distances, s'étendent les *lignes* du contingent (c'est le terme technique pour le mode de campement des troupes indigènes en général). Ce camp se compose de trois ou quatre mille chaumières, légèrement mais proprement bâties, de nattes soutenues comme les murs d'une tente par des pieux; elles sont alignées par quartiers, entourées de petits fossés d'assèchement et séparées en échiquier par de belles rues macadamisées; chaque cipaye occupe une de ces chaumières. Il

(1) Combien de jeunes hommes que j'y ai aimés sont morts, combien de jeunes et jolies filles sont devenues vieilles! Mais quand cette triste leçon se présente à mon esprit, elle jette un froid glacial sur mon cœur.

est rare que deux hommes vivent dans la même; le ménage de chacun d'eux se compose d'un petit filet tendu sur un cadre: c'est son lit; d'un houkah pour se livrer à son passe-temps favori; d'un vase de cuivre pour ses ablutions; d'un panier pour garder ses vêtemens, et de deux ou trois ustensiles de cuisine en terre cuite.

Sur le flanc du camp le plus éloigné des habitations européennes, s'allonge en une seule rue longue et tortueuse un massif de huttes plus solides, mais presque aussi primitives, c'est le bazar, accompagnement nécessaire de tout corps d'armée dans l'Inde : c'est un village de marchands, un peuple d'ouvriers qui vendent aux cipayes tout ce dont ils ont besoin, et qui les suivent à la guerre avec leurs bestiaux et leurs magasins; car dans l'Inde aucun gouvernement ne fait de distributions journalières à ses troupes. Les cipayes sont bien payés; mais dans les cantonnemens en temps de paix comme dans les marches en temps de guerre, c'est à eux à trouver leur dîner : ils l'achètent à ces marchands dont nous parlons, et chacun suivant sa religion ou sa caste le choisit, le prépare à sa manière. Boulangers, bouchers, cabaretiers, tout ce qui est nécessaire à la vie se trouve au camp, et

ce qui pour des militaires s'appellerait du luxe dans tout autre pays, s'y trouve également. Il y a des troupeaux de vaches et de chèvres pour le lait indispensable au thé des officiers, des filles publiques pour les soldats : tout cela va à la guerre quand on la fait. Une armée a son bazar, un régiment, une compagnie qui marche a le sien. Chaque officier porte en outre avec lui un énorme bagage : il traîne dix, quinze, trente domestiques, une tente très lourde et le monde nécessaire pour la dresser, une table, un lit, des chaises, souvent une voiture : bref, on voit que le système n'a pas changé depuis les temps de Xercès et de Darius. Cette adjonction de tant d'individus qui le jour d'une bataille ne servent absolument à rien, mais qu'il faut protéger avant tout parce que sans eux on mourrait de faim, déroute complétement les prévisions accoutumées d'un officier-général européen, puisqu'un tiers de son monde tout au plus est capable de faire le coup de fusil. Ses opérations militaires ne peuvent plus être celles de l'Europe ; il doit sacrifier toute idée de rapidité ou de hardiesse dans ses mouvemens dès qu'il a affaire à un ennemi qu'il respecte ; surtout ne rien laisser au hasard, ne risquer un combat qu'avec la certitude de la victoire ; car le

moindre mouvement rétrograde livre toutes ses ressources à l'ennemi. On voit donc qu'il a toute une nouvelle éducation à faire avant d'être en état de commander : il s'ensuit aussi que la fortune n'est pas toujours dans ce pays du côté des gros bataillons. « Lord Clive, lorsqu'il fit la conquête du « Bengale, Alexandre et Xénophon n'avaient qu'une « poignée d'hommes qui vivaient comme ils pou« vaient, mais qui se battaient tous dans l'occasion : « ils devaient triompher (1). » Maintenant que les Anglais dans l'Inde se sont habitués à la mollesse des vaincus ou du moins aux mêmes besoins, si un nouveau peuple européen descendait dans l'arène sans tous ces encombres, comment lui résisteraient-ils ? C'est une question à laquelle je répondrai peut-être plus tard, mais je serais dès à présent tenté de parier en faveur des nouveau-venus.

Relativement au contingent du Nizam, nous avons d'abord quelques explications à donner sur la composition du corps d'officiers qui le commande, et leur division actuelle en officiers de la Compagnie et en officiers locaux. Nous avons vu

(1) Jacquemont.

qu'à la mort de Raymond, en 1798, le marquis Wellesley avait exigé du soubadar le licenciement des anciens cadres, le renvoi des officiers français et la réorganisation de son armée sur un système exclusivement anglais sous les ordres du colonel Wellesley, depuis duc de Wellington. L'armée de la Compagnie était alors beaucoup moins considérable qu'aujourd'hui et ne pouvait détacher qu'un très petit nombre d'officiers de ses bataillons; il s'ensuivait naturellement qu'on était beaucoup moins difficile à cette époque sur le choix des employés européens que l'on prêtait aux princes indigènes, pourvu qu'on eût des garanties de leur fidélité. Le major Kirkpatrick alors chargé de l'ambassade n'hésita donc pas à admettre dans les cadres du contingent un grand nombre d'aventuriers sans emploi qui se trouvaient sur les lieux; cette circonstance fit donner aux individus ainsi commissionnés la désignation d'officiers locaux, pour les distinguer de ceux de la Compagnie. Cette distinction fut appliquée indifféremment, soit aux Anglais sans commission spéciale dans les armées du roi ou de la Compagnie, soit aux quelques Français qui avaient repris du service sous le nouveau protectorat, soit enfin à un certain nom-

bre d'individus choisis pour leur éducation supérieure, ou sous l'influence de protections puissantes, dans une classe injustement méprisée, celle des halfcastes ou mulâtres, nés d'officiers anglais et de femmes indiennes. Mais l'introduction de ces derniers fut l'origine d'un préjugé absurde, défavorable à toute la catégorie des locaux, qui passe généralement pour être plus ou moins imprégnée de sang mêlé.

Quant aux cipayes, leur organisation actuelle date de l'administration de sir Henry Russell, jeune magistrat du plus grand talent, dont nous avons déjà cité une lettre fort remarquable. Chargé, en 1811, de l'ambassade ou résidence à la cour du Nizam, il remania définitivement ce corps d'armée que ses prédécesseurs dans l'intervalle, depuis 1800 jusqu'à 1811, avaient laissé désorganiser par l'irrégularité de la solde toujours précaire sous un gouvernement indigène. La conséquence de cette inexactitude était un état normal d'insubordination, des émeutes périodiques contre les officiers qui périssaient souvent victimes de l'incurie de l'administration et de la négligence des chargés d'affaires. Il obtint que dorénavant la solde du contingent serait versée à la caisse du Résident qui

la distribuerait lui-même aux troupes; il ajouta à la division d'infanterie et d'artillerie qui existait déjà, une brigade de cinq régimens de cavalerie irrégulière, commandés par des officiers européens; il conserva et ajouta même un certain nombre d'officiers locaux, recommandés par leur mérite personnel, sans s'inquiéter de leur couleur ou de leur naissance. Aidé par son beau-frère, le colonel (aujourd'hui général) sir John Doveton, il fit de ce contingent ce qu'il est encore au moment où j'écris, une des plus brillantes armées indigènes dont puisse disposer la Compagnie, très supérieure à tous égards à ses cipayes. D'autres Résidens lui ont succédé avec des vues moins larges; à leur instigation la Cour des Directeurs a résolu de n'admettre dorénavant dans le contingent que des officiers à son propre service. On laisse cependant mourir ou se retirer peu-à-peu les officiers locaux qui sont assez heureux pour s'y trouver; ce n'est qu'à chaque démission successive qu'on les remplace. L'armée royale en est également exclue; il ne me semble pas que le service y ait gagné : les officiers locaux dont le contingent était tout l'avenir y prenaient un intérêt bien plus vif, avaient un esprit de corps bien autrement ardent que ces oiseaux de passage

qui ne font que s'arrêter dans l'armée du Nizam pour y faire fortune et attendre le grade supérieur avec lequel ils s'en retournent dans leurs armées respectives.

Le service du contingent est admirablement payé, c'est le plus lucratif dans l'Inde : cela tient au petit nombre d'officiers européens dans chaque corps, où l'on ne compte qu'un capitaine commandant avec un traitement de 30,000 francs par an, un capitaine en deuxième, qui en a 16,000, un adjudant, un quartier-maître et un docteur. Comme il y a en outre des places d'état-major que les mêmes officiers sont appelés à remplir, chacun cumule plusieurs emplois et plusieurs traitemens.

A l'époque de mon arrivée à Bolarum, en 1831, ce cantonnement était peut-être encore plus brillant qu'aujourd'hui. Une petite réunion d'officiers nourris dans l'opulence, instruits dans les académies de l'Europe, habitués à l'hospitalité sans bornes de l'Orient, ne reculant devant aucun sacrifice pécuniaire pour se maintenir au niveau des progrès de l'esprit humain en science et en littérature, constituait une oasis de luxe, de raffinement et d'intelligence dans le désert de la société indienne. On conçoit qu'un pareil service où le moindre offi-

cier est payé à vingt-cinq ans comme un maréchal de France fasse bien des envieux : aussi excite-t-il une jalousie souvent haineuse parmi les officiers des autres armées. Tous font des efforts désespérés pour y entrer, et pourtant c'est encore ici l'histoire du renard et des raisins. Tous ceux qui n'y peuvent atteindre cherchent à se venger de leurs concurrens plus heureux, en affectant un mépris tout-à-fait ridicule pour un uniforme sous lequel ils prétendent toujours apercevoir la tache odieuse du sang mêlé.

Si nous comparons maintenant l'armée du Nizam avec l'armée auxiliaire, nous trouvons que la première est tout indigène : elle se compose de quatre brigades d'infanterie ayant leurs quartiers généraux à Bolarum, Hingoli, Aurungabad et Ellichpour, et d'une division de cavalerie ayant son quartier-général à Mominabad.

L'effectif des différentes armes est composé ainsi qu'il suit :

8 bataillons d'infanterie, à 800 h. chac.	6,400
5 régimens de caval. irrég. à 700 chev.	3,500
4 compagnies d'artillerie à pied. . .	500
1 comp. de pionniers ou sap. du génie.	150
A reporter. . .	10,550

Report.	10,550
1 compagnie du train.	100
1 bataillon de vétérans	300
1 bataillon d'invalides	500
Total.	11,450

De toute cette armée, il n'y a dans le voisinage de la capitale que la garnison de Bolarum, composée de :

3 bataillons d'infanterie.	2,400
1 compagnie d'artillerie à pied.	125
1 régiment de cavalerie irrégulière. .	700
1 compagnie du train.	100
En tout.	3,325

L'armée auxiliaire, ou subsidiaire comme on l'appelle plus généralement, est formée en deux divisions, dont l'une (c'est la plus considérable) commandée par un brigadier ou maréchal-de-camp a son quartier-général à Secunderabad, interceptant la route entre la capitale et Bolarum, et présente l'effectif suivant :

1 troupe d'artillerie à chev. (indigèn.)	150
1 compagnie d'artillerie à pied (Européens)	125
A reporter	275

Report.	275
1 deuxième compagnie d'artillerie à pied (Golandaz, c'est-à-dire indig).	125
1 régim. d'inf. de la reine (Européens).	1,000
1 régiment de caval. rég. (indigènes).	700
6 bataillons d'inf. cipaye (indigènes).	6,000
1 comp. du train et des ambul. (indig).	150
Total.	8,250

La seconde division a son quartier-général à Aurungabad, l'ancienne capitale de l'empire sous Aurungzeb; elle est ainsi composée :

1 troupe d'artillerie à cheval (Europ).	150
1 régiment de cavalerie rég. (indigèn).	700
1 bataillon d'inf. cipaye (indigènes).	1,000
1 compagnie de pionniers (indigènes).	150
Total.	2,000
(De l'armée subsidiaire) Total général.	10,250

En comparant les garnisons de Bolarum et de Secunderabad, on voit que si la première voulait épouser la cause de son souverain nominal dans les querelles qui pourraient survenir entre lui et la Compagnie, elle aurait devant elle le gros de l'armée subsidiaire avec un effectif double et une valeur décuple, à cause des Européens. Mais il va

sans dire que l'armée du Nizam séparée de son prince qu'elle ne voit presque jamais, près duquel elle ne fait jamais un jour de service, commandée et payée par des officiers anglais est aussi dévouée à la Compagnie que celle de Madras, de Bombay ou de Calcutta. Le Nizam en est le prisonnier plutôt que le maître, et sur un ordre du Résident elle le conduirait au supplice. Nous voyons donc le souverain d'un pays plus grand que la France, dont la liberté est complétement annulée, tenu dans un complet échec et mat, sans un soldat qui en mérite le nom, et pouvant à peine compter sur le dévoûment de quelques centaines de mercenaires, ramassis de tous les pays, Siks, Arabes ou Affghans, qu'on prendrait pour des lazzaroni indolemment couchés sous le portique de son palais, méchamment armés et plus misérablement vêtus; il ne faut pas s'étonner s'il demeure cloîtré toute l'année dans les appartemens de ses femmes, où il cherche à oublier qu'il est prince dans des plaisirs et des orgies qui l'abrutissent.

CHAPITRE X.

Description de la cité d'Hyderabad; une fête chez Chandoulâl.—Les bayadères.—Société de Chaderghât.—La famille Palmer.

Il nous reste à dire quelques mots de la capitale de ce beau pays si malheureux avec tous les élémens du bonheur. Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis mon arrivée dans les états d'Hyderabad, mais je n'avais pu encore satisfaire mon désir de visiter la nouvelle Golconde. Y pénétrer sans escorte, sous le costume européen, à pied, à cheval ou même en palanquin, eût été une haute imprudence. Pas un Joghi (ordre mendiant hindou) qui ne m'eût insulté à mon passage, pas un fakir (ordre mendiant musulman) qui n'eût dénoncé l'infidèle, le kaffre à l'exécration et à la vindicte publiques. C'était s'exposer à des outrages et peut-être à des dangers réels. Il me fallut donc attendre une de ces occasions qui ne se présentent que deux ou trois fois l'an, quand le Résident anglais est invité à quelque grand festin chez le Nizam ou chez

son ministre. En pareil cas, l'autorité ne manque jamais de le faire savoir dans les différens cantonnemens afin de donner aux Européens curieux d'un pareil spectacle l'occasion de s'initier aux pompes de l'Orient. Le Résident y trouve également son avantage : il grossit par là son cortége d'une troupe éblouissante par la richesse de ses uniformes, les armes, les décorations, les plumes de toutes couleurs, dont l'effet n'est nullement perdu sur une foule asiatique, foule toujours ébahie comme des enfans devant tout ce qui brille. Une de ces occasions allait enfin se présenter : la fête devait avoir lieu chez Chandoulâl dans sa maison de campagne ou Baghaderi : mais pour arriver à cette résidence il fallait traverser la capitale dans toute sa longueur ; on devait même s'arrêter quelque temps dans le palais du ministre. Toute la société fut avertie qu'on se réunirait d'abord pour déjeuner au palais du Résident, situé dans le principal faubourg de la cité, appelé Chaderghât : c'était là que la procession devait s'organiser, et que l'on trouverait les éléphans envoyés par le ministre pour le transport du cortége, ainsi que les gardes et les maîtres de cérémonie qui devaient l'accompagner.

Le jour fixé, nous partîmes effectivement de Bolarum vers sept heures du matin : une belle route macadamisée, traversant un pays délicieusement accidenté, varié pendant deux lieues par des étangs, des hameaux, des roches nues et brûlées, des plantations de palmiers et de dattiers, conduit d'abord à Secunderabad, cantonnement de l'armée auxiliaire. Après l'avoir traversée dans sa largeur, la route remonte tout d'un coup un plan incliné, et quand on a atteint le sommet on se trouve sur l'esplanade d'une immense chaussée que la main de l'homme a jetée en travers d'une vallée. A droite, un beau lac artificiel étend au soleil ses eaux dormantes, unies comme un miroir, ou s'agite au moindre souffle du vent en petites vagues pleines d'harmonie. A gauche, une vallée d'un beau vert d'émeraude se déploie à vos pieds et s'étend à perte de vue : ce sont d'immenses champs de nelly ou de paddy : on appelle ainsi le riz dans les différentes phases de sa culture, paddy quand les tiges sont encore sous l'eau, nelly quand on a saigné le terrain. A l'autre extrémité de la digue on tourne à gauche pour redescendre dans la vallée, et l'on trouve devant soi une ruine couverte de plantes parasites et qui s'élève encore avec

une certaine majesté : c'est la fonderie française, ouvrage de M. de Bussy, dont il reste quelques pans d'épaisses murailles. Puis viennent de délicieux jardins, surtout celui de M. William Palmer, *le prince des marchands.* Le joli tombeau musulman que l'on remarque à droite est celui de sa mère; la Begum, dame indienne de haute naissance qui épousa le général Palmer selon le coran, c'est-à-dire suivant les rites de sa religion.

Enfin, la grille d'une belle avenue anglaise, tortueuse et sombre, s'ouvre devant vous ; deux sentinelles présentent les armes ; le cabriolet s'élance sous une voûte de verdure ; quelque chose de blanc paraît derrière un rideau de feuillage : on tourne un dernier massif et soudain vous êtes frappé de l'aspect inattendu d'une des plus nobles constructions qu'il soit possible de voir. Entre deux énormes sphinx sculptés en pierre, un large escalier extérieur conduit par une cinquantaine de marches au péristyle d'un portique d'ordre corinthien ; de gigantesques colonnes que leur hauteur fait paraître grêles et délicates donnent une singulière sublimité à cette façade qui semble se draper dans son architecture grecque avec un royal dédain pour les constructions orientales dont les

dômes et les minarets brillent du côté de la cité. A droite et à gauche du portique de vastes ailes, des galeries dont les colonnades s'élèvent gracieusement d'étage en étage, se déploient sur un espace immense : c'est un monument qui ferait honneur à Paris ou à Versailles ; mais, malgré les sommes énormes qu'il a coûtées et sa date encore récente (il n'y a pas vingt-cinq ans qu'il est terminé), il menace déjà ruine, tant les matériaux qu'on emploie dans ce pays sont mauvais. L'intérieur répond à l'extérieur : il est meublé avec une richesse excessive, comme les palais de l'Europe ne le sont plus. Les conquérans qui ont usurpé la place d'Acbar et d'Aurungzeb ont senti la nécessité d'éblouir l'imagination orientale par un luxe qui rappelât, s'il ne pouvait l'égaler, celui de ces trônes fameux.

Le Résident, c'était alors le colonel Josiah Stewart (un petit homme, d'une figure douce et expressive, qui avait perdu un bras dans un combat contre des pirates dans la mer Rouge) nous reçut dans la salle à manger où le déjeuner était déjà servi : ce repas est toujours public ; tout officier venant des corps d'armée de Secunderabad ou de Bolarum pour offrir ses hommages au représen-

tant britannique y est invité de droit. La réunion se composait des attachés de la Résidence, c'est-à-dire le premier assistant major Cameron, le secrétaire militaire major Moore, le docteur et le commandant de l'escorte, plus une quarantaine d'officiers de toute arme au service de la Reine, de la Compagnie ou du Nizam, et aussi quelques voyageurs dont un seul était étranger : c'était un Prussien, le baron de Hügel, je crois. Tout ce monde venait comme nous se ranger dans le cortége du Résident, et jouer à-la-fois deux rôles, celui d'acteur et celui de spectateur, dans les cérémonies de la journée.

A onze heures du matin, les chobdars, espèce de maîtres de cérémonies portant des bâtons à pommeaux d'argent, vinrent annoncer de la part du ministre que tout était prêt dans la capitale pour nous recevoir, et en même temps que le suwarri de son excellence l'attendait dans la cour du palais : on appelle suwarri (littéralement cavalcade) une suite de cavaliers, d'éléphans, de domestiques de toute espèce, dont les chargés d'affaires européens, à l'instar des princes natifs, s'entourent dans les circonstances d'apparat. Le gouvernement anglais pourvoit au suwarri du Résident : un train

d'éléphans, une compagnie de cavalerie régulière fournie par un des régimens de la garnison de Secunderabad sont attachés de fondation à la résidence, ainsi qu'un nombre considérable de serviteurs portant des masses d'argent, des hallebardes, etc., etc. Les portes s'ouvrirent aussitôt, et nous vîmes effectivement rangés en bataille au pied du magnifique escalier quinze à vingt éléphans couverts de housses écarlates magnifiquement brodées d'or et portant sur le dos, les uns, une espèce de divan, d'autres, un cadre carré avec des coussins et surmonté d'un petit pavillon chinois, dans lequel il fallait s'asseoir les jambes croisées; d'autres enfin, et c'étaient les plus commodes, portaient un corps de phaéton sans roues où deux personnes pouvaient s'asseoir, l'une à côté de l'autre, avec un petit siége derrière pour un domestique, mais qui reste ordinairement vide.

La société se divisa en groupes de deux ou trois personnes, et chaque groupe courut choisir son éléphant. Lenôtre, un des plus grands de la troupe, était chargé d'un phaéton ou howdah qui s'élevait à quatorze pieds du sol : c'était la première fois que j'allais monter un de ces énormes animaux si puissans et en même temps si doux; et ce ne fut pas

sans une certaine émotion, moitié peur, moitié plaisir, que je me préparai à faire un voyage aussi aérien. Chaque éléphant a son cocher ou cornac accroupi sur un coussin placé sur le cou, les jambes derrière les grandes oreilles; et son laquais suivant à pied pour faire la conversation avec l'animal tout en marchant, l'avertir des mauvais pas, lui recommander d'être prudent, l'encourager quand il se fatigue, lui défendre de jouer avec sa trompe, et surtout de rien voler dans les boutiques qui peuvent se trouver sur son chemin, lui promettre, s'il est bien sage, des feuilles fraîches au retour, et veiller à ce que rien ne se dérange dans son équipage. Pour monter l'éléphant on le fait coucher sur le ventre, appuyé sur les genoux de derrière et les jambes de devant tout-à-fait étendues; il reste immobile dans cette position qui semble fort gênante, tandis que le valet appuie contre lui une forte échelle par laquelle on monte dans le petit coupé. On ferme ensuite soigneusement la portière; on pend l'échelle à une courroie au côté gauche de l'animal, et quand on est installé, le cornac dit à l'éléphant de se relever *doucement*, *tout doucement* (outh ! hasté jee, hasté !). Mais quand il se relève, « on se croirait dans une

« barque qui chavire ; ce n'est que par un effort « violent qu'il parvient à regagner ses jambes, sur- « tout pour le train de devant : pourtant cette mise « à flots n'a rien de dangereux. L'éléphant, ainsi « monté, n'a que deux allures : l'une, un tangage « assez doux, court et brisé, pour faire une lieue « de poste à l'heure ; l'autre est la combinaison de « tous les mouvemens désagréables : on tangue, on « roule, on cahote, pour faire tout au plus deux « lieues (1). »

Bien que la voix humaine suffise ordinairement pour conduire l'éléphant, les punitions qui lui sont réservées s'il n'obéit pas assez promptement sont très sévères : on entretient dans la partie supérieure du cou de l'animal une plaie toujours vive que l'on embaume en quelque sorte avec des huiles balsamiques : c'est le point sur lequel on fera agir en cas de besoin l'instrument de torture. Le cornac ou mahout, perché comme nous l'avons vu sur le cou de l'animal, tient en main une espèce de petite hallebarde en cuivre ou en argent ; si l'éléphant se fait répéter un ordre plus de deux fois, il enfonce le dard dans la plaie ; le colosse

(1) Jacquemont.

jetté un cri de douleur, et obéit à l'instant. Ce qui paraît extraordinaire, c'est que jamais, à moins d'une cruauté excessive du cornac, il ne cherche à secouer le joug de l'insecte humain qui le tourmente.

Quand le Résident et tout son cortége furent montés, la procession se forma en colonne et s'ébranla précédée de tamtams et de cymbales, accompagnée des chobdars et des pions (domestiques à pied) du ministre qui couraient à côté pour écarter la foule, et suivie d'une troupe de cavalerie de la Compagnie formant l'arrière-garde et l'escorte du Résident. Dans cet appareil imposant nous traversâmes tout le faubourg de Chaderghât, à une des extrémités duquel s'élève le palais de l'ambassadeur et qui est terminé à l'autre par un pont jeté sur la Moussa, petite rivière qui le sépare de la cité. Ce torrent était alors presque à sec; mais dans les mois d'août et de septembre, vers la fin de la saison des pluies, il roule avec fureur, entraînant tout sur son passage et portant la dévastation jusqu'aux murs de la Résidence.

Dès qu'on a traversé le pont, on se trouve au pied des remparts qui offriraient des ruines plus pittoresques s'ils avaient été construits avec plus

de grandeur. Il ne faut chercher ici ni pierres colossales ni fragmens de maçonnerie: tout est poussière plus ou moins friable, qui se détache et s'enlève en tourbillons dans l'atmosphère à chaque souffle du vent, ou se liquéfie sous l'orage en une boue infecte. Point de fossés si ce n'est le lit généralement sec de la rivière, point de glacis, point de chemin couvert; une simple chemise de boue pétrie à l'eau qui a quinze pieds de hauteur et tout au plus trois pieds d'épaisseur entoure à-peu-près la ville sauf des brèches assez nombreuses. On ne se douterait guère qu'on entre dans une capitale, et cependant nous passions sous son principal arc de triomphe, le Delhy-Derwazah (la porte de Delhy). Une porte massive, suspendue sous une arche entre deux mauvais corps-de-garde à créneaux et à machicoulis, roula sur ses gonds pour admettre le cortége. Une bande de brigands, impayables au mélodrame, Sicks et Arabes affublés de haillons de toutes les couleurs et embarrassés d'une quantité prodigieuse d'armes, sabres, poignards, pistolets, etc., étaient rangés en ligne, appuyés sur leurs longs fusils à mèche et battirent aux champs pour nous faire honneur.

Hyderabad, comme la plupart des cités, des bour-

gades et des villages de l'Inde, est bâtie en croix : les deux rues principales qui sont, comme les artères de la circulation, viennent s'intersecter à-peu-près à angles droits sur une grande place (la Tchorae), au centre de laquelle s'élèvent les deux principaux monumens : le Djemaa Musjid ou grande mosquée, et le Tcharminar, principal caravanserail surmonté de quatre minarets. La plateforme du temple est le lieu le plus favorable pour jouir du panorama de la capitale. A cette hauteur on domine les toits en terrasse dont la blancheur uniforme et les lignes régulières, admirablement diversifiées par les cimes légères d'une multitude d'arbres qu'on remarque à peine en marchant dans les rues, forment un tableau plein d'élégance et de gaîté. D'ici les rues étroites et tortueuses sont toutes masquées, le regard ne pénètre que dans les deux larges avenues qui viennent se croiser à vos pieds, et l'œil s'y promène librement avec la foule qui les anime sans cesse. De toutes parts on distingue des guichets, des tours, des arcs gothiques, le tout décoré avec une certaine profusion de toutes sortes d'ornemens, de balcons, de jalousies, de créneaux, de balustrades, de tourelles, de coupoles, de dômes ronds ou pointus, qui semblent un concert d'archi-

tecture orientale varié sur tous les tons. Ce tableau a quelque chose de si neuf et de si étrange qu'on serait tenté de s'arrêter pour le contempler; toutefois c'est un plaisir auquel il est prudent de ne se livrer que momentanément par cela même que l'on jouit ici, à la lettre, du privilége presque toujours dangereux du diable boiteux, celui de plonger dans l'intérieur des familles. Les toits des maisons, généralement plats, sont entourés d'un parapet suffisamment élevé pour permettre aux femmes de chaque citadin d'y venir humer l'air sans voile et sans crainte d'être aperçues, soit des passans dans les rues adjacentes, soit même des terrasses du voisinage : elles sont donc dans l'habitude de s'y promener. Souvent aussi par une bizarre contradiction, ce toit sert de lieux d'aisances. Or, les Musulmans sont tellement jaloux de la curiosité qui pourrait vouloir interroger le secret de leurs demeures qu'il est dangereux de se montrer trop long-temps dans une position aussi dominante que la galerie de la grande mosquée : la balle de quelque époux de mauvaise humeur ne tarderait pas à siffler aux oreilles du curieux qui y stationnerait trop long-temps.

Descendez donc bien vite de ce pinacle élevé,

mais gardez-vous de plonger dans les allées latérales : vous vous sentiriez bientôt oppressé; l'air semble manquer à vos poumons, et une impression de tristesse, de malaise et de dégoût succède à l'agréable surprise que vous veniez d'éprouver. Les masses confuses de pierres, serrées les unes contre les autres, dans cette ville si tassée, avec leurs façades nues et élevées, rappellent constamment à l'esprit l'idée d'une prison ou d'une forteresse; le soleil et même la lumière n'arrivent plus jusqu'à vous. Les maisons ont deux, trois et jusqu'à quatre étages, les rues sont non-seulement étroites, mais des arches jetées hardiment d'une maison à l'autre, dans leur largeur, forment souvent une voûte interrompue, qui sert de communication entre les rangées d'habitations opposées. De distance en distance, une muraille est jetée de même en travers de la voie publique, avec une porte qu'il suffit de fermer pour convertir chaque quartier en une forteresse détachée. On se perd dans des impasses impraticables, réceptacles de la misère et du choléra, sillonnées par leur milieu et dans toute leur longueur par une ornière profonde remplie d'un limon noir et infect dont les exhalaisons sont pestilentielles. Dans le Tchorae, au contraire, c'est-à-

dire les quatre rues aboutissant à la grande place, tout est gai et plein de mouvement : « La foule « qui s'écoule et se renouvelle sans cesse est émi- « nemment pittoresque par l'éclat et la variété des « couleurs dans les costumes ; sa démarche lente, « son indolence sont pleines de grâce et de noblesse : « on y rencontre rarement l'expression de la gros- « sièreté, jamais celle de la brutalité ; les contenan- « ces les plus rudes n'y sont que fières. La multi- « tude oisive jouit de son repos, comme d'un bien « qui lui est familier, et l'excessive misère qui en « est la conséquence semble ne pas l'attrister (1). » Elle n'a pas de plaisirs vifs et bruyans ; mais aucune émotion, aucun souci ne précipite ses mouvemens ; elle marche aussi lentement aux spectacles qu'elle aime, qu'au travail léger auquel sa subsistance l'oblige quelquefois. C'est peut-être le secret du plaisir qu'on éprouve à la contempler ; sa quiétude, son calme même sont communicatifs.

Quant aux femmes, on en voit très peu dans les rues, et toutes celles qu'on y aperçoit sont des bayadères de la plus basse classe ou des esclaves. Ce n'est pas cependant que les femmes soient en-

(1) Jacquemont.

fermées : elles peuvent sortir sous le moindre prétexte pour visiter leurs mères, leurs sœurs, une amie, pour faire des emplettes ; seulement, pour peu qu'elles aient de prétentions au rang ou à la fortune, elles ne s'aventurent qu'en palanquin, strictement voilées, ou en hacquerey (petite voiture à bœufs, surmontée d'une tente, qui remplace nos fiacres dans les cités de l'Asie).

Hyderabad est une ville d'une grande étendue et la plus peuplée de l'Inde méridionale ; on fait monter le nombre de ses habitans à deux cent cinquante mille. Sa construction, d'une date assez récente, est évidemment d'une époque de décadence dans les arts, et à l'exception du Tcharminar qui n'a d'extraordinaire que sa masse, elle ne peut se vanter de posséder aucun monument remarquable. Parmi beaucoup d'édifices étranges et grotesques, les seuls qui offrent quelques traces de cette perfection que nous avons observée ailleurs, à Sadras par exemple, sont les petites pagodes mitrales à l'antique que l'on rencontre dans les quartiers indous et dont les ornemens de pierre sculptée sont d'une beauté et d'un fini remarquables. L'architecture musulmane avec ses constructions élégantes et aériennes ne s'y retrouve que sur les tom-

beaux. Il est vrai qu'ils sont nombreux ; les morts tiennent autant de place que les vivans. A chaque instant on traverse un cimetière du goût le plus exquis, où la maçonnerie se joue en dentelles, en arabesques, en moulures fantastiques, revêt une légèreté, une grâce, une coquetterie qui éloignent toute impression pénible. C'est la promenade, le rendez-vous du soir surtout à l'heure de la prière qui se dit en public; chacun s'incline devant Allah, les genoux sur le tombeau de ses pères, dans la poussière de ceux qu'il a aimés et perdus. Les fleurs et le feuillage cultivés avec un soin religieux contrastent avec les monumens funéraires et répandent à l'entour leur fraîcheur, leur ombre et leurs parfums. La mort ainsi parée se dépouille de toutes ses terreurs.

A l'exception des boutiques et des temples, presque chaque maison ne présente à l'extérieur qu'un simple mur de boue sans ouverture, si ce n'est quelque étroite meurtrière à vingt ou trente pieds au-dessus du sol : toutes les portes et fenêtres hormis la porte d'entrée donnent sur une cour intérieure où l'œil ne peut pénétrer. Les quatre grandes rues dont nous avons parlé font exception à la règle précédente : ce sont aussi celles qui offrent le plus

d'intérêt au voyageur curieux de connaître les occupations, les besoins et les habitudes du peuple et surtout de la classe industrielle. C'est proprement le bazar, c'est ici que l'on observe le plus de mouvement et de commerce et que se trouvent les principales boutiques. Dans celles des tailleurs, vous voyez étalés les produits les plus précieux de Cachemire et de Delhi. « Ces artistes habiles qui savent faire aux étoffes des reprises en points invisibles sont assis en groupes dans leurs ateliers, occupés à raccommoder de superbes châles qui en sortant de leurs mains seront vendus à des acheteurs peu clairvoyans pour des tissus tout neufs. » Toute espèce d'artisans se livrent également dans leurs boutiques ouvertes aux occupations de leurs métiers. Les demeures des teinturiers se distinguent par de grandes pièces d'étoffes aux couleurs réjouissantes, suspendues au bout de longues perches; celles des chaudronniers, étincelantes de vases de cuivre et d'airain, sont plus apparentes encore. Dans chaque rue, un banquier ou changeur est assis à côté d'une pile de cowris (sorte de coquille qui sert de monnaie dans une partie de l'Afrique et de l'Inde). Ces hommes réalisent d'énormes bénéfices dans le courant de chaque jour-

née. Dans leurs échanges, ils retiennent sur chaque roupie un agio et font en outre l'usure en prêtant leur argent à gros intérêt (1).

Après eux viennent les confiseurs, personnages au moins aussi importans à Hyderabad qu'en France, malgré notre réputation méritée de gourmandise. Mais ici vous êtes initié aux mystères les plus intimes de leur alchimie; la manipulation ne s'arrête jamais; à toutes les heures du jour vous les voyez occupés à confectionner en public leurs gâteaux de sucre et leurs friandises les plus recherchées. Dans une marmite de fer placée sur un feu de charbon, on voit bouillir le sirop qu'on remue de temps en temps à l'aide d'une cuiller de fer. Quand le mélange a acquis le degré voulu de consistance et de viscosité et qu'il a absorbé une quantité suffisante de la poussière qui s'élève en nuage du sol, on le verse par cuillerées dans un plateau de fer où on l'entend frire et siffler. De là quand les gâteaux sont bien cuits, on les replace sur le comptoir ou plate-forme où s'opère toute la manipulation, et où ils sont de nouveau saupoudrés de poussière jusqu'au moment d'être enlevés par les

(1) *Oriental Annual*, Description de Bénarès, traduct. d'Urbain.

amateurs. Rien ne saurait être moins tentant pour un Européen.

C'est encore à Hyderabad que vous trouverez même aujourd'hui les plus belles pierreries du monde, diamans, rubis, émeraudes, grenats et surtout des perles ; mais il vous faudra guetter patiemment et les acheter une à une à mesure que la noblesse qui s'éteint envoie successivement tous ses bijoux au marché pour se procurer le pain du jour. C'est ici qu'il faut chercher ces tissus plus légers que des ailes d'abeilles. Ces écharpes de Bénarès en étoffes d'or ou d'argent, bordées de larges franges ; enfin ces fameux kincabs qui défient les secrets les plus merveilleux de la mécanique moderne : mais rien n'égale en beauté les broderies sur velours qui ornent le pugri ou turban indien. Cette superbe coiffure ressemble à un groupe de pierres précieuses, et quand un Indien d'une belle figure et de belles proportions est vêtu d'une veste et d'un pantalon de brocard cramoisi et or, d'un cachemire en guise de ceinture, d'un autre châle jeté sur son épaule, avec une robe et un cimeterre garnis de diamans, ce costume peut rivaliser de luxe et de magnificence avec les plus riches du monde. Des nobles revêtus de cet habillement res-

plendissant et montés sur des chevaux de bataille dont le harnais est couvert d'argent massif traversent parfois les places publiques comme des météores, suivis d'un cortége plus ou moins nombreux de bravos armés de hallebardes, de sabres et de fusils à mèches qui, pour être à-peu-près nus, n'en sont pas moins pittoresques. Nous rencontrâmes plusieurs de ces dandys, mais ils se détournaient généralement de notre passage ; l'antipathie des chevaux entrait dans cet éloignement pour au moins autant que celle des cavaliers ; ces animaux ne peuvent surmonter leur terreur en présence de l'éléphant et se renverseront en arrière plutôt que de passer à côté.

Cependant, vers le centre de la ville l'ouverture d'une immense porte cochère dans un massif de maçonnerie servant de corps-de-garde laisse apercevoir la cour en terrasse du palais de Chandoulâl. A l'extérieur c'est encore la même muraille nue et grise ; seulement de petites tourelles suspendues aux créneaux et ressemblant assez aux anciennes tours de garde du château féodal donnent un air un peu plus distingué à cette demeure. Le fils du ministre, Raja-Bala-Poursat, descend pour complimenter le Résident du balcon d'où il guettait

notre arrivée ; nos éléphans se rangent en ligne dans la cour et nous descendons de nos montures pour profiter de la permission qui nous est donnée de visiter le séjour de l'homme étrange qui dispose en maître du plus riche fleuron de la couronne brisée du grand Mogol.

Sous un péristyle peu élevé, supporté par de petites colonnes de bois peintes et dorées d'une manière fantastique, s'ouvrent plusieurs petites portes. Le fils de notre hôte, accourant au devant de l'ambassadeur, le prend par la main suivant l'étiquette orientale, et le fait entrer par celle de droite ; tout le cortége se presse à la suite comme le troupeau suit le bélier. Nous grimpons un petit escalier de bois très obscur où deux personnes peuvent à peine avancer de front, et nous arrivons au premier dans la salle du balcon d'où nous pouvons étudier tout le plan de l'habitation. La maison de Chandoulâl est le type exact de celle de tous les riches Hindous ; elle est composée d'une grande cour carrée entourée sur trois côtés de deux étages de petits appartemens s'ouvrant tous sous une galerie couverte. Cette galerie est aussi supportée par des piliers en bois indignement bariolés, tandis que sur la face correspondant à l'entrée se

trouvent deux salons, le diwan e âm et le diwan e khâs, salon public et salon intime; le premier ayant vue sur les jardins extérieurs, l'autre sur la cour intérieure. Quant à l'ameublement, on trouve çà et là quelques articles dispendieux mais de mauvais goût, et tout auprès des vieilleries qu'on ne souffrirait pas dans la plus modeste maison européenne. Les boiseries du plafond sont sculptées, mais il n'y a pas une porte qui joigne ni une fenêtre qui ferme. On rebâtirait plutôt une nouvelle maison que de remettre une vitre cassée. Ce qui sert au bien-être réel, à la commodité est entièrement négligé, et à défaut du nécessaire qui manque partout en toutes choses, on est étonné de rencontrer un superflu bizarre qui se montre par intervalle; un piano, par exemple, dont personne dans la capitale ne connaît l'usage, des pendules françaises qu'on ne remonte jamais, des lustres dans toutes les chambres et dont il faut constamment se garer la tête, de petits cadres de mauvais goût contenant des gravures coloriées comme on en peut voir dans une auberge de village, des fauteuils de bois doré couverts de velours superbe mais tout rongés par les insectes et dont on ne fait usage qu'en présence des Européens; c'était

toujours luxe et misère. Au milieu de tout cela, l'objet le plus curieux était certainement le fils de notre hôte qui nous faisait les honneurs de la maison de ville de son père, tandis que celui-ci nous attendait à la campagne. Raja-Bala-Poursat semble la gloutonnerie incarnée: c'est un monstre d'obésité dont le corps se meut difficilement, mais dont les yeux stupides roulent continuellement sur ses visiteurs, tandis que ses mâchoires ruminent sans cesse quelques feuilles de bétel préparées avec de la chaux, du pân et autres épices qu'il a toujours près de lui dans une espèce de bonbonnière. L'expression de ses yeux trahit à chaque instant les émotions ignobles de son âme: on sent qu'il voudrait flatter, ramper, se coucher à vos pieds, qu'aucune bassesse ne lui coûterait s'il espérait vous plaire, mais qu'en dépit de lui-même il est gêné: un mécontentement invincible, une sourde haine l'animent contre ces Européens qui ont l'instinct spontané de sa nullité, qui lisent dans chacun de ses traits sa sensualité brutale, ses vices, ses mœurs infâmes. De tous les sujets du Nizam, il n'en est pas un moins capable de succéder à son père. Il nous faisait à tous une impression pénible: c'était de l'aversion et du dégoût

comme au contact d'un reptile ; aussi le Résident demanda-t-il bientôt le rukhsat (la permission de se retirer): tel est l'usage universel en Orient pour prendre congé, et nous remontâmes sur nos éléphans pour traverser le reste de la ville et gagner la campagne.

Un long faubourg formé de maisons bizarrement construites, tombant en ruines et dispersées sans ordre, mais dont l'ensemble est pittoresque à cause des arbres et des arbustes fleuris qui les entourent, conduit à de vastes champs de riz dans une fraîche vallée. Les tertres formés par les tombeaux à droite et à gauche tracent un étroit sentier sur cette mer de verdure ; les arbres dorénavant solitaires deviennent plus rares ; un seul massif d'une couleur plus sombre s'élève dans le lointain derrière de hautes murailles ; des flèches et des globes dorés étincellent parmi le feuillage : c'est le Bâghâderi, la villa de Chandoulâl ; c'est une page dérobée aux Mille et une Nuits ; c'est un labyrinthe de kiosques, de jardins, de fontaines, de pièces d'eau ; c'est à-peu-près la grande allée de Versailles en face de l'orangerie, si vous vous figurez nos chênes et nos charmilles remplacés par le cocotier, le cyprès, l'arékier, le mimose, le bananier,

par la richesse et la variété de couleurs de la végétation orientale. Il faut supposer encore qu'au lieu de larges pelouses de verdure ce sont des parterres de fleurs de toute espèce, mais où l'on remarque surtout les balsamines, les géraniums et plus fréquemment encore des pavots blancs et rouges. Il y a d'ailleurs le même nombre de bassins et de jets d'eau, mais beaucoup plus mesquins. Le kiosque central appelé par excellence le Rangmahl ou pavillon des mille couleurs est celui qui est préparé pour notre réception. C'est une espèce de châlet en bois, quadrangulaire, composé d'un rez-de-chaussée et d'un premier, formé de deux galeries supportées par de légères colonnes à cannelures torses; celle du rez-de-chaussée s'ouvrant à l'extérieur, celle du premier sur une cour cloîtrée, où se trouvent les retraites mystérieuses du zénanah.

Comme nous descendions de nos éléphans au pied des degrés devant la principale façade, nous vîmes s'avancer à notre rencontre, supporté par deux serviteurs, un petit vieillard courbé en deux et en apparence arrivé au dernier degré de décrépitude. Son turban était celui d'un brahmane de la caste des écrivains ou commis et il portait au cou le cordon brahminique. Il était vêtu avec la

plus grande simplicité. Une tunique de mousseline de laine blanche nouée sur la poitrine avec des cordons, des paejamas ou pantalons turcs de soie cramoisie, des chaussettes de soie blanche sans pantoufles ni babouches (il les avait dépouillées pour nous faire honneur), enfin un très beau châle de cachemire en guise de ceinture complétaient tout son costume. Les seuls bijoux qu'on put lui voir étaient des bagues de grande valeur, dont un immense diamant qui jetait un feu extraordinaire, un rubis avec son cachet gravé en caractères persans, et quelques émeraudes. Toutefois il n'affecte pas toujours cette simplicité: dans les grandes occasions il se pare souvent de perles, de pierreries et de diamans, pour la valeur de plusieurs millions.

Après avoir échangé avec le Résident le salut d'usage qui consiste à s'incliner et à porter trois fois la main avec les doigts étendus de la hauteur du genou et quelquefois même de la terre jusqu'au front, Chandoulâl, car c'était lui, après le salamaleikoum et les questions ordinaires, prit le Résident par la main et le conduisit à la salle de réception élevée de quelques degrés qui commandait une vue générale des jardins. Nous avions pris la précau-

tion de nous faire précéder chacun par nos khetmatgars ou valets de chambre; ils étaient à leur poste sous le péristyle extérieur, prêts à nous débarrasser avant d'entrer, de nos bottes et de nos souliers qu'il eût été aussi impoli de conserver que d'entrer dans un de nos salons d'Europe le chapeau sur la tête. La foule des natifs autour de nous marchait de même pieds nus ou en bas de soie : cet usage ne paraît plus étonnant, on le trouve même fondé en raison, quand on considère que les Orientaux se couchent sur leurs tapis, y posent constamment les mains et quelquefois le front à l'heure de la prière. Il est donc essentiel qu'ils soient de la plus grande propreté. Chez Chandoulâl ce tapis consistait en une simple toile blanche tendue sur tout le plancher. Après nous être donc déchaussés conformément à l'étiquette, nous montâmes d'un pied léger les quelques degrés qui nous séparaient de l'estrade où le ministre était déjà assis à côté du Résident, puis passant successivement en revue devant lui, nous lui fîmes notre salâm et allâmes nous asseoir dans les fauteuils qu'on nous avait préparés à sa droite et à sa gauche en un demi-cercle dont il occupait le milieu. Ce fut alors que j'eus le loisir de l'examiner pour la première fois,

et je trouvai bientôt un étrange plaisir dans cette étude. La tête de Chandoulâl est éminemment caractérisée. Pendant qu'il s'entretenait en persan avec le Résident et souriait avec une grâce et une finesse singulières, ses yeux parcouraient lentement toute l'assemblée. C'était de ces yeux qu'on ne peut sonder; il sortait de leur prunelle noire des flots de lumière, deux éclairs qui rayonnaient sur vous, qui vous pénétraient, qui allaient chercher vos pensées jusqu'au fond de votre cœur : c'était le regard de la couleuvre capelle qui fascine l'oiseau; on ne pouvait s'en détacher. Il n'avait plus de dents et sa lèvre inférieure, d'un rouge foncé, ressortait et contrastait avec sa peau presque blanche ou plutôt d'un jaune doré, ainsi qu'avec ses moustaches d'un noir mat et artificiel, démenti par ce que l'on pouvait voir de sa barbe.

Dès que nous fûmes assis on fit jouer les grandes eaux dans les bassins. Les Indiens ont évidemment quelque prétention en hydrostatique, mais l'effet général m'en parut assez médiocre, comparé surtout à ce qu'on voit chez nous; ils diminuent l'effet de l'ensemble en s'ingéniant à trouver mille petites combinaisons dans lesquelles ils gaspillent leur eau : le grandiose est sacrifié au coquet. Après

un assez long intervalle consacré à ces jeux aquatiques dont on varie à l'infini les évolutions comme on change les décorations sur nos théâtres, des serviteurs se présentèrent avec des colliers de fleurs blanches (une espèce de jasmin très odorant) qu'ils passèrent au cou de chacun des convives et nous fûmes introduits dans la salle du festin. Là nous trouvâmes encore une fois nos propres domestiques, chacun derrière le siége réservé à son maître et chargé des couverts d'argent que nous avions dû apporter avec nous, ces ustensiles ne se trouvant pas dans un établissement hindou, pas même dans un palais, puisque prince et populace mangent avec leurs doigts. Des masses de viande dans des plats énormes encombraient la table, mais tout était servi sans goût et sans ordre, tout était froid à la glace, les mets ayant été apportés depuis plus d'une heure. Des plats d'argent massifs, des candélabres de toute beauté contrastaient sur la même table avec des chandeliers de cuivre comme on en peut voir dans nos cuisines. D'énormes glaces couvraient toutes les murailles et eussent paru superbes sans la malpropreté et les efflorescences qui les ternissaient; il eût été presque aussi facile de se voir dans la vaisselle qui couvrait

les entremets. Durant le dîner, un chœur de musiciens chanta nos louanges dans les termes les plus extravagans et avec des sons qui auraient déchiré nos oreilles si, par bonheur, nous n'eussions été en même temps assourdis par le tapage des tambours et autres instrumens barbares dont on jouait dans le jardin.

Le rajah Chandoulâl et quelques autres seigneurs indigènes étaient assis à la même table que nous ; mais la plupart étant hindous ne touchaient point au repas et se contentaient, dans les intervalles de la musique, d'entretenir la conversation avec ceux des convives qui savaient l'hindoustani, tout en fumant en même temps leur houkah. Une seule partie du festin était irréprochable : c'étaient les vins et liqueurs consistant principalement en bordeaux, champagne, xérès et madère, avec de l'eau gazeuse et de l'eau glacée. J'étais humilié, comme Européen, de l'indélicatesse et de la gloutonnerie déployées autour de moi par des officiers anglais de tout âge et de tout rang : on se jetait sur les vins français, mais surtout sur le champagne, avec une avidité et une intempérance qui devaient paraître doublement méprisables à ces indigènes si graves, si sobres, si remplis de la dignité de l'homme. En

vérité, les barbares étaient encore cette fois la race conquérante, les hommes du nord. Le Résident jugea bientôt convenable de mettre fin à cette orgie avant qu'elle métamorphosât en brutes une partie de son cortége. Il se leva de table et nous le suivîmes dans un nouveau salon au rez-de-chaussée, donnant sur la cour intérieure : c'est ce salon qui reçoit spécialement le nom de Rangmahl (proprement la galerie peinte). Les murailles sont couvertes de peintures dessinées dans le goût des figures d'un jeu de cartes, mais brillantes de couleurs comme elles; leurs sujets sont exclusivement ceux de la mythologie du pays ou des portraits de bayadères célèbres. Dans un cabinet adjoignant, on avait eu l'idée originale de tapisser les murailles d'échantillons de porcelaines de toute espèce, c'est-à-dire d'assiettes entières, de tasses, de soucoupes, de peintures de Sèvres, de Berlin, de Birmingham qu'on avait incrustées et cimentées dans le stuc de manière à remplir tous les panneaux : l'effet en est bizarre et plus agréable qu'on ne pourrait le supposer. Une multitude de lampes allumées dans des verres de couleur et dispersées avec plus de profusion que de goût se groupaient autour des nombreuses colonnes qui supportaient les galeries et

pendaient de tous les balcons sur la cour : au-dessus de cette cour on avait tendu une toile immense, de manière à la convertir en une salle fort élégante; et pour éclairer le mieux possible l'architecture tourmentée de l'Inde, on avait élevé au milieu de cet espace une sorte d'if énorme chargé de lumières et ressemblant à un obélisque de feu. Des groupes nombreux d'Indiens avaient envahi toute la cour avec une confiance qui prouve toute la bonhomie du pouvoir chez les asiatiques, bonhomie qui n'exclut ni la tyrannie ni la cruauté, mais qui existe réellement dans le commerce journalier; ils ne laissaient de libre que la salle brillamment illuminée où nous étions assis et où l'on devait exécuter les nâtch. Derrière nous étaient rangés nos domestiques tous fort curieux d'assister à ce spectacle. Pour les Européens cela devient bientôt fastidieux; mais les naturels du pays ne se lassent jamais de contempler les exercices de leurs danseurs et resteront assis toute la nuit avec une patience exemplaire, les yeux constamment fixés sur les groupes qui se succèdent sans interruption, dans une espèce d'extase.

Je dois cependant avouer que ces nâtch chez le ministre étaient bien supérieures à ce que j'avais

vu à Nellore. « Les groupes qui arrivent en tournant en cadence se composent ici de sept personnes : deux seulement forment la danse, elles avancent et se placent vis-à-vis de l'assemblée; trois autres sont des musiciens qui les suivent et restent en arrière; de chaque côté se plante un massalchi (porteur de torches) avec son flambeau qu'il élève et abaisse en suivant le mouvement des bras et des pieds des danseuses. Ces femmes offrent à l'œil des formes très pittoresques quoiqu'un peu chargées par les plis volumineux de leur vêtement. Ce vêtement consiste en un pantalon de soie couleur claire, orné de bordures et de broderies d'argent et assez long pour ne laisser voir qu'en passant les riches anneaux à grelots qui entourent les chevilles. Leurs orteils sont couverts de bagues; une chaîne d'argent large et plate se croise sur le coude-pied. Par-dessus le pantalon, elles portent une jupe d'étoffe précieuse ayant au moins douze largeurs, garnie de larges bordures d'or ou d'argent terminées par des franges épaisses de même matière; une petite veste serrant la poitrine est presque entièrement cachée sous un voile immense qui fait plusieurs tours et retombe devant et derrière en larges pointes. Les mains, les bras et le cou sont

couverts de joyaux, la plupart d'un grand prix, et les cheveux, relevés avec des rubans d'argent sont attachés par des aiguilles du plus beau travail; le bord des oreilles est percé tout autour d'une multitude d'anneaux qui forment une espèce de frange; l'anneau du nez est du diamètre d'une pièce de deux francs : il est formé d'un fil d'or mince; une perle et deux ou trois autres bijoux y sont suspendus et s'agitent autour de la bouche d'une manière peu agréable. A l'exception de cet ingrat ornement, le costume est non-seulement riche mais d'un bon effet. Ces danseuses sont en même temps musiciennes; accompagnées d'un tamtam et de deux sortes de guitare elles commencent ordinairement leur chant sur un diapason extrêmement aigu qu'elles soutiennent aussi long-temps qu'il leur est possible(1). » On dirait que c'est seulement quand elles sont fatiguées qu'elles descendent à des inflexions plaintives quelquefois assez douces : c'est le seul moment où elles plaisent à un Européen. Quant à la danse nous l'avons déjà décrite; elle est encore moins intéressante que la musique.

Les danseuses de l'Inde ne sont nullement à

(1) *Oriental Annual*, traduction d'Auguste Urbain.

classer sur la même ligne que les filles publiques d'Europe : « Il n'est pas entendu que la prostitution « soit leur gagne-pain ; elles viennent quand on « les appelle, pour danser et chanter, et si elles « font preuve d'autres talens c'est par pure faveur. « Leur air est généralement aisé, décent et gracieux; « vêtues avec la plus stricte convenance d'une riche « étoffe de soie, tandis que les honnêtes femmes « sont très insuffisamment couvertes de haillons « grossiers ; dansant, chantant, capables de causer « quelques minutes, tandis que celles-ci abruties « par la servitude domestique n'osent parler devant « un homme : les nâtchgirls semblent n'avoir qu'une « noble et élégante coquetterie. Cet ordre de choses « ennoblit jusqu'à un certain point la condition de « courtisanes : il y a dans leur existence quelque « chose qui rappelle celles de la Grèce (1). » Aussi sont-elles bien loin d'être méprisées comme en Europe ; un certain hommage les accompagne même au-delà de la tombe et leurs mausolées rivalisent avec ceux des impératrices et des sultanes. Au lieu de faire un étalage de vice comme dans nos pays, elles semblent fuir les regards : c'est à peine si elles

(1) Jacquemont.

paraissent un instant aux fenêtres de quelques maisons, encore ce n'est que la plus basse classe qui consent à cette dégradation ; les autres se laissent deviner plutôt qu'entrevoir derrière une natte claire de bambous qui pend à la porte de leur demeure.

Je remarquai bientôt qu'outre la foule qui s'étendait devant nous il y avait d'autres spectateurs qui, pour être invisibles, ne prenaient pas moins d'intérêt à la nâtch, et qui révélaient leur présence par des chuchotemens et des éclats de rire étouffés. C'étaient, derrière certains treillis en bois ouvrant sur le salon, les dames du hârem de Chandoulâl et de son fils, qui voilées d'ailleurs par des rideaux de gaze pouvaient nous voir sans être aperçues. Il paraît que la vanité de quelque jeune mère avait excité une discussion sur la convenance d'envoyer ses enfans recueillir l'admiration des sahiblog (gentilshommes européens). Effectivement, une porte s'ouvrit bientôt pour admettre deux domestiques et deux enfans. Une ayah (ou bonne) portait un nourrisson entre ses bras : sur la petite tête de l'enfant était une calotte ou bonnet grec enrichi de broderies éblouissantes et son petit corps était chargé d'autant d'ornemens qu'on en pouvait pla-

cer. Venait ensuite un khetmatgar conduisant par la main une jeune fille de cinq ans littéralement écrasée de pierreries ; ses oreilles, son nez, ses bras, ses chevilles, étaient tellement surchargés que ses mouvemens en étaient gênés. Son teint n'était ni blanc ni noir, mais plutôt un jaune doré et diaphane, les cils et les bords des paupières avaient une ombre de sourmah (préparation d'antimoine) qui donnait un air de langueur à ses grands yeux noirs en amandes ; les bouts de ses doigts étaient teints avec de l'hennah en rose foncé. Elle n'avait point la vivacité ordinaire d'un enfant de cet âge, ne paraissant faire aucun mouvement de sa propre impulsion, mais restant volontiers assise, les yeux fixés sur les étrangers ou sur les danseurs avec un sourire calme et rêveur sur ses traits.

A la nâtch succéda un magnifique feu d'artifice, genre de spectacle dans lequel les artistes indigènes n'ont point de rivaux : ce sont de vrais drames écrits avec du feu, dont les catastrophes sont des explosions qui finissent en pluie d'étincelles et dont l'obscurité est le rideau. Ils terminent fort agréablement toutes les soirées. Au moment de prendre congé, on apporta sur un plateau de laque une quantité de petits flacons contenant de l'huile

de sandal dont on distribua une paire à chacun des convives, pendant qu'un autre domestique aspergeait nos habits et nos mouchoirs avec de l'essence de rose.

Il était minuit passé quand nous montâmes nos éléphans ; nous traversâmes encore une fois toute la capitale dans une obscurité profonde interrompue seulement par le reflet de nos torches, et de distance en distance par une illumination brillante devant quelque pagode où l'on distinguait des chants de bayadères au milieu d'instrumens barbares. Le service religieux des Hindous semble consister surtout dans l'effroyable vacarme que font les brahmanes en frappant sur les tambours et les tamtams toujours suspendus au plafond des pagodes, et en sonnant dans diverses trompettes de tons et d'octaves différens. La discordance de ces sons est horrible au-delà de ce qu'on peut s'imaginer. La plus terrible de leurs trompes est droite, presque cylindrique, longue de deux mètres et largement évasée ; les sons ressemblent à ceux de la cornemuse de nos campagnes, mais mille fois plus volumineux : c'est à faire tomber les murailles. Même à cette heure avancée et jusqu'à la première aube du jour la foule inonde les portiques, et parmi

les assistans nul ne va pour être simple spectateur : chacun s'exerce à qui fera le plus de tapage et frappe ou souffle de son mieux ; ils semblent se délecter dans l'affreuse discordance de leur vacarme. Nous étions déjà bien loin que les sons perçans et lugubres de ces redoutables trompes nous poursuivaient encore et déchiraient nos oreilles. Je me rappelle qu'en traversant dans notre fuite une rue étroite, l'échelle suspendue au côté gauche de l'éléphant que nous montions accrocha une poutre qui s'avançait, et l'animal insensible à cette résistance enleva sans s'en douter toute la toiture d'une maison. Nous ne nous aperçûmes de cet accident qu'aux cris de détresse des habitans ainsi soudainement appelés à coucher à la belle étoile. Vers deux heures nous étions de retour au faubourg de Chaderghât où la majeure partie de la société trouva un asile dans les demeures hospitalières des messieurs Palmer.

Puisque me voici à Chaderghât, j'en profiterai pour décrire une société toute particulière qui n'existe que dans cette petite localité, qui ne ressemble à aucune autre sur la surface du monde et qui passera bientôt à l'état fossile. Le ton qui y règne n'a aucun rapport avec celui de Secunde-

rabad ou de Bolarúm ; ce n'est ni la nullité exclusivement militaire du premier de ces cantonnemens, ni le sybaritisme indolent, gracieux et raffiné du second. Cette société de trente personnes présente deux nuances parfaitement distinctes : dans les vastes salons de la résidence, dans les élégantes demeures des attachés, on retrouve les manières guindées, froides et polies, la conversation à voix étouffée (sotto voce), les habitudes et le ton d'une cour européenne : c'est Vienne ou Berlin. Dans les galeries à ogives chargées de moulures et d'arabesques des Palmer, c'est encore une cour, mais une cour orientale ; c'est la dignité du Mogol, la politesse du Persan, l'hospitalité de l'Arabe : c'est par-dessus tout la bonhomie de l'Orient. Au haut de cette table où vingt couverts attendent toujours les visiteurs que le hasard amènera, le chef de cette maison célèbre relève, sous la tache originelle du mulâtre, un front que le génie a ennobli. Aussi noir que le serviteur debout derrière son fauteuil, laid, chétif et souffrant, il fume tranquillement son chibouque pendant que son œil parcourt des papiers en caractères persans ou nagri rangés près du déjeuner auquel il touche à peine. Deux charmantes nièces dont le front légè-

rement nuancé annonce que le sang européen a prédominé dans une seconde génération, font à ses côtés les honneurs de sa table. Pendant qu'elles entretiennent la partie anglaise de l'assemblée, formée généralement de l'élite des trois cantonnemens, M. William Palmer reçoit comme un prince les humbles salâms de la plus haute noblesse de la cité. Le savant Pundit, le pieux Moullah, l'orgueilleux Amir, s'inclinent également et avec un respect profond devant ce frêle individu d'une race que leurs préjugés comme les nôtres ont également flétrie.

MM. Palmer ont long-temps servi d'intermédiaires entre le gouvernement anglais et celui du Nizam; ils ont été les fidèles serviteurs de l'un et de l'autre: c'étaient les Rothschilds du Dekhan. Dans tous les momens de crise, leurs richesses acquises par une honnête industrie sont toujours venues en aide au pouvoir protecteur comme au pouvoir protégé. Qu'en est-il résulté pour eux? ce que l'on devrait toujours attendre d'un monde ingrat; les deux gouvernemens sont tombés d'accord pour les dépouiller. Dans les embarras politiques et financiers qui surgirent de 1816 à 1820, les Anglais requirent l'assistance du Nizam contre les Pindaris

et les Mahrattes; son ministre contracta avec la maison Palmer un emprunt de soixante lacs de roupies (15,000,000 de francs) qui servirent à solder de nouvelles troupes, et contribuèrent à faire pencher la balance alors fort indécise en faveur de la Compagnie. Le danger passé, celle-ci refusa de garantir l'emprunt ou de forcer le gouvernement du Nizam à reconnaître sa dette: dès-lors le Nizam et son ministre devenus pauvres refusèrent absolument de payer, et MM. Palmer en furent pour leur argent. Ils se trouvèrent ainsi ruinés par l'insigne déloyauté de la Compagnie. Il ne leur reste plus aujourd'hui qu'une pension viagère à la merci de Chandoulâl, et dont la quotité et la régularité dépendent de son caprice; il leur reste encore leur nom et leur honneur sans tache: le respect et les hommages du blanc et de l'indigène les suivront jusqu'au tombeau.

Ce qui caractérise surtout la vie intérieure des chefs de cette famille, c'est qu'elle est ouvertement épicurienne: c'est leur malheur plutôt que leur faute, le malheur de leur couleur proscrite. Déistes par suite de l'éducation philosophique qu'ils ont reçue en Europe, habitués au ton et au raffinement de l'extrême civilisation au milieu de laquelle ils

ont passé leur première jeunesse, l'impossibilité de se procurer des femmes dans la seule classe européenne où ils auraient pu trouver des épouses à leur hauteur intellectuelle leur a fait une nécessité du sensualisme pur et simple de l'Orient. Chacun d'eux a donc son zénanah ou harem peuplé de femmes de tous les âges, mariées suivant leurs croyances respectives, qui se sont succédé dans leur faveur aux différentes périodes de leur vie et mises successivement à la réforme, mais traitées du reste avec libéralité et avec égards. Il est issu de ces unions une géniture vraiment priamique : j'ai vu chez M. William Palmer des enfans de tous les âges et de toutes les nuances. Jusqu'ici cette famille se soutient encore contre le fatal préjugé qui la poursuit, elle conserve encore sa place dans la société ; mais malheur à elle si elle perdait son chef ! il est seul capable de tenir tête à l'opinion, de lui en imposer par le prestige de son génie, par son instruction, par ses idées libérales et indépendantes, sa longue renommée, le souvenir de sa générosité sans bornes, de son immense hospitalité dans les beaux jours de sa fortune, hospitalité qui l'avait fait surnommer le prince des marchands à Hyderabad, nom que son frère (du même père par

une femme européenne) s'était déjà acquis avant lui à Calcutta. Mais c'est un homme déjà âgé, d'une nature chétive, usé d'ailleurs par le climat, par ses mœurs orientales et surtout par les chagrins; car sa position devient tous les jours plus précaire (1). Il ne peut se faire à l'idée d'être pauvre ni comprimer les élans de son cœur généreux: ainsi à l'heure même où il soulage les infortunés autour de lui, la misère envahit sa demeure. Ses magnifiques jardins sont à-peu-près abandonnés: dans leurs compartimens symétriques croissent des arbrisseaux sauvages, d'autres sont tout-à-fait dépouillés; les arbres tombent de vieillesse et ne sont plus remplacés; les bassins sont sans eau; dans les élégantes fabriques de marbre blanc qui les décorent on ne trouve que négligence et malpropreté; la maison elle-même s'écroule, c'est à peine si elle durera autant que son vieux maître. En passant pour la dernière fois, à la fin de 1839

(1) Au moment même où nous mettons sous presse nous apprenons que Chândoulâl, effrayé de l'épuisement général des sources du revenu public, a donné sa démission. Les pensions de la famille Palmer sont donc abrogées; cette famille se trouve ainsi dans le plus affreux dénuement, et la Compagnie qui les a laissé dépouiller, qui a hérité de leurs dépouilles, leur refuse aujourd'hui la plus mince aumône. Telle est souvent la reconnaissance du gouvernement britannique envers un dévoûment étranger!

et au moment de quitter l'Inde pour toujours, devant les cyprès de cette triste demeure, autrefois si gaie je me pris à répéter en soupirant ces vers d'Horace:

Eheu! Posthume, quas colis arborum
Nulla præter invisas cupressos
Brevem dominum sequetur.

Pauvre Palmer! il ne restera de toi que tes cyprès; et ces Anglais que tu as si libéralement nourris à ta table paieront tous tes bienfaits en prodiguant l'insulte et le mépris à tes enfans, en leur refusant une place dans la société et dans le monde. Telle est la tendresse, telle est la sympathie de l'Europe civilisatrice envers les noirs, sur les deux rives de l'Océan; elle veut bien les admettre à ses embrassemens lubriques, mais les rejette aussitôt avec dédain et désavoue les fruits de son adultère. Le même sentiment qui met les halfcastes au ban de la société dans l'Inde, les expose à être massacrés en Amérique.

CHAPITRE XI.

Le Ramlila. — Société de Secunderabad. — Bider ; Aurungabad ; Ellora.

Cependant les jours s'écoulaient; j'avais continué mes études avec ardeur, et l'ourdou, c'est-à-dire l'espèce de lingua franca qu'on est convenu d'appeler la langue hindoustanie, me devenant familière, je pouvais déjà me rendre compte des scènes qui se passaient autour de moi. Nous arrivâmes au mois d'octobre : c'est l'époque d'une des grandes fêtes qui mettent annuellement en mouvement toute la population hindoue de la religion de Brahma. Cette fête que je ne saurais passer sous silence, parce qu'elle est caractéristique des mœurs du pays, se rapporte à un épisode de son histoire mythologique, à la sixième et à la plus célèbre incarnation de Vischnou dont voici la tradition : Pour je ne sais plus quelle cause Vischnou se trouva contraint par Naada, fils de Brahma (créa-

teur), à descendre sur terre sous la forme humaine: il naquit en conséquence, sous le nom de Rama, de la femme du roi de Siam. A l'âge de quinze ans il quitta la demeure paternelle, accompagné de sa femme Seeta et de son frère Lukmann, passa le Gange et se mit à prêcher dans tout l'Hindoustan la doctrine de la transmigration des âmes. Dans le cours de ses voyages, Ravana ou Ravanou, alors roi de l'île de Ceylan, trouva moyen de lui enlever sa femme Seeta, et ce ne fut qu'après de longs combats et un long siége tout-à-fait homérique, écho défiguré de l'Iliade et de l'Odyssée, qu'il parvint à la reconquérir avec l'assistance d'une armée de singes commandée par un singe fameux nommé Hanouman.

Les cérémonies du Ramlila ne sont autre chose que la mise en scène de ce drame religieux : c'est une occasion avidement saisie de se livrer à ces plaisirs et à ces spectacles pour lesquels tous les Asiatiques éprouvent un besoin d'enfant. Comme c'est toujours la même répétition dans toutes les localités, il me suffira de décrire cette fête telle que je l'ai vue à Hyderabad pour en donner une idée exacte à mes lecteurs.

Les préparatifs occupent plusieurs semaines du-

rant lesquelles les cipayes travaillent sans relâche à construire, dans la grande plaine qui s'étend entre le village d'Alwall et Bolarum, une espèce de fort que Rama et Lukmann devront assiéger.

Vers le premier du mois, on voit s'élever successivement dans cette enceinte plusieurs idoles colossales environnées de figures bizarres, de chevaux et d'éléphans construits en terre glaise et en paille, et creux de manière à pouvoir y introduire de la poudre. La plaine devient alors le théâtre d'une petite guerre qui continue pendant plusieurs jours avec des explosions continuelles de pétards, les sons effrayans de ces terribles trompes dont nous avons déjà parlé, les tamtams, les naobuts, qui ne discontinuent ni jour ni nuit. Chaque jour, vers le coucher du soleil, arrive, traînée sur d'énormes roues par toute la population hindoue des trois cantonnemens, quelque nouvelle divinité qui vient joindre l'une ou l'autre armée. Le sabbat va toujours croissant, lorsque enfin Ravanou paraît en personne sous la forme d'un géant monstrueux de trente à quarante pieds de hauteur, construit de la même façon que les autres divinités, mais contenant intérieurement un système compliqué de feu d'artifice. J'ignore combien de têtes la mytho-

logié accorde légitimement à ce monstre; je lui en ai vu généralement huit ou neuf, tout ce que l'imagination et les mains de l'homme peuvent concevoir et exécuter de plus horrible. Il a aussi des bras et des mains à la volonté du statuaire, et chaque main brandit quelque arme plus ou moins redoutable ou fantastique. Des attaques furieuses sont dirigées incessamment contre lui par Rama et Lukmann, mais les assaillans sont constamment repoussés jusqu'au dernier jour de la fête quand les deux frères, assistés par le général Hanouman et sa puissante armée de singes, doivent enlever le fort. Cette armée composée de quelques centaines de masques plus effroyables les uns que les autres et porteurs de longues queues, cabriole, hurle, miaule, glapit comme autant de démons. Ils sont aussi repoussés à plusieurs reprises, mais enfin la journée est à eux. Au plus fort de la fusillade, le feu se communique au géant principal, Ravanou, qui saute en l'air avec une explosion épouvantable. Tel est à-peu-près le programme des représentations qui se renouvellent chaque année exactement de la même manière. On ne se fait pas une idée de la foule que ce spectacle attire en plein air, surtout le dernier jour et la dernière nuit, celle du 8 au 9

octobre, qui est terminée par un feu d'artifice vraiment magnifique.

Monté sur un éléphant, j'accompagnais une de mes sœurs qui avait voulu assister à ce spectacle. On eût dit un vaste camp de cent mille Bohémiens. Aussi loin que la vue peut s'étendre, ce ne sont que tentes, que banderolles, que hacquereys et voitures de toutes espèces, que groupes aux mille couleurs, aux mille costumes, aux armes de toutes les époques, la lance, le bouclier, la cotte de mailles, le fusil à mèche, le tromblon. Tout ce monde s'agite, gesticule, rit, fume, chante et crie. C'est une mer mouvante de têtes d'hommes et d'animaux. Nous ne pouvions avancer que lentement et avec peine, et quelquefois l'éléphant enlevait doucement avec sa trompe ceux qu'il aurait dû inévitablement écraser.

Le soleil était couché depuis long-temps quand nous atteignîmes la position qui avait été réservée aux Européens pour la vue du dernier épisode du drame. Une fusillade très vive était déjà engagée et dura encore plusieurs heures en augmentant toujours d'intensité. L'armée de Ravanou, ses chevaux, ses éléphans, sautent en l'air successivement, à la grande satisfaction de la multitude; arrivé

enfin la catastrophe impatiemment attendue qui doit couronner la fête : un nombre prodigieux de feux d'artifice, les plus admirables du monde, s'échappent simultanément de tout le corps du géant; ses têtes, ses bras, ses armes retombent avec fracas dans toutes les directions, et dans l'épaisse fumée qui enveloppe tous les objets et au milieu de laquelle le fort disparaît on ne distingue plus enfin que les effrayantes figures des idoles rendues plus horribles encore par l'obscurité et les sombres lueurs qui les entourent : c'est une de ces scènes qui frappent vivement l'imagination, qu'il est impossible de décrire et qui cependant ne s'effacent jamais de la mémoire.

Le lendemain Seeta, ainsi délivrée et représentée par une petite fille de sept ou huit ans, nouvellement mariée, est conduite en triomphe dans un superbe palanquin où elle est assise à côté de son mari. Ces pauvres petites créatures ont un rôle des plus fatigans à jouer; peu s'en faut qu'elles ne soient étouffées par les nuages de poussière et de fumée qu'elles sont obligées d'aspirer pendant tant de jours.

L'année dans l'Inde ne suit pas les mêmes divisions atmosphériques que dans nos climats sep-

tentrionaux. On n'y reconnaît à proprement parler que trois saisons : la saison chaude, depuis le 1^er^ février jusqu'au 15 juin ; celle des pluies jusqu'au 1^er^ octobre ; et enfin l'hiver depuis le 1^er^ octobre jusqu'au 1^er^ février. Cette dernière saison dans la latitude d'Hyderabad est délicieuse. Les nuits sont souvent très froides et accompagnées quelquefois d'une légère gelée blanche. On peut à cette époque sortir toute la journée, excepté peut-être de midi à deux heures. Il s'ensuit que c'est aussi le temps de l'année où l'on remarque le plus de mouvement dans la société, où l'on échange le plus de visites, je dirais presque que c'est la saison des plaisirs ; mais la mode ne fixe dans l'Inde aucune règle à cet égard. Ce qu'on appelle généralement les plaisirs, c'est-à-dire les bals, les réunions les dîners, dépend ici de circonstances tout-à-fait accidentelles et sans liaison avec la saison de l'année, telles que l'arrivée, le passage ou le départ d'un régiment, une nouvelle importation de jeunes Anglaises à marier dont on est pressé de disposer le plus vite possible avant qu'elles aient perdu leur fraîcheur, et ainsi de suite des autres causes. Je me trouvais naturellement compris dans toutes les invitations que recevaient mes amis de Bolarum

pour les réunions qui se donnaient à Secunderabad, vis-à-vis de laquelle nous étions dans les rapports du château à la ville. J'avoue cependant que quel qu'en fût le motif, dîner, soirée ou bal, ces invitations avaient peu d'attraits pour moi. Les Anglais n'ont point d'expansion en société : ils semblent réserver leur esprit, comme leurs bonnes qualités, pour leur *home*, leur intérieur. Il faut toute la douce chaleur du foyer domestique pour fondre cette croûte de glace dont ils s'enveloppent dans le monde : dans la vie intime, en petit comité vous les trouverez souvent bons et aimables ; et dans leur cabinet, la plume à la main, brillans, touchans ou légers, mais ils ne savent point causer. Jamais ils ne se livreront en présence d'un étranger, si ce n'est quelquefois à table après la bouteille ; mais ce sont alors généralement des individus à cerveaux creux, chez lesquels il n'y a rien à trouver. Vous les voyez toujours arrêtés par ce fléau de la vie anglaise, la mode, la crainte de manquer au fashionable, la servitude à toutes les coteries. En causant avec un Anglais, vous lirez souvent sur sa physionomie qu'il a une arrière-pensée, et qu'il ne l'exprimera point : c'est généralement sa meilleure, sa plus profonde, sa plus spirituelle ; il la garde

pour son intime ami, pour sa femme, sa maîtresse, ou pour lui-même, mais rarement il en fait hommage à la société. Les respects, les distinctions flatteuses que l'on montre en France au mérite personnel, quelle que soit son enveloppe, prouvent qu'on en fait plus de cas. Dans un salon anglais, au contraire, l'esprit et la saillie sont considérés presque comme de l'impertinence, au moins comme de la présomption et ne reçoivent aucun encouragement. Il leur est surtout défendu de paraître s'ils ne se cachent sous un habit de drap fin et sous du beau linge blanc. « Aux jeunes gens, dit Jacquemont, nous témoignons de la bienveillance surtout quand ils sont modestes. » Les jeunes Anglais n'en ont pas besoin, car ils ont le pas sur les vieillards; il est vrai qu'ils sont hommes plus tôt que chez nous; ils le deviennent sans noviciat, sans apprentissage : « de là l'air de raideur déplaisant d'un grand nombre d'entre eux : au lieu « de se livrer à l'aimable gaîté de leur âge, ils sont « gent à avoir l'air mâle et grave; il n'y a pas de « naturel en eux, ils jouent toujours un rôle, et « un rôle assez plat et fort peu aimable. » Après un grand dîner, chacun des convives que je rencontrais ne manquait pas de se plaindre à moi de

l'ennui et de la froideur de la veille, tandis qu'il a contribué lui-même à cet ennui et y contribuera encore à la prochaine occasion, par cette morgue et cette affectation de réserve dont il ne veut pas être le premier à se départir.

Quant aux femmes avec lesquelles il faut dîner ou causer, rien de plus niais ou de plus médisant que la conversation à laquelle on se trouve condamné. Ce n'est pas qu'elles manquent d'esprit ou de capacité, elles sont même généralement plus instruites que les nôtres; mais c'est encore cette détestable mode qui vous force à les voir au travers d'un prisme odieux.

Une dame anglaise s'exposerait en s'avouant capable de causer de choses sérieuses avec un homme de mérite, à passer pour savante, *blue stocking*, la plus grosse de toutes les injures. Elle devra paraître offensée si vous lui parlez politique ou littérature un peu sérieuse, mais elle se livrera à toute son éloquence et ne tarira pas s'il s'agit de détails de nourriture, de sevrage ou de médicamentation des enfans, ou mieux encore de déchirer la réputation de ses voisines. La position des jeunes filles est plus déplorable encore. Elles ont à choisir entre deux rôles. C'est ou l'affectation d'une innocence

impossible, surtout avec les Bibles non châtiées qu'on leur met dès l'enfance entre les mains, ou le laisser-aller le plus agaçant, le plus déréglé (*romping*). Les unes paraîtront étonnées de tout, auront pour toute réponse un éternel *oh! dear me* (oh! en vérité!); les autres se jetteront à la tête de tous les hommes, prodiguant les éclats de voix et le gros rire de mauvais ton. Deux extrêmes qu'on se hâte avec raison de fuir au plus vite : la prudérie des unes est insipide et le dévergondage des autres fait craindre de se laisser enchaîner malgré soi et avant d'avoir eu le temps de la réflexion.

C'est une histoire tragi-comique à suivre dans son développement que cette carrière de la jeune Anglaise dans l'Inde. Elle végète en Angleterre, sans dot, sans alliances et sans beauté, par conséquent sans espoir d'un établissement; heureusement on lui découvre à Madras ou à Calcutta une tante, une cousine ou une amie de sa famille qui veut bien s'en charger temporairement, et on l'embarque au sortir de pension, pleine de santé, d'espérance et de gaîté, pour un voyage de découverte, en quête d'un mari. Certes il ne sera pas difficile à trouver, elle n'aura que l'embarras du choix, du vieux au jeune, du militaire au civil, du

noble au roturier, depuis le vieux général avec ses attaques bilieuses périodiques et sa face de parchemin qui n'a pas transpiré une fois depuis dix ans, parce que le soleil a déjà tout pompé, jusqu'au jeune enseigne à figure rose et blanche qui la dévore des yeux, tandis qu'il essuie les grosses gouttes qui roulent sur son front. Elle est à peine débarquée, que dès la première quinzaine elle est accablée de demandes et d'offres de mariage.

La pauvre jeune fille est tellement étourdie de toutes les flatteries qui bourdonnent à ses oreilles, qu'à la fin sa pauvre petite tête, qui n'était pas naturellement des plus fortes, est complétement tournée. Elle commence à croire qu'elle possède réellement toutes les perfections qu'on lui attribue, et on lui répète si souvent qu'elle est un ange, qu'elle ne sait plus où arrêter ses prétentions en fait d'établissement. Sa tante lui prêche soir et matin qu'elle ne doit s'abaisser à danser avec aucun cavalier au-dessous du rang d'un *civilian* de premier calibre ou d'un officier supérieur à gros appointemens, qui puisse lui apporter en mariage ces trois choses considérées dans l'Inde comme de première nécessité pour le bonheur de la vie conjugale : la théière en argent massif, le pa-

lanquin avec son jeu de porteurs pour les courses du jour, et le cabriolet pour sa promenade du soir. On lui fait ainsi refuser pendant quelques mois, par une ambition outrée, des partis réellement très avantageux et qu'elle n'aurait pas même pu rêver en Angleterre, tandis qu'elle danse jusqu'à perdre haleine et jusqu'à ce que tous ses cheveux soient débouclés, pour attirer dans ses filets quelque vieux nabab à jambes de fuseaux, qui n'a plus une étincelle de chaleur dans toute sa momie, et dont l'esprit depuis vingt ans ne s'est concentré que sur des roupies.

La guerre d'escarmouches qu'elle fait à ce cœur desséché, quelquefois à deux ou trois à-la-fois, peut durer un an ou dix-huit mois. Alors il arrive de deux choses l'une : ou elle réussit à le captiver et l'épouse.... pour s'en repentir aussitôt et finir par se sauver avec un amant et plaider en divorce; ou bien elle s'aperçoit que ce vieux stockfish se contente de jouer avec l'amorce sans vouloir mordre à l'hameçon. Mais cependant la charmante Mathilda devient chaque jour plus jaune, plus bilieuse, plus intéressante; elle éprouve de temps en temps de petits élancemens dans le côté qui indiquent que le foie est attaqué, et ses amis qui commencent à

s'inquiéter pour sa santé recommandent un changement d'air immédiat dans l'intérieur du pays, à Hyderabad par exemple, déplacement dont le motif réel est d'essayer un nouveau marché où elle puisse encore trouver des acquéreurs. Les Anglais ont un proverbe trivial, mais énergique et vrai, pour exprimer que dans l'Inde les demoiselles à marier ne se conservent pas, et qu'à moins d'être enlevées de suite, c'est un objet qui n'est bientôt plus de défaite. Et puis c'est que les bons partis sont très rares hors de la capitale; tous les officiers supérieurs que l'on rencontre dans l'intérieur sont généralement mariés : la jeune miss devra donc se rabattre sur quelque capitaine : mais même les capitaines ne sont plus toujours prenables; on commence à s'apercevoir qu'elle n'a plus de fraîcheur, et elle finira probablement, dans un moment de désespoir, par accepter quelque pauvre subalterne, malheureux dans son avancement, lieutenant depuis peut-être vingt ans, criblé de dettes et perdu de santé qui, n'ayant plus l'espoir de revoir son pays, veut du moins se donner quelques momens de bonheur et croit y parvenir en prenant une femme; mais il ne s'est donné qu'un fardeau de plus et ils ont fait tous deux une mauvaise

spéculation. Ce n'est point, comme chez nous, une active et prudente ménagère qui l'aidera à liquider ses dettes, et élèvera patiemment avec lui l'édifice de leur petite fortune. C'est encore la mode (the fashion), ce mauvais génie qui intervient toujours pour gâter leur intérieur. Il n'est point décent ni convenable, dira-t-on, qu'une jeune dame européenne entre personnellement dans les détails du ménage ou qu'elle tienne elle-même les comptes de sa maison : son rôle doit se borner à emmailloter ses enfans et à recevoir des visiteurs, de sorte que son mari se verra obligé de prendre un domestique de plus, maître d'hôtel indigène, qui le volera comme dans un bois. Sa femme obéissant à l'exemple de ses amies ou à ses propres instincts de coquetterie, le lancera plus éperdument que jamais dans la voie des dettes; et quand enfin sonnera l'heure de son tardif avancement, il n'en pourra plus profiter, ses créanciers seuls y gagneront et il restera écrasé sous le même fardeau de misère.

Et pourtant si tous deux étaient sages, s'ils consentaient à s'affranchir de l'odieuse tyrannie de la mode, cette vie de l'Inde, militaire et nomade, pourrait être bien agréable et bien poétique, si ce

n'était la froideur et le prosaïsme anglais qui la réduisent à n'être que bizarre et originale. Les Anglais vantent sans cesse leur confortable; mais ce confort dont nous jouissons comme d'un luxe est devenu pour eux de première nécessité; ils se sont faits les esclaves de leurs habitudes. Aucune concession n'est faite aux circonstances ou aux lieux : même en voyage, les femmes n'en rabattent point d'un ruban sur leur toilette. *Changement de climat, changement de fortune, rien ne détermine un Anglais à retrancher sur son premier genre de vie.* Il vivra comme il vivait auparavant; ruiné, il s'endettera plutôt que de se résigner à être pauvre et à vivre pauvrement.

Pour en revenir à la saison d'hiver dans le pays d'Hyderabad, si vous avez aussi peu de goût que moi pour des bals et des réunions où chacun semble se tenir sur la défensive, si vous êtes artiste, antiquaire ou chasseur, partons ensemble pour une excursion dans le nord du Dekhan; dans cette partie surtout du royaume d'Hyderabad, véritable oasis dans le désert, qui s'étend de Jaulnah le long des frontières du Kandeish jusqu'à Aurungabad et Ellora. Pour celui qui n'a pas visité ces régions magiques toute description serait froide et n'en pour-

rait donner aucune idée. Je suppose toutefois qu'on n'entreprendra le voyage que durant les mois délicieux de novembre, décembre et janvier : c'est alors qu'on traverse dans son immense étendue une campagne couverte des plus riches moissons, où l'orge, le maïs, le tabac, les gerbes gracieuses de la canne à sucre rivalisent d'abondance. Quelquefois un champ de blé annonce une température plus douce; la vigne étend aussi ses festons sur ce sol favorisé et fournit un fruit charnu et savoureux qui ressemble au raisin de Malaga, mais en trop petite quantité pour qu'on songe à en fabriquer du vin. Il est remplacé par un autre consolateur moins innocent des chagrins de l'humanité, qui annonce sa présence en éblouissant vos yeux : c'est le pavot dont la robe blanche ou pourprée s'étend sur de riches coteaux; de longues gerbes couvrent les prairies et ondulent au souffle du vent comme les vagues de la mer. Enfin la main du Créateur sème sur cet espace des massifs de bambous, de dattiers et de figuiers sauvages qui encadrent à chaque pas quelque tableau admirable.

Nous ne parlerons pas de la première partie de la route, qui n'offre qu'une désolante monotonie;

nous la parcourrons au galop de nos chevaux. A cinq journées de marche, environ vingt-cinq lieues d'Hyderabad, on rencontre la ville de Bider, qui devint, après l'envahissement de l'Inde par les Musulmans, le siége d'une dynastie afghane de souverains du Dekhan, connue sous le nom de dynastie Bhamenie, du nom de son fondateur Allah-Ouddîn-Houssein-Kourgah-Bhamenie, lequel vint s'y établir en 1347. Cette dynastie y régna jusqu'en 1526, quand elle fit place à celle de Coustoub-Shah, qui transporta le siége de l'empire du Dekhan à Hyderabad. Bider fut alors comprise dans le royaume Mogol d'Aurungabad jusqu'en 1717, époque où elle rentra dans l'empire du Dekhan reconstitué par Nizam-oul-Moulouk. La ville a environ deux lieues de circonférence, elle est bâtie sur un mamelon et a dû être très forte, étant entourée d'un fossé profond creusé dans le rocher et défendue par de hautes murailles et des tours crénelées. Aujourd'hui tout cela tombe en ruines. Bider a une certaine célébrité pour les objets qu'elle fabrique avec un métal composé de cuivre et de zinc et incrusté d'argent; elle en exporte une énorme quantité dans toutes les parties de l'Inde. L'artiste trouvera aussi d'admirables sujets pour

son pinceau dans les magnifiques tombeaux des environs de cette ville. C'est une remarque générale dans l'Hindoustan, qu'aucun monument destiné à la réception des vivans n'est à comparer à ceux qu'on élève aux morts pour la grandeur massive, la perfection des détails et la richesse des matériaux. La forme de ces mausolées est presque toujours la même : c'est une galerie rectangulaire, élevée sur une plate-forme où l'on monte par un large escalier de granit, et couverte en terrasse avec une balustrade et une corniche richement moulées et fleuronnées en *chenam*. Cet admirable stuc est préparé avec des coquillages pulvérisés, et rivalise en dureté, en poli et en éclatante blancheur avec le marbre de Paros. Cette galerie est supportée par des arcades à ogives et entoure une salle carrée sur laquelle s'élève un vaste dôme presque sphérique surmonté d'une très petite flèche dorée. Au centre de cette salle, qui ne reçoit de jour que de la porte d'entrée, s'élève à un pied du sol un sarcophage très simple de marbre noir, sur lequel est inscrit en relief, en caractères arabes, un éloge très pompeux et très métaphorique des vertus du défunt : des milliers de pigeons ramiers qui ont établi leurs nids dans les découpures des arabesques et les in-

tervalles des balustres font continuellement entendre leur vol bruyant sous ces sombres arches, et ajoutent encore par leurs plaintifs roucoulemens à la mélancolie de ces lieux.

A partir de Bider jusqu'aux eaux sacrées du Gódavery s'étendent des steppes de prairies ondoyantes, véritable Eldorado du chasseur. C'est au milieu de cette végétation luxurieuse que paissent d'innombrables troupeaux de daims, de cerfs, de sangliers, c'est ici que bondit l'antilope, que le florican et l'outarde élèvent leur vol pesant, que des millions de cailles et de perdrix, la perdrix peinte surtout, la plus délicieuse de toutes, s'appellent tout le jour. Des nuées de sarcelles, de canards, d'oies sauvages, de hérons, de cormorans s'abattent sur tous les étangs; chaque marais, chaque rizière fourmille de bécassines. Si vous suivez les bords ombragés d'un nullah (ruisseau raviné) du milieu des arbustes en fleurs qui se balancent sur votre tête un vol bruyant se fait entendre : c'est le paon avec sa robe semée de pierreries qui vous annonce le voisinage d'un gibier non moins beau mais plus dangereux, et vous avertit de couler une balle dans votre fusil. Effectivement, si vous regardez attentivement le

sable du ruisseau dont vous suivez le cours, vous y trouverez les traces distinctes, encore fraîches peut-être, et profondément marquées du roi des déserts. C'est une singulière coïncidence, mais elle est invariable, que partout où vous trouvez le paon le tigre n'est pas loin. Ils préfèrent sans doute les mêmes localités, et l'épais feuillage qui convient à l'oiseau sert à cacher son terrible voisin aux yeux de ses victimes jusqu'à la portée du bond fatal. Arrêtez-vous sur les bords charmans du Godavery, c'est le fleuve aux amoureuses légendes : vous y verrez les jeunes filles apporter des fleurs dans une feuille de bananier, la poser doucement sur l'eau du bord et la regarder fuir avec le courant. Elles attachent des craintes et des espérances superstitieuses au sort de leur offrande. Si la petite barque qui porte leurs amours chavire en peu d'instans, elles s'éloignent les yeux baignés de larmes; si elle surnage jusqu'à perte de vue, elles reprennent le chemin du foyer maternel, le pas léger et le cœur content. Qu'elles sont gracieuses ces filles de l'Inde ! L'Écriture sainte nous représente les femmes allant chaque soir remplir l'amphore au puits commun; cette coutume patriarcale existe encore dans tout l'Orient, mais surtout dans les

campagnes; et que de fois, au déclin d'un jour brûlant, assis sur les degrés du réservoir, ai-je oublié les heures en suivant du regard ces formes sveltes et élégantes, ce buste si parfaitement moulé, dont le doupettah, le vêtement des temps antiques qui retombe sur l'épaule gauche, ne vous dérobe que la moitié après avoir serré la taille frêle et les reins arrondis. En vérité la jeune Indienne dans son costume simple et primitif, comme l'oiseau dans son plumage, n'a rien à envier aux toilettes pompeuses et artificielles des grandes dames de nos salons.

En chassant tranquillement d'étape en étape il faut un mois pour arriver à Jaulnah, cantonnement de la division légère de l'armée auxiliaire anglaise dans le pays d'Hyderabad. Cette division est toujours considérée comme en campagne et maintenue sur le pied de guerre. Les tentes, les chameaux, les moyens de transport sont toujours sous la main au grand complet : on est prêt à partir d'un moment à l'autre. Les lignes de ce camp sont tracées à une petite distance de l'ancienne ville fortifiée de Jaulnahpour, dont elles sont séparées par une petite rivière. Cette ville avec un territoire d'environ quarante lieues carrées fut cédée aux An-

glais par les Mahrattes en 1803. Assez embarrassés de cette acquisition sur les frontières des sauvages tribus des Bheels, les Anglais l'abandonnèrent au Nizam en échange de certaines concessions où ils surent trouver leur avantage. Cependant il n'en resta pas moins nécessaire de garder un petit corps d'armée dans cet emplacement pour maintenir dans leur nid cet essaim de guêpes. La population entière des Bheels se livre au vol comme à une industrie; c'est leur profession avouée et ils y excellent. Pour traverser leur pays sans danger, le plus sage parti est de leur demander une escorte composée des voleurs eux-mêmes. En payant ainsi une espèce de taxe sur la propriété mobilière, on n'est point inquiété, car ils sont fidèles à leurs engagements; mais autrement il n'y a ni factionnaire ni gardien qui puisse vous protéger, l'attention et l'activité le plus soutenues ne vous soustrairont pas à leur adresse. Dans une tente il est impossible de ne pas être volé de tout ce qui s'y trouve, et les voleurs trouveront toujours moyen d'y entrer inaperçus. « Ils rampent à terre dans les fossés, dans « les sillons des champs, imitent cent voix diver- « ses, réparent en jetant le cri d'un chakal un mou- « vement maladroit qui aura causé quelque bruit,

« puis se taisent, et un autre à quelque distance « imite le glapissement de l'animal dans le lointain. « Ils tourmentent le sommeil par des bruits, des « attouchemens, et font prendre au corps et à tous « les membres la position qui convient à leur des- « sein (1). » C'est ainsi qu'ils vous dépouilleront, sans interrompre votre sommeil, du drap même dont vous dormez enveloppé : ceci n'est point une plaisanterie mais un fait. Les mouvemens du Bheel sont ceux d'un serpent : dormez-vous dans votre tente avec un domestique couché en travers de chaque porte, le Bheel viendra s'accroupir en dehors, à l'ombre et dans un coin où il pourra entendre la respiration de chacun. Dès que l'Européen s'endort il est sûr de son fait ; l'Asiatique ne résistera pas long-temps à l'attrait du sommeil. Le moment venu, il fait à l'endroit même où il se trouve une coupure verticale dans la toile de la tente, elle lui suffit pour s'introduire. Il passe comme un fantôme sans faire crier le moindre grain de sable. Il est parfaitement nu et tout son corps est huilé; un couteau poignard est suspendu à son cou. Il se blottira près de votre couche, et

(1) Jacquemont.

avec un sang froid et une dextérité incroyables pliera le drap en très petits plis tout près du corps de manière à occuper la moindre surface possible. Cela fait il passe de l'autre côté et chatouille légèrement le dormeur qu'il semble magnétiser, de manière qu'il se retire instinctivement et finit par se retourner en laissant le drap plié derrière lui. S'il se réveille et qu'il veuille saisir le voleur, il trouve un corps glissant qui lui échappe comme une anguille; si pourtant il parvient à le saisir, malheur à lui, le poignard le frappe au cœur, il tombe baigné dans son sang et l'assassin disparaît. Pour apprivoiser cette race indomptable, les Anglais ne reculent devant aucun sacrifice; ils prennent une partie de ces voleurs à leur solde, en leur donnant des officiers qui vont vivre parmi eux et qui en se faisant personnellement aimer de leurs partisans maintiennent une certaine discipline dans le pays. Mais la civilisation est l'ouvrage du temps, et les résultats ainsi obtenus sont lents, coûteux et jusqu'à présent fort peu perceptibles.

Sans nous aventurer dans ces régions sauvages, nous tournerons à gauche vers Aurungabad, Aurungabad la superbe, naguère si florissante. Cette cité fondée par Aurungzeb qui lui donna son nom

éclipsa pour un temps l'impériale Delhi, et fut durant les dernières années du règne du conquérant la capitale de son vaste empire. Mais, hélas! l'abandon et la rapacité d'un gouvernement anti-national bien plus que les ravages du temps précipitent sa ruine. Sa population se montait en 1832 a tout au plus soixante mille âmes et diminue de jour en jour. Les magnifiques palais et les nobles jardins de cette reine de l'empire Mogol s'écroulent en débris poudreux, font place à de tristes bruyères. Même le superbe monument élevé par Aurungzeb à la mémoire de sa fille sur le modèle du Tajmal, obéit à la loi commune. Un des minarets de marbre chancelle déjà sur sa base; encore quelques années et la hyène, le chakal, tous les animaux immondes qui fourmillent dans les montagnes voisines feront entendre leurs glapissemens sauvages parmi les cyprès du mausolée. Entre autres morceaux admirables on distingue le palais du fondateur et la délicieuse mosquée du shah Sahib-Tukeah. C'est le même genre de construction que j'ai déjà plusieurs fois décrit, je ne veux donc plus m'y arrêter; mais encadrée dans l'azur du ciel, sous le brillant soleil de l'Inde, cette délicieuse architecture moresque

fait paraître bien froides les monotones lignes droites de la Grèce.

Aurungabad est un des cantonnemens de l'armée du Nizam dont on reconnaît les officiers à leur hospitalité, vertu souvent mise à l'épreuve dans cette station à cause de sa position centrale à l'embranchement de toutes les routes joignant toutes les capitales, entre Calcutta, Bombay, Madras et Hyderabad : aussi les voyageurs s'y succèdent rapidement.

On peut y voir entre autres oiseaux de passage, des aventuriers fort nombreux dans les premiers temps de l'occupation anglaise, mais qui deviennent rares dans le midi de l'Inde à mesure que cette occupation s'avance vers le nord. Ce sont des individus travaillant pour leur propre compte ou celui du gouvernement; des hommes qui ont passé des années sans voir une figure européenne, dont le long séjour parmi les Bheels et autres tribus féroces des bords du Tapti, de Nerbuddah, du Mahanuddy ou de l'Indus a donné à leur extérieur quelque chose de presque aussi sauvage que les mœurs de leurs associés. On remarquera quelquefois un individu portant une barbe de plusieurs années, un costume qui con-

serve peu de traces de l'Europe, dont le teint a reçu la nuance du climat, et dont l'œil en a absorbé le feu. A l'épaisse moustache qui revêt sa lèvre supérieure, à l'expression calme mais austère, énergique et caractérisée de ses traits, on a de la peine à prendre cet individu pour un Anglais; il a plutôt quelque chose de l'Espagnol ou de l'Arabe. Son crâne généralement chauve est toujours large et superbe, les boucles épaisses de ses cheveux sont légèrement argentées; on peut lire sur son front les trois qualités essentielles, indispensables pour le rôle qu'il a choisi : *esprit d'entreprise, audace, politique profonde.* Il y a quelque chose de singulièrement attrayant dans la contemplation d'une pareille existence. Elle éveille dans notre âme un instinct héroïque, un sentiment de jalousie, un vague regret de n'avoir pas eu notre part dans quelque épisode de cette vie nomade, de ne pouvoir jeter les yeux en arrière sur une carrière si pleine de souvenirs; quelle grandeur, quelle variété, quelles terreurs dans les scènes qui ont dû frapper ses yeux! Quelle connaissance intime et profonde il doit avoir du cœur humain! par combien de dangers, d'émotions, d'aventures et de catastrophes il a dû passer! Et puis l'on se de-

mande naturellement comment se terminera cette existence! Par des récompenses et des honneurs décernés par sa patrie reconnaissante, ou par le martyre? Que sa fin sera peut-être malheureuse! reverra-t-il l'humble toit de son père, ou succombera-t-il loin des siens sous le poignard ou le poison? C'est le pionnier de la grandeur anglaise. C'est un Pottinger, c'est un Stoddart, un Conolly, c'est un Alexandre Burns! nouveaux Colombs à la découverte de nouveaux mondes, ouvrant péniblement de nouveaux sentiers à l'industrie, de nouveaux débouchés au commerce de leur patrie; instrumens qu'un gouvernement habile et généreux saura toujours produire, en présentant au patriotisme ces deux palmes, la fortune et la gloire au bout de la carrière.

Un peu plus loin sur cette même route se présente la célèbre forteresse de Dowlutabad (le séjour des richesses), ainsi nommée sans doute parce que les tyrans du pays s'en servaient comme d'un coffre-fort pour y entasser les dépouilles des peuples, et dont la citadelle élevée sur un pic au milieu de la plaine ressemble à une ruche de cinq cents pieds de hauteur. Imaginez un cône parfait, dont les pentes inférieures ont été escarpées de ma-

nière à former une première muraille inattaquable de huit cents pieds d'élévation perpendiculaire. Un pont levis jeté à travers le fossé conduit à une ouverture pratiquée dans cette escarpe : c'est l'entrée d'une galerie taillée dans le granit, qui n'admet qu'une personne à-la-fois et où l'on ne peut avancer que courbé. Cette galerie traverse d'abord une place d'armes ou corps de garde voûté qui n'est éclairé que par des torches. En sortant de là, elle monte encore environ deux cents mètres pour aboutir à une seconde chambre d'où la seule issue du côté du fort est une trappe dans la voûte qui sert de plafond; cette trappe est défendue par un grillage en fer, préparé de manière à pouvoir être couvert en cas de danger d'un bûcher enflammé, pour lequel la galerie elle-même servirait de ventilateur et moyennant lequel la position des assaillans, s'ils étaient parvenus jusque-là, ne serait plus tenable. Quand enfin on a quitté le souterrain pour la clarté du jour, il reste encore avant d'atteindre la citadelle qui couronne le cône une rampe longue et étroite, commandée par des feux croisés et serpentant péniblement entre des ravins taillés à pic dans toutes les pentes à droite et à gauche, et qui ser-

vent de réservoirs pour abreuver la garnison. Une pareille forteresse devrait être imprenable, et pourtant elle a constamment changé de mains presque sans coup férir. Il est remarquable que dans l'histoire de l'Inde, ce sont de chétifs remparts de boue, Arcot et Bhurtpour par exemple, qui ont supporté les plus beaux siéges. Le Nizam qui n'aurait jamais le courage de se jeter dans Dowlutabad et d'y relever son drapeau, tient cependant beaucoup à sa forteresse. Il faut sa permission spéciale pour être admis à la visiter. Toutefois la garnison compte à peine une centaine d'hommes et la place est tout-à-fait désarmée. Le seul canon qui s'y trouve est une énorme pièce laissée par Aurungzeb, aujourd'hui tout oxydée et dégradée et qui éclaterait certainement à la première décharge, mais dont on raconte force légendes. On prétend, par exemple, qu'elle pouvait envoyer son boulet de pierre ou de fonte jusqu'à Aurungabad, une distance de neuf milles, environ trois lieues. Moyennant un koukum ou laisser-passer du ministre que nous remîmes au Kelladar ou commandant, il nous reçut avec force salâms, et nous présenta à notre départ un panier des plus magnifiques raisins que j'aie jamais goûtés, le produit spé-

cial de cette localité et que l'on exporte dans toutes les parties de l'Inde à plus de cent lieues à la ronde.

Enfin, la dernière chose à voir et ce qui doit être le but principal de votre pélerinage, ce sont les temples souterrains d'Ellora. Une route pavée qui, à partir d'Aurungabad pendant l'espace de plusieurs lieues remonte constamment une pente rapidement inclinée, débouche sur un plateau où se trouve le village de Rozah précisément en ligne perpendiculaire au-dessus de ces fameuses excavations qu'on a justement considérées comme une des premières merveilles du monde. Bien qu'on soit pressé d'y arriver, il faut cependant jeter un regard en passant sur la tombe d'Aurungzeb à Rozah. Une dalle de marbre toute simple, près de laquelle quelques fakirs se relèvent alternativement pour prier, voilà tout ce qui reste aujourd'hui pour honorer la mémoire du conquérant de l'Inde, de celui qui éleva tant de palais et renversa tant d'empires. A quelques pas plus loin, le bungalo du voyageur s'avance sur le bord même du précipice dont on a creusé les flancs, et les vastes plaines du Kandeish se déroulent au pied du péristyle jusqu'aux limites de l'horizon.

Enfin nous voici en présence de ces créations

gigantesques que tant de plumes ont vainement essayé de décrire et qu'on a peine à attribuer à la main et au génie de l'homme, tant il semble petit à côté de son ouvrage. Les émotions de Brùce, dit le voyageur anglais Seeley, en découvrant pour la première fois les sources du Nil, ne furent pas plus vives ou plus tumultueuses que les miennes en me trouvant soudainement dans les temples d'Ellora. Je plongeai à-la-fois, de toutes les facultés de mon âme, dans les sublimes merveilles de ces œuvres immortelles ; mais il est tout-à-fait impossible de décrire les sentimens d'admiration et de stupeur sous lesquels on succombe à la première vue. L'œil est ébloui, le cerveau est ébranlé, la raison chancelle. Telle est l'étonnante variété d'objets intéressans qui surgissent à-la-fois de toutes parts, que la première impression est un mélange d'effroi, d'étonnement et de joie au premier abord pénible, et il faut un long temps avant que ces émotions soient suffisamment calmées pour contempler avec une attention réfléchie les prodiges qui vous environnent. La tranquillité, le silence de mort qui règnent ici, la solitude des plaines environnantes, la beauté romantique du paysage, cette montagne elle-même percée à jours de toutes parts,

tout tend à communiquer à l'esprit du voyageur des sensations tout-à-fait neuves, bien différentes de ce qu'il a pu éprouver à la vue des plus magnifiques édifices placés au milieu de l'activité humaine. Tout en ces lieux dispose à la contemplation, et chaque objet qui vous entoure reporte l'âme vers une époque éloignée et vers des populations puissantes, parvenues au plus haut degré de civilisation quand les indigènes de notre Europe vivaient encore à l'état de nature dans les forêts et les déserts.

Imaginez la surprise qui vous inonde comme un rayon lumineux, quand on découvre tout-à-coup dans le sein même de la terre, au débouché d'une profonde caverne, un temple colossal taillé dans le roc vif, se dressant fièrement sur son lit natal et s'épanouissant dans le ciel, détaché de la montagne qui l'a enfanté par une esplanade ou polygone mesurant, sur chaque coté deux cent cinquante pieds de long sur cent cinquante de large. Le bloc ainsi isolé n'a pas moins de cinq cents pieds de circonférence, et s'élève d'un seul morceau, à cent-pieds au-dessus de sa base, sur une longueur de cent quarante-cinq pieds et une largeur de soixante-deux. Il est aussi admirable

dans ses détails que dans sa masse : les sculptures innombrables d'hommes et d'animaux, les frises, les colonnes, les chapelles presque suspendues en l'air, les vastes salles aux parois luisantes et polies, tout y respire le goût le plus exquis; et, chose inconcevable, rien n'y manque, malgré le temps et les hommes également destructeurs, les escaliers jusqu'aux galeries supérieures, les portes, les fenêtres, les arcades, tout s'y retrouve, tout est parfait.

Cependant le génie du sculpteur ne s'est pas épuisé dans un seul effort : trois étages de galeries souterraines découpent encore la ceinture de granit qui entoure l'esplanade que nous venons de décrire, pénètrent le rocher pendant près de deux lieues de chemin, et offrent tout un panthéon de divinités indiennes. C'est au centre de cette cour, en face de cette triple galerie, où quarante-deux figures gigantesques de la mythologie hindoue lui forme comme une garde d'honneur, que le temple de Koylas repose majestueusement sur sa base éternelle, rocher qui s'est un jour animé dans des temps que l'histoire ne peut atteindre, et qu'aucune autre relique d'antiquité dans ce monde n'a jamais surpassé ou égalé.

CHAPITRE XII.

La saison des chaleurs; celle des pluies. — Fêtes religieuses; la Dourgah-Poujah, le Mohorrum.

Après avoir consacré une semaine ou deux à errer parmi ces vestiges des géans des premiers âges, hâtons-nous de revenir sur nos pas. Le soleil n'est plus une divinité bienfaisante, c'est Apollon exterminateur. Cherchons au plus tôt un abri contre cet implacable ciel sous les beaux ombrages de Bolarum, sous ses bananiers, sous ses cyprès, et surtout au pied de ses gracieux cassuarinas, dont le léger feuillage agité par le vent laisse échapper des sons plaintifs et doux comme le murmure de la mer sur la grève. Mais l'élément dévorant nous poursuivra bientôt jusque dans cet asile. Viennent ensuite trois mois où la vie est un fardeau, où l'étude n'a plus de charmes, et l'indolence n'a plus de rêves, où la conversation est un effort et la solitude insupportable. On dirait que le monde est en feu. On n'a plus qu'un seul instinct, un dé-

sir égoïste de se soustraire personnellement à l'incendie de toute la nature. C'est un sauve-qui-peut général; on n'aime plus son livre, ni ses amis, ni sa femme, on ne ferait pas un pas au-dehors pour sauver son enfant. Les sensations qu'on éprouve sont comme si tout le sang se portait à la tête; vous voyez les gens les plus raisonnables s'appliquer aux tempes des sangsues, par amusement, par jouissance; c'est comme une envie de femme en couches à laquelle ils ne sauraient résister. La respiration est courte et haletante. Quand on se lève le matin, c'est une fatigue et une langueur générale de tout le système; les membres, les reins surtout, succombent sous le poids du corps. On sent avant tout le besoin d'échapper à ces flots de lumière qui calcinent les yeux et dévorent le cerveau : il faut dès-lors se condamner à une obscurité complète : les maisons des Européens ne s'ouvrent que la nuit; dès que le soleil se lève on les ferme exactement. Devant les fenêtres exposées au vent, devant chaque porte où l'on peut créer un courant d'air, sont tendues des tatties, espèce de paillassons très grossiers, très peu serrés, faits avec la racine du vétyver; ils sont montés sur de légers cadres de bambous qui s'a-

daptent exactement à la largeur de l'ouverture. De chaque côté sont placés de grands vaisseaux de terre, dans lesquels le behishti ou porteur d'eau vient incessamment vider son outre remplie au puits voisin. Deux ou trois béarers ou boyhis, nus jusqu'au langouti, noirs et luisans comme du jais, ruissclans de sueur et d'eau, se tiennent en dehors et aspergent les tatties à chaque instant. L'air qui passe au travers de ces tissus pour entrer dans les appartemens, vaporisant incessamment l'eau qui s'égoutte le long des racines, se refroidit beaucoup et apporte, avec la fraîcheur qu'il enlève, l'agréable parfum du vétyver.

Chacun dans son appartement fait faire du vent tout le jour au-dessus de sa tête, avec l'air frais ainsi introduit moyennant un punkah, énorme et massif écran suspendu au plafond, et qu'un serviteur met en branle. « Ce vent prévient la sueur « ou l'enlève à mesure qu'elle se forme ; il s'adou- « cit souvent en un zéphyr insensible : si vous êtes « occupé à lire, à écrire, vous continuez quelque « temps votre besogne, mais distrait, le front cou- « vert de sueur, agité par un sentiment de gêne « qui bientôt vous fait quitter le livre ou la plume ; « vous regardez autour de vous, le punkah pend

« immobile, le bahî tient encore le cordon qui le « tire, mais c'est qu'il l'a attaché à sa main. Il s'est « doucement coulé à terre, accroupi, il sommeille « et vous brûlez. Une énergique interjection le « réveille en sursaut; l'homme se lève à l'in- « stant et tire le punkah de toute sa force,... vous « éprouvez un sentiment d'aise et de fraîcheur (1). »

C'est comme le passage d'un accès de fièvre au bien-être dans une maladie intermittente. On dort la nuit les fenêtres ouvertes et à-peu-près nu, sur les draps, non dessous; mais le moustiquaire de gaz tendu autour de votre lit arrête l'impétuosité du courant d'air qui balaie la chambre. Il est des nuits d'un calme si profond que pas une feuille du jasmin qui rampe en festons sur vos fenêtres ne tremble sur sa branche, que le moustiquaire retombe autour de vous en plis raides et immobiles comme la draperie sculptée d'un tombeau; nuits d'oppression haletante où l'air semble manquer au jeu des poumons. Il faut alors, pour obtenir un moment de repos, que la punkah oscille sur votre corps nu durant la nuit entière. Dans ce cas, la corde de l'écran devra s'ajuster exactement

(1) Jacquemont.

à une ouverture dans le rideau, traverser la muraille et aller aboutir dans la chambre voisine à la main d'un domestique qui devra veiller pour que son maître dorme. Ce calme suffocant est l'apogée et la fin des chaleurs : c'est en général le premier avant-coureur de l'époque des pluies. Le tonnerre se fait déjà entendre au loin par intervalles, le soleil se couche dans un lit de nuages et des éclairs illuminent chaque soir tous les points de l'horizon. Avec la fin de mai arrivent les premiers orages, courts, mais d'une violence extrême. La pluie pendant une demi-heure tombe par torrens; au bout de quelques jours sa durée augmente, et vers la mi-juin elle règne exclusivement; s'il ne pleut pas, le ciel du moins se couvre tous les jours d'un rideau épais et menaçant. Il pleut quelquefois, surtout au mois de juillet, pendant trente et quarante heures consécutives, et ce n'est point en traits fins, brisés et presque imperceptibles comme dans nos climats, c'est généralement en lignes droites, parallèles, et souvent comme une nappe d'eau qui descend à-la-fois avec la fureur et l'impétuosité d'une cascade.

Les chétives masures d'argile des malheureux natifs se détrempent sous cette avalanche conti-

nue, leurs toits s'écroulent et les ensevelissent, ou bien ils se trouvent exposés à toutes les intempéries de l'atmosphère et périssent en grand nombre. C'est l'époque d'une immense misère qui n'épargne pas même les riches et les conquérans; les reptiles les plus odieux, inondés dans leurs gîtes, s'élancent à la surface de la terre et cherchent un abri parmi les habitations des hommes. De nombreuses variétés de couleuvres, de mille-pattes, de scorpions remontent vos escaliers, envahissent vos demeures et s'introduisent dans tous les appartemens. Il est impossible de faire un pas dans sa chambre la nuit, sans lumière, sans s'exposer à une morsure qui peut être mortelle. Il faut se défier de tout ce que l'on touche; un dard cruel peut vous assassiner au fond d'une botte ou dans la manche d'un habit. C'est pour quelque temps une vie d'alarmes et de contacts immondes; mais ces ennuis ne sont point de longue durée : la mousson tire déjà à sa fin avec le mois d'août et expire dans les premiers jours de septembre. Les cinq mois qui vont suivre, jusqu'au commencement de février, sont délicieux et font oublier ceux qui précèdent : il y a du bonheur dans la simple existence, l'air est si frais et la nature si belle!

Avec ces beaux jours reviennent les grandes fêtes du printemps, où le pauvre Hindou oublie tous ses maux dans l'ardeur avec laquelle il se livre, soit au mysticisme, soit au plaisir. La plus extraordinaire de ces fêtes est la Dourgah-Poujah en l'honneur de la cruelle Kali, la déesse du meurtre et du libertinage, qui se plaît aux souffrances des hommes. C'est dans ces momens que le caractère de l'Hindou devient tout-à-fait inexplicable : c'est un contraste continuel des phénomènes les plus contradictoires. L'homme qui fuira à toutes jambes devant un coup de fouet, qui ne saura que baisser la tête et jeter des cris si un Européen lève la main sur lui, parfaitement préparé à une mort affreuse, aura de l'impassibilité pour se faire écraser sous le char de Jagarnath. Sans aucune exaltation morale, pour une somme modique il se fera mettre à la torture, et il souffrira avec une incroyable indifférence des souffrances atroces. Dans quel autre pays trouverez-vous des malheureux qui pour une récompense médiocre se feront tournoyer en l'air avec vitesse, suspendus à une corde par deux crochets aigus de fer passés comme des hameçons dans les chairs du dos ? C'est pourtant ce que l'on voit chaque année à la fête de la Dourgah. Il n'est pas une ville, quel-

que petite qu'elle soit, qui ne voie s'élever ces cruels mâts de cocagne, où l'on ne trouve des gens de bonne volonté pour se soumettre à ces supplices, payés par des hommes riches et hypocrites qui prétendent faire leur salut par la mortification de la chair d'autrui, et ils les subissent sans proférer une plainte, quelques-uns en chantant. Guéris de leurs blessures, on les voit s'y soumettre de nouveau l'année suivante. Cependant ce ne sont pas des martyrs; ils ne jouissent pas dans leur supplice de la perspective des béatitudes célestes, ils savent très bien que leur récompense se bornera à une centaine de roupies (250 fr.)

Dans tout ceci nous n'avons encore parlé que des fêtes indiennes. Les musulmans ont aussi les leurs, beaucoup moins horribles, sans doute, et fondées sur une religion plus élevée et plus pure, mais toujours plus ou moins imprégnées (par le contact avec les races hindoues) de la couleur et de la bizarrerie locales. Je me contenterai de décrire une de ces fêtes qui se présente précisément à l'époque de l'année où je suis arrivé dans ces mémoires; c'est celle qu'on appelle le Mohorrum, célébrée le 7 juillet par les shiahs ou musulmans de la secte d'Aly. Pour comprendre le drame reli-

gieux dont elle est la représentation, il faut savoir qu'à la mort de Mahomet, le khalifat ou droit de succession à la souveraineté des croyans demeura incertain et fut disputé par quatre concurrens.

1° Aly, gendre du prophète, mari de sa fille unique Fetimah; 2° Aboubeker, son beau-père et son ami, père d'Aysha, sa plus jeune femme; 3° Othman, son secrétaire; 4° Omar, un de ses partisans les plus distingués.

Après quelques difficultés, Aboubeker succéda au prophète comme premier khalife, et mourut naturellement.

Après lui, la couronne passa à Omar, puis à Othman; tous deux moururent assassinés.

Enfin Aly n'arriva au trône que le quatrième.

Ce fut cet ordre de succession qui amena le fameux schisme entre les sounnies et les shiahs. La différence de leurs opinions consiste en ce que les sounnies considèrent les quatre premiers khalifes comme également légitimes, tandis que les shiahs regardent Aboubeker, Omar et Othman comme autant d'usurpateurs, et Aly, le neveu et le gendre du prophète, comme le seul khalife approuvé de Dieu.

A l'époque de la mort d'Othman, un nouveau concurrent avait eu l'idée de se présenter, mais redoutant l'ascendant et la valeur d'Aly il avait ajourné ses desseins : c'était Moaviah, l'un des lieutenans du prophète. Il avait reçu d'Omar, le deuxième khalife, le gouvernement de Damas, qu'il avait administré comme lieutenant et comme chef indépendant pendant plus de quarante ans, lorsque la mort d'Aly vint offrir à son ambition une occasion qu'il avait constamment et patiemment attendue pendant toute sa longue carrière, de s'emparer de la royauté et de la rendre héréditaire dans sa famille. Les circonstances le favorisèrent : Aly avait laissé plusieurs fils, dont les deux aînés étaient Hassan et Houssein. Le plus âgé, Hassan, se trouva d'un caractère trop faible ou trop grand pour ambitionner un trône. Moaviah commença donc par négocier son abdication, et n'eut pas de peine à lui persuader de renoncer volontairement à la succession pour se retirer dans une humble cellule près du tombeau de son grand-père. Houssein le second frère étant d'ailleurs trop jeune pour opposer un obstacle à son ambition, le khalifat tomba entre les mains de Moaviah qui le laissa en mourant à son fils Yezid. Cependant

Houssein avait crû en âge et s'était fait généralement chérir pour sa piété et sa bravoure. Devenu à son tour chef de la famille, il voulut soutenir ses droits contre Yezid. Des amis imprudens lui persuadèrent qu'il n'avait qu'à se présenter pour qu'un soulèvement général éclatât en sa faveur; on lui envoya même une liste des familles qui n'attendaient que ce moment pour se réunir à sa cause.

Sur ces informations que l'événement ne justifia nullement, Houssein quitta Médine pour s'aventurer sur les frontières d'Irâk, suivi d'une escorte très peu nombreuse, composée principalement de femmes et d'enfans, parmi lesquels se trouvait sa sœur Fatime. Il paraît que le plan n'était pas mûr, ou que Houssein fut trahi par le parti qui l'avait appelé, car il se trouva soudainement enveloppé dans les plaines de Kerbelah par un corps de cinq mille cavaliers arabes.

La suite de Houssein ne se composait que de trente-deux cavaliers et de quarante fantassins. Voyant l'inégalité de la lutte, il fit auprès des siens les plus vives instances pour les engager à l'abandonner et à chercher leur salut dans la fuite; mais cette petite troupe généreuse refusa jusqu'au der-

nier et se pressa autour de lui, dévouée au plus noble martyre. Protégés par une tranchée profonde qu'ils avaient creusée et remplie suivant l'usage arabe de bois enflammé, les fatimites firent une résistance désespérée. Les assaillans ne pouvant les vaincre corps à corps s'éloignèrent pour les écraser de loin d'une grêle de flèches sous laquelle tous les compagnons d'Houssein succombèrent successivement. Resté le dernier et couvert de blessures, Houssein, sanglant et épuisé, alla s'asseoir à l'entrée de sa tente, où il fut massacré entre les bras de sa sœur Fatime.

L'époque de cette mort, selon l'ère musulmane, correspond au 7 juillet, et c'est l'anniversaire de ce jour que toutes les sectes célèbrent par la fête du Mohorrum à laquelle on se prépare par le jeûne le plus austère. Ce jeûne est de plusieurs jours, et ses effets sont bientôt sensibles sur les traits amaigris et les figures allongées de la population qui vous environne, et même des serviteurs dans vos maisons.

Pendant sa durée, de petites échoppes s'élèvent sur le bord des routes et à chaque coin de rue : c'est ici que le riche distribue de sa propre main aux pauvres et offre aux voyageurs le sorbet,

boisson fraîche et non fermentée, qu'il a fait préparer pour étancher leur soif dans ces jours de pénible abstinence.

Le soir du dernier jour (7 juillet) on remarque un mouvement extraordinaire : il s'agit de porter en procession les tazis ou cénotaphes représentant les tombeaux de Hassan et de Houssein. Tous les fidèles shiahs doivent y assister, et les autres classes de musulmans s'y présentent aussi dans leurs costumes héréditaires et distinctifs. Les plus riches suivent la procession sur leurs chameaux ou leurs éléphans; une musique nombreuse marche en tête, et les cris répétés de Hassan, Houssein, sortent incessamment de toutes les bouches avec l'accent le plus lamentable. Les larmes roulent dans tous les yeux et tous semblent plongés dans la douleur la plus profonde. De distance en distance, sur les places publiques, dans les carrefours, dans les cours des principales maisons, partout où il y a de l'espace, on a creusé des tranchées circulaires remplies de feu; elles sont comme autant de reposoirs où la procession devra s'arrêter : un prêtre se détache de la foule et commence le récit de la mort d'Houssein en faisant l'énumération de toutes ses blessures avec un crescendo d'affliction et de désespoir. C'est

alternativement un récitatif et un chant; son action est violente comme son accent. L'assistance répond par des cris et des gémissemens arrachés par chaque nouvelle blessure d'Houssein, cris singuliers qui affectent d'imiter ceux de la lâcheté et de la détresse, ceux qu'arrache la souffrance physique, ainsi que les derniers soupirs du héros expirant. Le prêtre se frappe la poitrine; il est imité par tous les assistans qui répètent en chœur ses paroles, et l'on n'entend plus que le cri incessant de Houssein, Houssein, auquel le bruit des coups répond en mesure.

Cependant le bas peuple s'est organisé en diverses bandes qui commencent un véritable exercice gymnastique, frappant furieusement leurs poitrines nues, et sautant lourdement en cadence autour des tranchées remplies de feu; la lueur des flammes fait ressortir tous les mouvemens de leurs corps bronzés; on dirait des diables se démenant en enfer. L'excitation religieuse s'élève souvent au point que les shiahs voyant dans les soonnies qu'ils rencontrent les assassins du pieux martyr tombent sur eux avec fureur, et le sang est quelquefois versé. Cette fête est ainsi toujours un moment de crise qui tient éveillée toute l'attention du gouverne-

ment, d'autant plus que c'est aussi un moment de fanatisme religieux et d'hostilité contre toute espèce d'infidèles, et plus particulièrement contre les chrétiens, moment par conséquent très favorable à l'explosion d'une conspiration contre l'autorité britannique.

CHAPITRE XIII.

Nomination de l'auteur au grade d'enseigne dans le 55e régiment de S. M. Britannique. — Départ d'Hyderabad. — La forteresse et les mines de Golconde. — Voyage de Bellary.

Jusqu'ici je n'ai été dans l'Inde que spectateur de la scène; le moment arrive où je vais commencer une nouvelle existence : désormais je deviens acteur, acteur secondaire sans doute, mais enfin le livre m'est ouvert et je puis étudier l'ensemble de la pièce tout en apprenant mon rôle. Au mois d'avril 1832, il m'avait été accordé d'acheter une sous-lieutenance dans le 55e régiment de l'armée anglaise, suivant le tarif ordinaire, c'est-à-dire au prix de 11,000 francs; faveur insigne, puisqu'au moment même où je l'obtenais près de cinq mille concurrens étaient sur les rangs, tous l'argent à la main, pour la même place. C'est maintenant l'officier de l'armée anglaise qui va parler, avec impartialité sans doute, mais j'espère avec respect, avec attachement, avec reconnaissance pour la noble ban-

nière qui l'a si long-temps protégé de son ombre, qui a servi de voile à son esquif pendant neuf années d'aventures et de bonheur, et qui lui a enfin octroyé une modeste indépendance. Salut, mon vieux drapeau! mon front s'inclinera toujours en te voyant passer, et ce n'est point un enfant adoptif qui élèvera contre toi une main parricide. Gloire, fortune et succès dans toute entreprise loyale, dans toute guerre légitime et qui n'aura point pour but d'humilier ma patrie! Tels sont mes vœux qui te suivront toujours. Rentré dans la vie privée, au sein de ma famille, je n'ai d'autre but en publiant cet ouvrage que de rendre hommage à la vérité, à cette vérité que j'ai voulu connaître, que je suis allé chercher sur les bords lointains où j'étais né. Je voudrais faire lire à mes concitoyens et aux Anglais eux-mêmes, profondément et presque également ignorans dans cette matière, une page de la vie contemporaine d'une des grandes familles de l'espèce humaine. Je désirerais enfin s'il est possible obtenir pour mes compatriotes hindous une administration moins froidement, moins impitoyablement égoïste que celle qui dévore aujourd'hui leur substance pour engraisser les frelons de Leaden-hall-street, pour assouvir l'insatiable avidité de la métropole et satis-

faire aux exigences de quelques autres colonies plus favorisées. La vérité sera ma devise : c'est la première dette que l'homme doit au monde; elle sera, j'espère, aussi mon excuse si je dois souvent accuser dans son gouvernement un peuple pour lequel je dois professer et sentir personnellement une profonde reconnaissance.

Le régiment auquel je me trouvais attaché était alors en garnison à Bellary, chef-lieu des *ceded Districts* (c'est-à-dire du territoire cédé à la Compagnie par le Nizam). La saison était favorable pour voyager, et il était question d'un prochain mouvement de troupes, que j'avais hâte de devancer. Je décidai donc que mon départ aurait lieu le plus tôt possible. Mes préparatifs furent bientôt terminés. Avec la générosité qui caractérise les Anglais dans l'Inde, chacun voulut contribuer à équiper le jeune enseigne. Une petite sœur, ménagère intelligente, improvisa mon trousseau; je me rappelle qu'un vieux major me donna une petite tente avec laquelle il avait fait toutes ses campagnes et sous laquelle je devais faire les miennes; un autre me fit cadeau de mon premier uniforme; enfin mon beau-frère me présenta un petit poney arabe qui fut mon premier coursier, sur le-

quel je devais accomplir bien des pèlerinages et qui était destiné à mourir glorieusement au champ d'honneur. Je m'occupai de mon côté à organiser ma suite sur le pied le plus économique possible, comme il convenait à un pauvre officier de fortune. Elle dut cependant se composer : 1° d'un khetmatgar ou valet de chambre faisant en même temps les fonctions de cuisinier; 2° d'un assistant de celui-ci (le maity), de caste inférieure, qui devait nettoyer mes bottes, laver les assiettes, etc.; 3° d'un lascar pour piquer ma tente; 4° d'un saice ou gliorewala pour porter mon fusil, courir à côté de mon cheval, l'étriller après la course du matin et lui cuire son dîner (car on nourrit les chevaux dans ce pays principalement avec une espèce de lentille qu'il faut faire bouillir à moitié avant de la leur donner); 5° d'un herbaire ou ghanswala, pour recueillir le long de la route le fourrage nécessaire à sa consommation; 6° d'un couly, pour porter aux deux extrémités d'un bambou suspendu à son épaule deux petarahs, paniers d'osier contenant mes ustensiles de cuisine et mon vin; 7° et 8° de deux bailwala (bouviers) conduisant deux paires de bœufs. Trois bœufs portaient ma tente et ses piquets, le quatrième était chargé de mes

malles. Enfin un naik (caporal) et trois cipayes devaient escorter mon bagage, me protéger contre les tigres et les voleurs, et lever sur la route les guides nécessaires d'un village à un autre.

Si l'on fait la récapitulation des gens que je viens de nommer, on verra que pour voyager avec la plus grande simplicité possible, la suite d'un Européen, indépendamment de l'escorte, ne saurait se réduire à moins de huit personnes.

Je mis tout ce monde en marche le 1er septembre 1832, avec ordre de piquer ma tente auprès de la petite ville de Schumshabad, à environ sept lieues de Bolarum et à trois lieues de la capitale, me proposant de les rejoindre le lendemain au soir, et d'aller en attendant coucher et passer la journée avec ma famille chez MM. Palmer, à Chaderghât. Nous profitâmes de cette dernière réunion pour explorer tous ensemble les ruines du vieux Hyderabad ou Seroonaggar, à deux lieues de la cité actuelle, et les tombes de la dynastie de Kootubshah plus grandes mais peut-être moins belles que celles de Bider, semées en très grand nombre sur la surface d'une vaste plaine au pied de la forteresse de Golconde, petite aire de vautours pittoresquement élevée sur un massif de rocher. Quant à

ce lieu célèbre qui seul a conservé l'ancien nom de l'empire, nom si fameux dans toutes les fables orientales, il ne nous fut point permis de l'examiner de près. Bien que la forteresse de Golconde ne doive avoir que très peu de prétentions comme place de guerre puisque ce n'est qu'un simple rideau de parapets appuyés sur des rochers et se prêtant à toutes leurs anfractuosités, elle est gardée avec une jalousie telle qu'il n'est jamais permis à un Européen d'y pénétrer sous aucun prétexte, il n'est même pas rare que le coup de fusil de quelque sentinelle accueille le curieux qui s'aventure trop près de ses remparts. C'est la cachette où le Nizam met en sûreté toute sa fortune particulière et les produits de sa liste civile, et où les Anglais sauront quelque jour les retrouver. C'est ici que la tradition populaire fixait l'emplacement des célèbres mines de diamans; mais c'est une erreur fondée probablement sur la quantité de ces bijoux qui se trouvent réellement dans le trésor du Nizam; leur véritable situation est dans la province adjacente, sur la côte du Coromandel, un peu au nord de Mazulipatam.

On sera peut-être curieux de savoir ce que sont devenues ces mines et leur rapport actuel. Ceux

qui aiment le merveilleux seront sans doute désappointés d'apprendre qu'elles sont presque abandonnées aujourd'hui, et que leur exploitation livrée à l'entreprise particulière diminue de jour en jour. Les natifs attribuent à l'épuisement des mines de diamans la diminution de leurs produits. Mais cela ne saurait être la véritable cause : « Il « n'y a pas de raison pour que le même nombre « d'hommes exploitant aujourd'hui par les mêmes « procédés des lambeaux de la même couche de « gangue diamantifère qu'il y a un siècle ou deux, « n'en extraient pas chaque année la même quan- « tité de diamans. La richesse minérale des filons « s'épuise, mais celle des couches dure autant que « la couche a d'étendue; seulement la même « quantité de diamans ne représente plus la même « valeur, parce que les pierres précieuses vont se « dépréciant de siècle en siècle (1). » Voilà pourquoi la renommée des mines de Golconde est sur son déclin; voilà pourquoi leur exploitation, à peine lucrative aujourd'hui, ne tardera pas à devenir ruineuse et impraticable.

Les tombes du voisinage de la forteresse sont un

(1) Jacquemont.

rendez-vous favori pour les pique-niques et les parties de chasse durant les fortes chaleurs. Ces énormes dômes, ces voûtes massives présentent un abri impénétrable contre les rayons du soleil et servent d'asile à de nombreuses compagnies de pigeons ramiers dont les chasseurs paresseux ou novices ne manquent pas de faire un grand carnage. Il faut avoir été quelque temps dans l'Inde pour se faire à l'idée de passer gaîment ses journées et dormir tranquillement les nuits sous la sombre voûte d'un mausolée; pour manger de bon appétit sur un sarcophage de marbre noir, où des caractères arabes admirablement gravés célèbrent les vertus et les exploits du prince dont les ossemens sont sous vos pieds, tandis qu'au-dessus de vos têtes les chauves-souris décrivent leurs cercles infatigables, et que l'écho de l'immense dôme, renvoyant tous les sons avec une explosion assourdissante, semble gourmander en éclats de tonnerre vos rires inconvenans. Pourtant on se familiarise avec ces objets, avec toutes ces idées de mort : Quelques-unes de mes plus belles, de mes plus folles journées ont été passées dans ces tombes.

Mais de tous les mausolées des environs, le plus

intéressant pour nous fut celui de Raymond. Sur un pli de terrain légèrement élevé, à égale distance de la cité et de Chaderghât, — près de quelques pans de murailles qui s'écroulent autour d'un espace qui porte encore le nom de *french gardens*, et où quelques arbres fruitiers s'efforcent encore de végéter parmi les broussailles, on remarque un enclos assez proprement tenu. Une pyramide de maçonnerie revêtue de l'espèce de stuc appelée chenam s'élève à trente ou quarante pieds au-dessus du sol. Elle est entourée d'un parterre de fleurs soigneusement cultivé : ce sont des immortelles. Vis-à-vis du monument on aperçoit un petit pilier d'un seul bloc de granit, contenant une niche triangulaire dans laquelle brûle une mauvaise lampe. Le plus souvent un fakir est occupé à balayer l'enceinte. La pyramide ne porte aucune inscription, mais le fakir ou le premier rayot (paysan) qui passe vous dira que c'est le monument d'un homme de bien, d'un saint et d'un héros du Frangistan, celui de moonsa (monsieur) Raymond, dont tout un peuple reconnaissant, sans autre livre que ses traditions, vénère encore la mémoire après plus d'un demi-siècle.

Shumshabad, 2 septembre 1832. — Je me sépa-

rai de ma famille pour monter à huit heures du soir sur l'éléphant du Résident, qui devait me transporter à mon premier campement : il faisait déjà nuit comme je longeais les murs de la cité dont les bruits confus arrivaient encore à mon oreille, mêlés aux aboiemens des chiens parias (1), répondant aux glapissemens des chakals dans la campagne; les grenouilles coassaient dans les rizières, les insectes bourdonnaient, toute la nature bruissait en chœur; mais il n'y avait rien de triste dans cette symphonie de sons discordans; il y avait trop de vie autour de moi et dans ma poitrine pour que je m'arrêtasse à des pensées moroses, tout était clarté dans mon âme et sur ma tête; les étoiles versaient des flots de lumière, les mouches luisantes étincelaient dans une atmosphère douce et suave. Tout d'un coup le qui-vive d'une sentinelle se fit entendre, puis le hennissement d'un cheval et les sonnettes de quelques bœufs; de petites lumières allaient et venaient comme de légers feux follets sous un groupe de tamarins,

(1) On appelle chien pariah dans l'Inde une race de chiens presque retournée à l'état sauvage, à poil ras, à peau lépreuse, à oreilles très longues et très droites, vivant surtout d'immondices et errant sans maîtres autour des habitations.

tandis qu'un large feu pétillait en plein air devant l'entrée d'une tente : c'étaient mes gens; une tasse de thé, suivant la coutume anglaise, m'y attendait; je m'installai dans ma demeure nomade avec un frémissement de plaisir. Ce fut en vain que je me jetai sur mon lit de camp, j'étais trop heureux pour dormir, trop impatient de commencer cette vie nouvelle dont je franchissais le seuil.

A trois heures du matin le lascar vient abattre les murs extérieurs de ma tente. Pendant que je fais mes ablutions tout est roulé, empaqueté et chargé en moins d'une demi-heure. Le talari ou guide que mes cipayes ont recruté la veille à Shumshabad se tient près de la tête de mon cheval avec une torche allumée; je demeure sur le terrain jusqu'à ce que toute ma petite colonne se soit ébranlée, puis, me mettant en route le dernier, je monte à cheval. Nous allons au pas, ma petite troupe bigarrée est tout-à-fait pittoresque. Ma garde, partie l'avant-veille avec le bagage, en grande tenue, habit écarlate et pantalon bleu, a renoncé à ce dernier vêtement et repris pour la route la ceinture native autour des reins et sur les cuisses. Tout le monde porte le pantalon pendu

à l'épaule en manière d'ornement, et quelques-uns les souliers à la main.

Shumshabad est un joli bourg de deux mille âmes, entouré d'une muraille crénelée en style mauresque, qui ressort gracieusement parmi des bouquets de beaux arbres; je remarquai surtout des babouls, d'élégans mimoses, et quelques figuiers monstrueux. Me dirigeant vers le sud-ouest, j'allai déjeuner à Palmacul, misérable hameau à cinq lieues de distance, et coucher le même soir à Faraknaggur, village dans le même style que Shumshabad, quatre lieues et demie plus loin. Je fus ennuyé toute la route par des querelles interminables entre le maity et le khetmatgar au sujet de leurs castes respectives. Ce dernier, qui prétendait appartenir à une caste des plus raffinées, se trouvait excessivement offensé, parce que son assistant qui était pariah s'était permis de toucher, en rangeant mes paquets, aux bouteilles dans lesquelles il avait déposé sa provision d'épices et d'ingrédiens culinaires pour la route. Il proteste que ces bouteilles sont infectées par un pareil contact. Le maity se défend d'appartenir à la caste flétrie d'impureté et aspire à être classé sous quelque autre dénomination d'un

degré immédiatement au-dessus. S'il faut en croire les cipayes de mon escorte, leurs prétentions de part et d'autre sont également mal fondées et presque également méprisables; mais du reste c'est un chaos que cette multitude de castes; il est impossible de s'y reconnaître. Il n'existe pas de classification de préséances universellement reconnue et qui soit la même dans chaque langue et dans chaque province; il n'y a pas même toujours synonymie d'une province à l'autre. Je terminai ce débat en menaçant, pour peu qu'il fût continué, de les renvoyer l'un et l'autre, ce qui m'aurait fort embarrassé si j'avais dû être pris au mot; mais cette extrémité n'arrive presque jamais avec les indigènes : ils préféreront même se soumettre à une punition corporelle plutôt que d'accepter un congé définitif qui les expose à mourir de faim : *Punissez mon dos, ne punissez pas mon ventre*, est la réponse et en même temps la prière qui m'a été invariablement adressée quand je me suis décidé à chasser un domestique; et cette prière, le malheureux est venu la renouveler continuellement pendant plusieurs jours, toutes les fois qu'il pouvait parvenir jusqu'à moi, se précipitant dans ma chambre, frottant son front contre terre et em-

brassant mes genoux. Ce n'est pas qu'ils soient bien payés, je ne leur donne guère que de quoi subsister; mais la condition habituelle du prolétaire dans ce pays est une misère si intense, que de pouvoir s'abriter sous mon toit au cantonnement ou sous ma tente pendant la marche, avoir un vêtement unique pour se couvrir et dormir le ventre plein après le travail du jour, est comparativement du bonheur.

4 septembre. — L'étape du matin m'amène à Balanaggar (quatre lieues), celle du soir à Judd-cherla (quatre lieues et demie). Ces deux villages sont désignés sous le nom de forts, et sont effectivement revêtus d'une enceinte continue, mais sans épaisseur ou solidité; on ne trouve à l'intérieur ni garnison, ni casernes, ni magasins, ni maisons, à peine quelques huttes de boue couvertes en paille; le pays depuis Hyderabad est monotone et dépeuplé. En fait de culture et d'habitations il n'y a que juste assez pour ôter au paysage le pittoresque et la sauvagerie du désert : ce sont de petites collines toutes pareilles, couvertes de vastes espaces de jungles qui ne sont ici que de misérables broussailles, coupés à de rares intervalles par la verdure d'émeraude d'une rizière tout

près d'un village, mais plus souvent par d'anciens champs de riz abandonnés qu'on reconnaît aux petites chaussées herbeuses qui les séparent. Çà et là apparaissent quelques arbres rares, isolés; un grand nombre de petits étangs reluisent comme des miroirs dans les fonds : tout cela forme une bigarrure peu agréable. La culture semble avoir passé partout autrefois, Dieu sait quand; les terres incultes ne sont que des terres épuisées ou abandonnées. Il y a dans la nature un air de vétusté sans noblesse, de pauvreté vulgaire qui attriste l'âme sans la charmer. J'ai éprouvé habituellement cette impression dans presque toutes les parties de l'Inde, sur le territoire de la Compagnie comme dans celui du Nizam.

Avant d'arriver à Juddcherla, j'avais aperçu sur la droite, à quelques pas de la route, un campement assez considérable : c'était celui du Nuwab Shums-oul-Oumrah, cousin du Nizam, et qui avait eu un moment l'espoir d'être premier ministre. Il était venu dans ces environs pour chasser le tigre, et voyageait avec une dizaine d'éléphans, une centaine de chevaux, des chameaux et des bœufs de charge en grand nombre. J'avais d'abord pris son camp pour le village; des bazars s'étaient formés à

l'entour, et chaque boutique étant pauvrement fournie, il y en avait peut-être une centaine. Ces tentes rouges, fort déguenillées de près et fort pauvrement meublées, faisaient néanmoins à distance un effet magnifique. J'avais passé outre et m'étais déjà installé pour la nuit dans une vieille mosquée en ruines avec l'espoir qu'elle ne croulerait pas encore aujourd'hui sur ma tête, quand je vis arriver un pion du Nuwâb avec une invitation fort polie d'aller passer la soirée avec sa seigneurie, et accepter quelques rafraichissemens qu'il avait fait préparer pour moi, Je connaissais déjà Shums-oul-Oumrah et m'étais trouvé à plusieurs fêtes qu'il avait données à la société européenne tant à la ville qu'à sa maison de campagne, durant mon séjour à Hyderabad. J'acceptai donc avec plaisir, sachant que je pouvais compter sur un tête-à-tête fort agréable. C'est un homme remarquablement instruit pour un natif, surtout en mathématiques, en chimie, en astronomie et quelque peu en astrologie. Il est presque le dernier grand chef féodal que l'on rencontre aujourd'hui à la cour d'Hyderabad et se fait vieux; il doit être du même âge que Chandoulâl. Shums-oul-Oumrah a son million à dépenser annuellement :

on lui permet une armée d'un millier d'hommes, infanterie, cavalerie, artillerie tout ensemble. Il a ses lignes de cantonnemens situées près de sa maison de campagne et distribuées comme celles des troupes de la Compagnie, tire le canon tous les jours au lever et au coucher du soleil, et fait brûler force poudre à ses gens pour les exercer. C'est un métis (halfcast) qui est le généralissime, l'instructeur et quelque peu l'entrepreneur de cette petite armée d'assez bonne mine, payée d'ailleurs entièrement des deniers du Nuwab.

Je trouvai ce dernier à la porte de sa tente où il s'était avancé pour me faire honneur, très simplement vêtu d'une redingote en légère étoffe de laine blanche et d'un turban blanc de mousseline. Il fit apporter des chaises sur lesquelles nous nous assîmes à l'européenne, et il me mit immédiatement à l'aise en entamant assez vivement une conversation fort agréable. Je lui parlai par *ap*, la troisième personne des Italiens, sans rappeler le titre, et il me répondit de la même manière. Entre autres sujets ayant rapport à l'histoire du pays, il vint à parler de sir Henry Russel et de son administration, et en fit un éloge brillant dont il était impossible de mettre en doute la sincérité. Après Bussy et Ray-

niond, sir Russel est peut-être l'Européen que les hautes classes indigènes de ce pays se rappellent avec le plus de vénération ; c'est qu'il avait su se faire à leurs mœurs et entrer dans le cercle de leurs idées. S'il y a dans l'Inde un lieu où les Européens sembleraient devoir plus aisément se mêler aux Indiens, c'est assurément Hyderabad. Un grand nombre de natifs y possèdent ce que les Anglais estiment si haut, de la naissance, de la fortune, et même un certain savoir. Cependant les relations sociales entre la ville indienne et les cantonnemens européens sont absolument nuls. Depuis quarante-cinq ans, il n'y a pas un pas de fait. « Il ne faut « pas s'en étonner, les Anglais entre eux ne se réu- « nissent jamais sans un repas; ils ont si peu de « conversation qu'ils ne sauraient bientôt que faire « sans le souper qui les tire d'embarras. Leur ex- « cessive réserve redouble vis-à-vis des étrangers, « et généralement ils ne trouvent pas un mot à « leur dire. Ici les sujets de conversation seraient « excessivement limités, à cause, il faut le dire, de « la prodigieuse ignorance des natifs, même les « plus instruits, et la ressource de boire et de « manger ne saurait exister (1) », puisqu'à l'excep-

(1) Jacquemont.

tion d'une seule classe, celle des mahométans, les Indiens ne peuvent boire un verre d'eau chez un Européen.

5 septembre, à Paulmoor (quatre lieues). — Le paysage s'embellit un peu, la nature est plus sauvage et la végétation plus vigoureuse; les jungles ont fait place à de beaux bois; en revanche la route est détestable : ce n'est plus qu'un sentier dont les roches font regretter les sables et les boues que nous venons de quitter. J'ai expédié ma tente en avant, à la station suivante où je dois coucher, pour éviter à mes gens la peine de charger et de décharger mes bœufs deux fois dans la journée. Paulmoor étant un village de près de trois cents huttes, j'avais espéré y trouver un caravanserail; mais ce premier essai pour m'affranchir d'une partie de ma suite devait être malheureux. Je ne trouvai d'autre abri qu'un hangar ouvert dont la toiture était vermoulue et la muraille couverte de poussière et de vermine. Pour comble d'infortune, il était déjà occupé par un Joghi, religieux fanatique d'un ordre mendiant hindou. Ce misérable, comme tous ceux de sa classe, était aux deux tiers fou : il était complétement nu, mais tout son corps était enduit d'une couche épaisse de bouse de

vache saupoudrée de cendres; ses cheveux étaient longs, mêlés et remplis d'ordures; sa barbe rude, épaisse et hérissée par suite d'une négligence de plusieurs années, couvrait toute sa poitrine. Il me regarda quelque temps avec des yeux de bête sauvage, et finit par m'apostropher avec la rage d'un possédé. Je le fis jeter dehors sans plus de cérémonie.

« Ces misérables visionnaires habitent souvent les retraites les plus écartées des jungles, s'établissent dans les ruines ou sur le bord des routes, vivant de racines et de fruits ou des largesses accidentelles des voyageurs qu'ils rencontrent. Ils vont entièrement nus, le corps enduit de bouse de vache et de cendres, ne se coupent jamais ni les ongles, ni les cheveux, ni la barbe. Ces monstres hideux, car ils méritent ce nom au physique et au moral, s'infligent quelquefois les plus intolérables macérations dans la vue d'obtenir les joies éternelles du paradis. Leurs supplices sont tellement cruels, tellement horribles parfois, qu'ils sembleraient au-dessus des forces humaines, si chaque jour ne fournissait la preuve de la patience avec laquelle ils les endurent (1). » Quelques-uns

(1) *Oriental Annual;* traduction d'Auguste Urbain.

se condamnent à tenir leurs membres dans des positions particulières jusqu'à ce qu'ils en perdent l'usage : ils feront vœu, par exemple, de tenir leur bras pendant un certain temps dans une position verticale au-dessus de la tête ; mais le temps assigné à la pénitence arrivé, les muscles se sont retirés ou ossifiés, le membre est perclus et le bras conserve sa position. D'autres gardent la main fermée jusqu'à ce que les ongles, croissant d'une longueur énorme, l'aient traversée. Il en est qui couchent la nuit sur des lits garnis de pointes de fer assez émoussées seulement pour ne pas pénétrer les chairs. Enfin d'autres s'ensevelissent vivans dans un trou souterrain de la dimension juste de leur corps, ne laissant qu'une petite ouverture par laquelle les passans introduisent la nourriture qui leur est nécessaire. On conçoit qu'il y a toujours des compères en pareil cas, mais ce qui est certain, c'est qu'ils restent ainsi des années entières, morts par anticipation dans cette tombe étroite.

« Le petit peuple circule autour d'eux, et écoute « avec étonnement les monotones élans de leurs « folies religieuses. Imposteurs ou maniaques, ils « vivent de ses charités, mais ne semblent guère « lui inspirer d'autre sentiment que celui de la

« pitié et du respect superstitieux que les basses « classes en Europe portent souvent aux imbé- « cilles, aux crétins dans les Alpes, par exem- « ple (1). » Cependant plus leur folie est avérée, plus ce respect augmente : cette sainteté de l'aliénation mentale est une bizarrerie remarquable, mais qui se retrouve chez tous les peuples ignorans ou barbares : elle est portée au plus haut degré dans l'Inde. J'ai vu de pauvres fous, même des vieilles femmes en enfance, attirer sur le théâtre de leurs extravagances une foule empressée qui leur prodiguait des hommages serviles comme à des êtres au-dessus de l'humanité. C'était le culte de la pythonisse.

Je retrouvai ma tente le soir à Dewarcoudra (quatre lieues trois quarts). Un peu après Paulmoor la route passe sur une chaussée assez longue, de quinze à vingt mètres de hauteur qui, jetée en travers d'une vallée, forme un petit lac artificiel extrêmement pittoresque : les bois descendent de tous côtés jusqu'au bord de l'eau; on dirait un paysage des Vosges. J'arrivai quelques minutes avant la pluie que j'avais devancée au galop. Mes

(1) Jacquemont.

gens passèrent une nuit de tribulations, leurs préjugés ajoutant encore à leurs misères. Quand ils ont cuit leur riz séparément ils se croient encore obligés de le manger en se cachant les uns des autres. Ils quitteront le meilleur abri, le coin d'un bon feu pour une ornière, au plus fort d'un orage, plutôt que d'être surpris dans l'acte de se restaurer.

« Un des traits distinctifs de l'homme avec la bête, « c'est le plaisir qu'il éprouve à manger en com- « pagnie. Dans l'Inde, grâce à la caste, ce plaisir « n'existe plus à aucun degré. L'homme y mange « comme la bête, solitaire et taciturne; et les basses « classes, c'est-à-dire l'immense majorité de la po- « pulation, s'y nourrissent comme les animaux, « du même gain (1). » Des galettes grossières de farine de blé ou de maïs, cuites avec du beurre fondu plus ou moins exécrables, des lentilles desséchées au feu et légèrement torréfiées de manière à se briser sous la dent, voilà leur nourriture la plus ordinaire. Ces mêmes graines sont la nourriture habituelle des chevaux auxquels on ne les donne pas sans les avoir auparavant fait ramollir dans l'eau. Ce n'est que dans les jours de grandes

(1) Jacquemont

fêtes, ou si le maître veut bien leur faire un cadeau (inam), qu'ils connaîtront par extraordinaire les douceurs d'un plat de riz fortement épicé avec de la cannelle, du piment, du safran et du cardamome.

La pluie ne discontinua pas jusqu'au matin; heureusement qu'il y avait abondance de bois mort dans le voisinage. Mes gens allumèrent un grand feu près duquel chacun vint successivement s'accroupir : c'était le rendez-vous de ceux que réveillait le froid de la nuit. Jacquemont a raison de dire que les Indiens semblent faits de sel ou de sucre; ils fondent littéralement sous la pluie; elle leur enlève toute énergie, et pour peu qu'ils y soient exposés quelques jours de suite, ils ne tardent pas à succomber. Cela tient sans doute à leur nourriture peu substantielle et à l'insuffisance de leurs vêtemens.

Le 6, à Marcol (trois lieues et demie). — J'eus beaucoup de peine à mettre mes gens en route; le froid les avait tout engourdis. Ils n'ont pas moins de peine à se lever sur leurs pieds, de dessus la terre froide et dure où ils couchent enveloppés dans la mousseline grossière qui leur sert à-la-fois de vêtement et de couverture, que nous à sortir

d'un lit mou et chaud. Sur la route, vers le lever du soleil, je les entendais se plaindre en grelottant; cependant ils préféraient souffrir et marcher lentement que doubler le pas un quart d'heure pour se réchauffer. Comme je me suis fait une règle de quitter le terrain le dernier pour voir que rien n'est oublié et qu'il n'y a pas de traînards, il était près de onze heures quand j'arrivai à Marcol. C'est un grand village qui offre plus de ressources qu'on n'en trouve généralement dans ce pays. Quelques massifs superbes de mangos plantés en quinconce que j'ai rencontrés sur la route loin de toute habitation attestent combien depuis un siècle ou deux le pays est ruiné : car c'est une chose singulière que cet arbre ne semble indigène dans aucune partie de l'Inde ; ses restes indiquent invariablement le séjour de l'homme. Chaque fois qu'une de ces plantations se présente dans un lieu isolé, c'est donc le monument funéraire d'une famille humaine qui a disparu.

Le 7 à Maktal. — C'est une course de six lieues à travers le pays le plus insupportablement monotone. De nouveaux rideaux s'ouvrent incessamment à l'horizon, mais leurs aspects sont toujours les mêmes. Les bois et même les jungles ont en grande

partie disparu : c'est une succession de rochers isolés et de plaines onduleuses couvertes de spear-grass, une herbe tranchante remplie de piquans, qui blesse les pieds de mes gens et fait boiter mon cheval et mes bœufs. Maktal est une ville considérable où il se fait un commerce assez actif de nappage et de toiles grossières. Son nom de mauvais augure (la ville du meurtre) lui a été donné à cause du nombre de crimes qui se commettaient dans le voisinage. Elle était encore récemment le quartier général de la société d'assassins francs-maçons connus sous le nom de Thugs ou Phansigars (les étrangleurs). Aujourd'hui c'est un cantonnement de l'armée du Nizam.

La garnison se compose d'un seul bataillon indigène discipliné par quatre officiers européens, c'est-à-dire un capitaine-commandant, un capitaine en second et deux lieutenans faisant les fonctions d'adjudant et de quartier-maître : il y a en outre un chirurgien aide-major. Je passai trois jours très agréablement dans ce petit cercle pour lequel mon arrivée était une véritable bonne fortune. Les individus qui le composent sont libéralement rétribués et pourraient se faire une fortune en peu d'années sur leurs économies ; mais l'ennui et la

nostalgie les dévorent et leur rendent la vie insupportable. Cet ennui les jette entre deux écueils, le vin et les plaisirs des sens. Imaginez une colonie limitée à quatre ou cinq jeunes gens dont le chef reçoit 30,000 fr., le second 20,000 fr. et les autres 15,000 fr. de traitement annuel, dans l'impossibilité de dépenser ce revenu et réduits absolument à eux-mêmes, n'ayant jamais l'occasion d'une visite à faire à quarante lieues à la ronde ; et à force de lire, prenant au bout d'un certain temps la lecture et les livres en horreur. Si l'un d'eux est marié, loin d'ajouter à l'agrément général, ce lien ne fait que le retrancher de la petite communauté, que gêner les relations journalières et placer un épouvantail dans son bongalo. La raideur et la pruderie des mœurs anglaises retiennent le couple conjugal en une espèce de quarantaine perpétuelle dont il n'ose lui-même s'affranchir. Et puis que dire à une Anglo-Indienne si vous ne pouvez lui parler ni de chiffons, ni de modes, ni d'anecdotes scandaleuses puisqu'elle s'obstine à se retrancher dans son insipidité et qu'elle accepte avec fanatisme le triste rôle que la mode lui a tracé, celui d'un meuble pour la chambre à coucher ou tout au plus d'une bonne d'enfans? Que feront donc

nos quatre solitaires? Ils renonceront bientôt au labeur d'amuser cette poupée; passeront la journée à fumer le houkâh, étendus sur un sofa, combinaison favorable au sommeil dans un pays chaud, et feront semblant de lire quelques journaux et quelques romans; il y en a qui boiront de l'eau-de-vie et de l'eau. Le soir ils sortiront à cheval, sans but, rentreront pour dîner et se coucheront ensuite après une séance plus ou moins longue de houkah et de grog. Voilà pour eux la forme la plus commune d'existence; mais ils sont au milieu d'une civilisation putride où tous les vices grouillent à la surface, où tous les genoux plient devant le veau d'or. La mère indienne leur vendra sa fille et s'en fera honneur; le ciel brûlant fait fermenter les passions: bientôt ils céderont à l'attrait du plaisir, s'entoureront d'un petit sérail et s'enfonceront chaque jour davantage dans la fange des voluptés. Une petite famille de mulâtres s'élève autour d'eux, à laquelle ils s'attachent inévitablement et qui rend impossible tout retour à une vie meilleure. Adieu tout espoir de former un jour une union morale, de revoir le toit paternel, le pays natal. Le chagrin survient; on a beau le noyer dans le vin ou l'opium; il surnage, il vous tue à la fin, et un noble cœur a

cessé de battre sans avoir rempli la mission que le Seigneur lui avait donnée. Il ne faut pas s'imaginer que cette description s'applique seulement à la garnison temporaire de Maktal ou aux officiers du Nizam; c'est l'histoire des trois quarts des officiers de la Compagnie dans toutes les stations de l'intérieur, partout où les mêmes circonstances d'isolement se représentent.

11 septembre. — Ayant renouvelé mon escorte à Maktal, et reposé mes gens et mes bêtes, je me remis en route pour ne plus m'arrêter qu'à Bellary. A trois heures du matin je me séparai, non sans regret, de mes hôtes si francs, si généreux, si hospitaliers. Il me fallut d'abord traverser tout le bourg de Maktal qui n'offre rien de remarquable : ce n'est qu'une ignoble et interminable série de huttes, toujours de la boue entourée d'une muraille de boue. Un quart de lieue plus loin je trouvai une rivière, le Kirahully, qu'il me fallut passer à cheval, attendu qu'il ne se trouve pas de bateau sur ses bords. J'eus quelque peine à trouver le gué, et plongeant au hasard je me serais noyé sans le savoir-faire de mon cheval, qui me porta à la nage jusqu'à l'autre rive; mon bagage fut plus heureux et passa sans encombre.

Quatre lieues plus loin je retrouvai mon ancienne connaissance, le Crishnah, qui à cette saison de l'année coulait à pleins bords avec une extrême rapidité, présentant une nappe d'eau de près de cinq cents mètres de largeur. Nous le traversâmes sur des paniers de la manière que j'ai déjà décrite, et vînmes camper sur la rive droite du fleuve, à Kirah, collection de cinq à six huttes, dans une contrée inhabitée et tout-à-fait dépouillée d'arbres. C'est ici l'homme qui manque à la terre, car nulle part elle ne saurait être plus fertile : c'est un sol noir, gras et léger, du genre appelé cotton ground, excessivement soluble à la pluie, et se fendant par la sécheresse en larges et profondes crevasses très dangereuses pour les jambes du bétail.

Un détachement européen du 46e de ligne de S. M. Britannique traversait le fleuve en même temps que nous, en sens contraire. C'étaient des recrues qui venaient rejoindre ce régiment alors en garnison à Secunderabad. Cette circonstance me donna une première occasion d'apprécier les embarras du passage d'une rivière pour une armée anglo-indienne, à cause de la multiplicité des voitures et des bêtes de somme qui l'accompagnent. C'étaient les chameaux qui occasionnaient

le plus de tracas : ces animaux ont une peur extraordinaire de l'eau; il était impossible de les faire entrer de bonne volonté dans les bateaux; il fallait généralement leur attacher les jambes sous le ventre, et moyennant les bras vigoureux d'une douzaine de grenadiers, les rouler comme des pourceaux dans les paniers. Il n'en était pas de même des éléphans, qui n'ont besoin d'aucun moyen de transport; mais quoique ces derniers nagent parfaitement, il est rare qu'ils s'en donnent la peine. Ils descendent avec le plus grand sang-froid dans la rivière, et traversant sans quitter le fond tandis que le cornac nage au-dessus en les guidant par une corde attachée à la trompe, se contentent de jeter cette trompe à la surface et d'aspirer l'air par les deux petites narines qui se trouvent à son extrémité. Si toutefois la profondeur dépasse quinze à vingt pieds et que l'eau commence à pénétrer par ces deux petites ouvertures, ils mettent bien vite leurs grosses jambes en mouvement pour nager, mais sans s'élever jusqu'à la surface, préférant rester entre deux eaux et se contentant de brandir leur trompe au-dessus dans l'air atmosphérique.

Comme il n'y avait dans ce misérable hameau

qu'une seule boutique de grains à quelques pas de ma tente, je m'amusai à examiner les achats de mes gens et à calculer la dépense de leur subsistance journalière. Leur déjeuner consiste généralement en une demi-livre ou une livre de riz, légèrement torréfié et écrasé, mêlé avec une espèce de pois passés au feu après avoir été humectés de façon à en faire crever la peau. Ils s'en vont croquant ce mélange bien sec tout le long de la route. Le tout ensemble coûte 0,04 centimes la demi-livre; ils y ajoutent quelquefois du sucre qui coûte 2 anas le sère (ou le kil.), c'est-à-dire 0,16 centimes la livre.

Le dîner moyen coûte 0,16 centimes: il se compose d'une livre et demie ou deux livres de riz cuit à l'eau, avec quelques herbes ou pimens cueillis ou volés sur la route, un peu de sel et du beurre exécrable achetés au village. Ceux qui sont un peu plus à l'aise y ajoutent du safran et du tamarin préparés, et font un mélange qui serait excellent si ce n'était la proportion excessive de pimens qui vous laissent la bouche et le gosier en feu pour le reste de la journée. La dépense peut alors se monter à 0,20 centimes.

Deux roupies et demie (6 fr. 25 c.) par mois sont

donc le strict nécessaire de la subsistance animale d'un homme. La viande est une recherche qu'on ne se permet que dans les grandes occasions ou quand il plaît au maître de faire un cadeau. C'est celui qui leur est le plus agréable, tellement qu'après un service plus fatigant qu'à l'ordinaire, ou après un intervalle plus ou moins long depuis votre dernière largesse, vos gens se réuniront devant votre tente pour vous demander un bukra (chèvre ou mouton), employant ce mot comme synonyme de cadeau. Le prix est à-peu-près le même partout, une roupie (1) pour un mouton qu'ils tuent après l'accomplissement de certains rites, et qu'ils se partagent pour en cuire les fragmens chacun à sa manière.

Si nous voulons compléter le calcul précédent de la subsistance du prolétaire, en y ajoutant le prix de son entretien durant l'année, nous trouverons que sa garde-robe se compose :

D'un turban, au prix moyen de. . . . . 2 r. 00 a., 5 f. 00 c.
Une veste de coton doublée et ouatée, de. . . 2 r. 00 a., 5 f. 00 c.

(1) La roupie vaut 2 fr. 50 c. et se divise en 16 anas.

Un paejama (pantalon turc), aussi de coton, mais d'une autre couleur que la veste, large d'en haut, étroit d'en bas, et d'une coupe disgracieuse, valant une roupie dix anas. . . .	1 r. 10 a.,	4 f. 10 c.
Une pièce de mousseline grossière, roulée en ceinture autour du corps, et rejetée par-dessus l'épaule gauche, au prix de.	1 r. 12 a.,	4 f. 40 c.
Une paire de babouches.	» r. 12 a.,	1 f. 90 c.
Enfin un comli, espèce de manteau en laine grossière.	1 r. 6 a.,	3 f. 44 c.
Ce qui nous donne pour l'entretien de l'année un total de.	9 r. 8 a.,	23 f. 84 c.

ou une moyenne de 2 fr. par mois. En l'ajoutant à la dépense de la nourriture, nous trouvons que pour couvrir ses premiers besoins, pour le strict nécessaire, le journalier ou manœuvre devra ga-

gner 8 fr. 25 c. par mois; et cependant le salaire par mois des gens de peine employés par le gouvernement dans les salines et sur les chemins ou par les cultivateurs dans la campagne, excède rarement 7 fr. 50 c., tandis que le salaire des femmes n'est que de 3 fr. 75 c.

Quand on considère que le blé et le riz sont à meilleur marché aux États-Unis que dans l'Inde, et que cependant le journalier américain gagne 3 à 4 fr. par jour, on peut se faire une idée de l'existence comparative du malheureux habitant de l'Inde. « Ici, quoique les saisons ne soient pas « moins caractérisées qu'à une distance double de « l'équateur, telle est la misère de l'immense ma- « jorité des hommes et la monotonie de leur ché- « tive existence, qu'eux seuls ne changent pas « quand tout change autour d'eux : la même nour- « riture, le même costume devront toujours leur « suffire; leurs huttes ne les défendent ni des ex- « cessives chaleurs du printemps, ni des pluies de « l'été, ni des froids de l'hiver. D'un temps de « l'année à l'autre, la question pour eux n'est pas « de changer de plaisir, mais de souffrance (1). »

(1) Jacquemont.

On dira peut-être que le travailleur indien peut s'en prendre à lui-même pour une partie de ses maux. Il est vrai qu'il travaille peu, sans force et sans intelligence; il est insouciant de l'avenir et profitera rarement d'une veine de fortune pour économiser pour de mauvais jours; mais la racine du mal est ailleurs. Ce n'est pas même le gouvernement avec ses taxes qui réduit le peuple à cet excès de misère : le vice est dans le système d'administration qui ronge le pays comme un cancer. C'est ce système que nous avons déjà décrit sous le nom d'ijarah dans les états du Nizam, et dont nous aurons plus tard à examiner l'action dans ceux de la Compagnie, où il existe sous le nom de zemindari dans la plupart des localités et ruine les masses de la population pour enrichir un homme sur vingt mille. C'est ce système qui, en conservant et en multipliant à l'infini le nombre des indigens, rend le travail de l'homme la moins chère de toutes les denrées, puisque devant une pareille concurrence et en présence de la faim immédiate, impatiente, le travailleur n'osera jamais réclamer un gage en proportion de ses fatigues et de ses besoins.

La classe la plus heureuse est encore celle des

domestiques, soit au service des noirs, soit au service des Européens : chez ces derniers, ils sont mieux payés. Mon kansaman ou khetmatgar (valet) reçoit 8 roupies (20 francs) par mois sans vêtemens ni nourriture; sur cette somme il trouvera moyen de soutenir une femme et des enfans et même de les traîner à ma suite. Il en est de même de mon ghorewala (palefrenier) et de mon lascar qui reçoivent chacun 7 roupies. Le maity et le ghanswala n'en ont que 5.

Les domestiques des natifs reçoivent des gages beaucoup moins élevés, mais il faut avouer que leur service est bien plus doux. Ils se bornent à être là près du maître pour répondre sahib (monsieur), quand il appelle koee hae (holà, quelqu'un!). Ils ne sont astreints qu'à faire acte de présence et à lui former cortége. Le même nombre de domestiques est autour d'eux en voyage, mais le soir point de voiture à décharger, point de tente à piquer, de lit à faire; rien que son tapis à étendre dans une cellule du caravanserail s'il pleut ou sous un arbre s'il fait beau et son kalcioun à allumer. Sur la route chacun s'en va tranquillement avec son sabre ou ses pantoufles et son petit paquet à la main, tandis que nos gens doivent porter mille

choses pour nous et ont sans cesse à satisfaire quelqu'un de nos besoins.

12 septembre, Rachore (quatre lieues). — Rachore est la capitale d'un petit Nuwab musulman, vassal du Nizam, et dont le fief héréditaire s'étend sur cette bande de territoire qui est comprise entre le Crishnah et la Toombuddra. Le bazar est en dehors et détaché de la ville qui est fortifiée dans le genre mauresque. Elle est entourée d'un fossé taillé dans le rocher, mais les remparts sont en mauvais état et dominés à demi-portée de canon par une montagne très accessible qui n'est point défendue. La garnison se compose de trois mille pathâns : on appelle ainsi la race née de pères arabes par des femmes indiennes, et dont la prétention est d'être encore considérée comme Arabe. Ils ont les armes et toute la turbulence de leurs pères, mais leur sont inférieurs en bravoure. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi le gouvernement de la Compagnie a souffert si long-temps l'existence de ce nid de guêpes ; il faudra quelque jour les écraser quand les circonstances seront peut-être plus difficiles, et il en coûtera alors un sang précieux. Presque tous les brigandages qui se commettent à plusieurs lieues à la ronde, et tous les soulèvemens

dans le pays du Nizam, peuvent toujours se suivre à la trace jusque dans cette caverne de voleurs. Leur insolence envers les voyageurs européens, à moins que ce ne soit un haut fonctionnaire ou un collecteur, est vraiment incroyable sous un gouvernement généralement aussi vigoureux que celui des Anglais. A l'époque de cette première visite, je n'eus pas l'occasion d'en ressentir les effets, par la raison que j'étais encore abondamment pourvu de toutes les provisions dont on m'avait comblé la veille à Maktal; mais à mon second retour, plusieurs années après, en congé de semestre, je faillis être assassiné dans ce même lieu. C'était le 24 janvier 1835; j'étais arrivé vers midi épuisé de fatigue et tout-à-fait dépourvu. Quand mon domestique se présenta dans le bazar, le cotwâl, espèce de maire, défendit au marchand de lui rien vendre; on nous refusa même de l'eau de puits. Indigné de cette avanie, j'eus l'imprudence de vouloir m'en venger. Je commençai cependant par faire partir en avant tous mes gens et mon bagage; quand je les jugeai à une distance suffisante, je me dirigeai vers la demeure du cotwâl, où je trouvai ce personnage assis, entouré d'un groupe nombreux de ses coupe-jarrets. Possédant parfaitement

le riche vocabulaire d'injures de la langue hindoustanie, je terminai une harangue peu flatteuse pour la vanité des citoyens de Rachore en leur disant que, puisqu'ils ignoraient si complétement les lois de l'hospitalité, la grande vertu du désert, ils ne devaient plus prétendre au titre d'Arabes, qu'ils n'étaient que de misérables bandits, et que, du reste, il était bien connu qu'ils étaient des bâtards de père en fils depuis dix générations, avec d'autres complimens peu gracieux pour les dames de leurs familles. Je connaissais l'effet électrique d'une pareille injure : vingt poignards sortirent du fourreau, mais mon cheval galopait déjà, et le sifflement d'une balle ou deux ne fit que redoubler sa rapidité.

13 septembre à Yeraghery (quatre lieues et demie). — Le pays est toujours plus dépeuplé. Une ou deux huttes dans l'espace que je viens de parcourir, et très peu de culture; des collines de granit se succèdent irrégulièrement, formées d'immenses blocs entassés les uns sur les autres et couverts de broussailles, et plus souvent de mousse d'un ton roux uniforme. Je rencontrai sur la route une cavalcade assez pittoresque : c'était un musulman richement costumé, monté sur un cheval

persan de l'espèce bahaderie qu'on nourrit de boulettes de viande épicée, et ressemblant autant que possible au bœuf gras. Le bahaderie est un animal extrêmement massif, à gros membres, à grande action et toujours *grimpant*, qui épuise toute sa force en caracôles et gagne très peu de terrain, bien qu'il semble jeter du feu par les naseaux. C'est sa graisse et son apparence de férocité qui sont sa principale recommandation aux yeux des indigènes. Après le musulman venaient deux femmes et un petit garçon, tous trois à califourchon sur un autre cheval que l'on conduisait par la bride, les femmes strictement voilées. Une douzaine de serviteurs les suivait à pied; tous avaient sabres et boucliers, quelques-uns des hallebardes, d'autres des fusils à mèche. Deux coulis et une petite rosse tattoo (1) portaient tout le bagage de cette famille et de sa suite; car les natifs, même les plus riches, ne s'embarrassent jamais de mobilier en voyage : ils pourront emporter quelques pierreries, quelques cachemires, du linge pour changer en arrivant, et voilà tout.

14 septembre, à Madaveram (4 lieues). — A trois

(1) On appelle tattoo un petit cheval du pays valant 30 ou 40 fr., grand comme un âne, aussi sobre et plus docile.

lieues et demie de Yeraghery, on rencontre le lit sablonneux du Toombuddra ou Toongahuddra, dont la largeur est d'environ 300 mètres, mais réduit maintenant à un filet d'eau vers le milieu, traversé de distance en distance par des digues naturelles de rochers. Je passai la rivière à cheval, sur une de ces crêtes, où je ne trouvai que deux ou trois pieds d'eau. Me voilà enfin sur le territoire de la Compagnie ; on reconnaît à l'instant une administration mieux entendue : ce changement est plus frappant ici que partout ailleurs, car nous nous trouvons tout d'un coup dans une nouvelle acquisition, sous le régime d'un collecteur européen au lieu d'un zemindar et par conséquent dans les conditions les plus avantageuses possibles. La population est plus dense, les fermes plus rapprochées, la culture plus répandue, et enfin il y a une espèce de route, qui jusqu'alors n'était qu'un sentier.

15 septembre, à Hiratoumbalam (cinq lieues). — Me fiant au tracé de la route telle qu'elle est indiquée dans l'almanach de Madras, je n'ai pas voulu prendre un guide qu'il aurait fallu enrôler de force, ce service n'étant jamais volontaire ; aussi me suis-je perdu dans la multiplicité des sentiers.

Arrivé à la nuit tombante dans une plaine en apparence déserte, bornée de toutes parts à l'horizon par des monticules entièrement nus, et de l'aspect le plus uniforme, je ne savais plus quelle direction prendre et mes gens étaient aussi embarrassés que moi, quand les sons plaintifs et prolongés de la trompe d'un joghi, ressemblant à cette distance à ceux de la cornemuse de nos campagnes, arrivèrent jusqu'à nous en traversant l'espace. « Les Hindous se servent, dans leurs processions et leurs cérémonies religieuses, de deux espèces de trompettes : l'une est courbée, l'autre droite et longue de deux mètres, généralement évasée en cor, et quelquefois renflée en boule à diverses parties du tuyau. Cet instrument est si lourd que pour le tenir au niveau de sa bouche, le virtuose doit être l'hercule de son village. Toute son ambition est de lui faire rendre un son, et quand il y réussit, il le prolonge autant qu'il peut (1); » mais comme il souffle avec une force décroissante, le son se modifie, hausse ou baisse, s'éteint tout à coup pour renaître avec une aigreur perçante. Des tambours de cuivre et de bois, des cymbales et des tamtams

(1) Jacquemont.

accompagnent ces exécrables trompes, mais frappent du moins en mesure. Guidés par cet angelus brahminique, nous arrivâmes à un village assez médiocre; mais qui a dû être plus considérable autrefois et où l'on remarque une jolie pagode mitrale des beaux temps de l'art; tout l'extérieur est richement sculpté en cannelures encadrant des reliefs qui offrent dans quelques détails des images d'une grande obscénité. Je retrouve ici des champs de blé, de lin et de colza; en tournant le dos au village on pourrait se croire en Europe.

16 septembre, à Adony. — Hiratoumbalam est au pied d'une rangée de montagnes à travers lesquelles il y a un défilé qui conduit à l'étape suivante, Adony, mais il est impraticable pour mes bœufs; j'envoie donc tout mon monde par la nouvelle route qui décrit un cercle autour de la chaîne, et accompagné seulement de mon palefrenier je m'aventure au milieu de ces précipices. Rien de plus âpre et de plus sauvage; ce sont de vraies cascades de granit: je suis à la fin obligé de mettre pied à terre n'osant plus me fier à mon cheval. En descendant le versant méridional on a une succession de vues magnifiques, et en dernier lieu le panorama de la petite ville d'Adony qui se déploie

à vos pieds et que l'on voit à son avantage de cette position élevée : les maisons des classes pauvres, presque toutes en pisé, sont serrées les unes contre les autres et l'on n'aperçoit que leurs toits de tuiles, tandis que les mosquées et les demeures des riches se détachent sur un espace ouvert et montrent des murailles de pierres. Les arbres qui depuis long-temps manquaient au paysage reparaissent superbes, et du milieu d'un épais feuillage s'élèvent des minarets à cimes dorées. C'est le moukrabbah ou mausolée de je ne sais quel Nuwab ; c'est un séjour si frais et si élégant que je préférai y descendre plutôt qu'au bongalo de la Compagnie.

Les tombes musulmanes, quoique généralement fort simples en elles-mêmes, sont presque toujours trop jolies et trop léchées dans leurs accessoires. Ces arabesques, ces moulures fantastiques, ces minarets recouverts d'émaux ; cette balustrade de marbre qui les entoure, taillée à jours avec une surprenante légèreté, éloignent bientôt l'impression que la simplicité du sarcophage pourrait éveiller. Les morts semblent devoir être si bien sous ce monument, ils sont entourés de tant d'élégance que leur pensée n'inspire plus aucune mélancolie. On n'est plus tenté de les plaindre, on est sur le point de

les envier. Mais alors la mort n'a plus de leçon et cette tombe est inutile. L'architecte musulman me paraît avoir manqué son but en le dépassant.

Plusieurs imans desservent la tombe d'Adony et se relèvent pour y prier. C'est toujours avec intérêt que je suis ce rite mahométan, si touchant, si noble que si je n'étais chrétien je voudrais être un disciple du prophète. Durant le jour, ils se contentent de réciter à certains intervalles quelques versets du Koran, mais c'est le soir, au coucher du soleil, que ce culte atteint une grandeur vraiment sublime. La ferveur qui les anime, leur contemplation prolongée les jettent dans des attitudes si naturelles, si gracieuses, soit qu'ils prient debout les bras croisés sur leurs larges poitrines, soit qu'ils s'agenouillent sur le gazon la figure dans leurs mains, ou prosternés le front appuyé sur la terre. La foule, les bruits du monde passent près d'eux sans les distraire; ils semblent ravis bien loin de cet humble monde, et je crois que dans ces momens, comme pour le sage d'Horace, *si fractus illabatur orbis impavidum ferient ruinæ*, la voûte du ciel s'écroulerait sur eux sans ébranler leur âme. Voilà réunies toutes les conditions de la prière: la solitude, l'immobilité, le silence! Chrétiens qui

prétendons à une religion plus pure et plus mystique, combien de momens de notre vie oserons-nous comparer à ces sublimes extases.

La grande mosquée située au milieu du bazar est d'une construction fort ordinaire; elle offre pourtant une curiosité : c'est une chaîne de granit d'un travail exquis, suspendue à la voûte, formant une guirlande de soixante pieds de long et dont la série d'anneaux, évidemment taillée d'un seul bloc, n'a pas une soudure. On ne trouve à Adony ni Européens ni cipayes (excepté le vieil invalide qui a soin du bongalo); quelques scribes et agens de police natifs, nommés par le collecteur du district, suffisent à son gouvernement. Ce magistrat y fait cependant chaque année une tournée de quelques jours pour exercer la justice de paix et pour renouveler les affermages. La principale industrie de cette ville est de la tapisserie de Turquie de toutes les grandeurs et de tous les prix, dont il se fait un commerce considérable; on sait y donner aux laines des couleurs admirables et qui ne passent jamais. La population peut s'élever à 6 ou 8,000 âmes.

17 septembre, à Ballour (cinq lieues). — Presque toutes les terres depuis Adony sont cultivées,

les villages sont moins distans et assez populeux, avec des quinconces de manguiers à l'entour. Les huttes sont mieux bâties, et la plupart étant une propriété de la Compagnie sont entretenues et réparées. Chacune d'elles a une sorte de petite cour formée de palissades et de branchages. La chaîne des montagnes d'Adony disparaît au nord-ouest, et il ne reste plus que des mamelons isolés. Presque tous ont la forme d'un cône dont la partie supérieure est tronquée et aplatie.

18 septembre à Bellary (six lieues). — En sortant de Ballour on traverse un dernier jungle rempli de cactus, puis il n'y a plus de déserts; les terres s'améliorent à mesure qu'on avance, la route, d'abord excessivement sablonneuse et où mon cheval n'avançait qu'avec peine se raffermit; c'est maintenant une alluvion noirâtre que les Anglais appellent *cotton-black-soil*. Les mosquées, si communes du côté d'Adony, deviennent plus rares, et les ignobles chapelles des Hindous se montrent de nouveau de tous côtés. Un cône tronqué, couronné de fortifications, s'élève sur un horizon tout-à-fait plat, mais il faut beaucoup de temps pour y arriver. Il grandit toujours et cependant la route semble s'allonger devant vous.

On tombe enfin sur une voie macadamisée entre deux rangées de beaux arbres; on passe devant un cimetière européen, on longe le glacis extérieur d'une place forte, puis laissant à gauche un vaste faubourg on entre sous une voûte qui pénètre le rempart. Deux sentinelles en habit écarlate, raides comme des piquets, les cheveux courts et blonds et sans un poil sur la figure, me regardent passer en se moquant de mon costume de voyageur. C'étaient deux soldats de mon régiment, et j'étais à Bellary.

CHAPITRE XIV.

Entrée au régiment; composition d'un régiment anglais; égalité entre tous les officiers à titre de gentleman; institution de la masse (cercle) militaire; président de masse; président de table; démarcation infranchissable entre l'officier et le soldat.

Une lettre d'introduction, dont j'étais porteur pour un officier d'artillerie de la garnison, m'assurait un gîte jusqu'à ce que je pusse apprécier ma position et savoir comment on allait disposer de moi. Une recommandation de ce genre suffit presque toujours, dans cette terre classique de l'hospitalité, pour vous autoriser à vous installer chez une personne jusqu'alors inconnue comme si vous étiez chez vous : il va sans dire que vous prenez votre place à tous les repas, et toute la maison, bêtes et gens, est à votre service. Dans un pays où il n'y a pas d'auberges pour le voyageur, pas même un abri pour plus de deux familles à-la-fois dans aucun centre de population quelque grand qu'il soit, et où cependant l'existence est constamment

nomade, on a senti la nécessité de consacrer un pareil usage et de le rendre en quelque sorte obligatoire. Ce qu'on donne aujourd'hui on le reçoit demain, c'est un échange où tout le monde gagne. On conçoit cependant qu'un pareil système est possible seulement dans un pays où il n'y a qu'une seule société privilégiée, où tout le monde a sa place marquée, où chacun est reconnaissable à sa couleur, à son uniforme, à son langage, et dans laquelle aucun aventurier ne peut se glisser. Cette hospitalité ne peut germer que sous la tiède atmosphère des colonies, là où il y a peu de besoins, et où les premières nécessités de la vie sont à bon marché. Peut-être aucun corps de l'armée indienne ne la porte à un plus haut degré que celui de l'artillerie. Les officiers de cette arme ont aussi plus de sympathies pour ceux de l'armée royale commandant comme eux des Européens, et par conséquent moins tourmentés de cette jalousie de métier qui aigrit l'officier de cipayes, toujours disposé à relever le gant sur cet interminable sujet de querelles, l'appréciation du mérite militaire des indigènes.

Kirkpatrick Timmins et Lyon Barrow, tous deux lieutenans d'artillerie, étaient les plus joyeux convives et les plus agréables compagnons que

l'on pût désirer dans un salon ou à une table d'hôte. Le premier vient de succomber à une mort prématurée, victime du climat, l'autre palpite encore sous le ciel de l'Inde, puisse-t-il lui-être plus léger qu'à son ami! Ce fut près d'eux que je me recueillis quelques instans avant d'interroger ma destinée.

Mon cœur battait violemment comme je passais le seuil du bongalo où je devais trouver mon commandant; le hasard me l'avait déjà fait rencontrer à Hyderabad où il était venu pour siéger dans un conseil de guerre, mais je l'avais alors peu étudié ne prévoyant guère combien le sort nous rapprocherait. Au moment où je me présentai, il était assis à une table couverte de rapports militaires, entre deux officiers dont l'un portait le sabre à fourreau d'acier d'un adjudant. Le lieutenant-colonel Charles Mill pouvait avoir cinquante ans, et son teint avait cette pâleur bronzée qui indique un long service dans des climats malsains et sous les tropiques. C'était un vétéran de l'armée d'Espagne dont toute la vie s'était passée dans les camps et qui se trouvait mal à l'aise dans un salon. Ses yeux étaient pénétrans et remplis d'intelligence; mais une timidité assez gauche les lui faisait baisser sou-

vent, et il hésitait en s'exprimant quoique dans un langage choisi et de la plus grande élégance. Écossais et patriote à l'excès comme toute sa race, il avait appris à respecter les Français sur vingt champs de bataille sans pouvoir parvenir à les aimer. Sa vie avait été trop ballottée d'un hémisphère à un autre pour qu'il trouvât le loisir de se marier, et il avait reporté toute la surabondance de ses affections sur un jeune homme de sa province, son parent éloigné, pour lequel il sollicitait depuis long-temps la sous-lieutenance qui venait de m'être accordée, et qui servait à ses frais comme volontaire depuis deux ans. Ce jeune homme, Alexandre Campbell, était le favori de tout le régiment; personne n'avait douté de sa nomination, et au désappointement général avait succédé une explosion d'indignation quand la renommée avait publié que son rival heureux était un étranger. C'était sous cette impression doublement fâcheuse que je me présentais au corps et devant mon chef.

Ce fut pourtant avec la plus exquise politesse qu'il reçut la déclaration de mon grade et de mon nom. Dans sa manière de m'adresser la parole il n'y avait aucun air d'autorité, rien qui tranchât du commandant. Il me donna la bien-venue au régi-

ment, espéra que mon voyage avait été agréable, laissa tomber quelques mots sur le cours d'instruction et les exercices militaires par lesquels il me faudrait passer, et finit par m'avertir en plaisantant de l'exactitude de la discipline dans le 55e, et de l'importance que je devais attacher à mériter les bonnes grâces de M. l'adjudant, qui devait diriger mes études et apprécier mes progrès. Il donna ensuite quelques ordres pour mon équipement; puis se tournant vers l'autre officier : « Monsieur Daubeny, lui dit-il, vous aurez la bonté de présenter M. de Warren à nos camarades (*brother officers*); il trouvera, j'en suis sûr, parmi eux, une société des plus agréables... Adieu, messieurs, j'aurai le plaisir de vous rencontrer à la table d'hôte. »

Je sortis avec mon introducteur : c'était un jeune homme d'une charmante figure, ronde, blanche et rose, pleine de franchise et de bonhomie, aimant passionnément le service en général, et d'une extrême coquetterie pour le régiment en particulier. Il voyait avec un excessif chagrin la coupe française de mon habit noir, et se désolait, sans pourtant me l'avouer, de me voir ainsi vêtu le jour d'un grand dîner de corps. Il proposa de m'accompagner chez le sergent maître tailleur, et de sur-

veiller les détails de mon équipement qu'il voulait rendre aussi élégant que possible. Tout en le remerciant de sa complaisance que j'acceptai, je ne pouvais m'empêcher de sourire et de m'amuser de son air d'importance et de protection. Il s'acquitta d'ailleurs de ma présentation avec une grâce parfaite.

J'avais été heureux dans le choix de mon régiment, la grande majorité des officiers du 55e pouvaient prétendre au titre et à l'épithète de gentlemen. Tous appartenaient à l'aristocratie de naissance, d'éducation ou de fortune et formaient par leur seule réunion une société infiniment supérieure à ce que l'on pourrait s'attendre à rencontrer dans les rapports accidentels de la vie militaire. Quelques-uns possèdent encore aujourd'hui mon estime et mon amitié; d'autres ont emporté dans la tombe mes regrets amers, et c'est avec un plaisir mêlé de tristesse que je reviens aujourd'hui sur leurs noms et leurs caractères profondément gravés dans mon souvenir, et sur certains épisodes de ma vie intimement liée avec la leur.

Il y avait d'abord l'adjudant du régiment (1),

(1) Il n'y a dans un régiment français aucun grade qui corresponde exactement à celui d'adjudant chez les Anglais, dont les

pauvre Hériot, le plus beau, le plus brave, le plus généreux des hommes. Jamais le brillant uniforme de l'Angleterre ne revêtit des membres plus gracieux, jamais des yeux plus doux, un front plus noble et plus calme ne me rappelèrent si vivement ce beau vers :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Jamais un jeune cœur ne battit à son début dans la vie de plus de courage, d'ambition et d'honneur. Sur le point d'acquérir une compagnie, sa famille fut ruinée; il abandonna son patrimoine maternel à son vieux père et perdit tout espoir d'avancement, pour des années, dans une profession où l'on ne parvient qu'en achetant chaque grade successivement. A son premier combat il tomba foudroyé, criblé de balles, et n'eut pas le bonheur de mourir. Il n'a pas de croix à sa boutonnière; une pension trop mesquine ne lui permet point de se retirer du service; faible, épuisé,

fonctions sont analogues à celles du capitaine instructeur et du capitaine adjudant-major réunies. Seulement dans l'armée anglaise il n'a que le rang de lieutenant et c'est le plus souvent un soldat parvenu. Ce n'était pas cependant le cas pour celui dont il s'agit ici; il était d'une excellente famille et sorti, je crois, de l'école militaire.

il se traîne encore dans nos rangs, où il vient seulement d'obtenir, à l'ancienneté et par la mort d'un camarade tué en Chine, le grade de capitaine, qui sera son bâton de maréchal. Il n'a plus de goût à sa profession; il n'y a pas une âme dans le régiment qui ne le plaigne et qui ne serait heureux de le soulager en prenant chaque fois son tour de service pour lui. Ses blessures se rouvrent à chaque instant, et la mort le menace sans cesse : si elle le frappe, ses amis, tout en le pleurant, devront-ils le plaindre? Non, car il n'y a plus pour lui de bonheur en perspective et son âme est trop belle pour réussir dans ce monde.

Et Henry Bayly.... mon compagnon, mon ami, mon frère, porte-étendard; combien de fois avons-nous fatigué ensemble à côté l'un de l'autre, pendant d'interminables manœuvres, portant les deux drapeaux du régiment jusqu'à ce que nos bras tombassent endoloris sous leur poids glorieux. Mais il repose dans un obscur cimetière près de la petite ville de Gosport, sous le ciel humide de son pays, et.... je ne veux point m'arrêter à son souvenir, car il m'est trop pénible.

Je trouvai dans ces deux hommes un type essentiellement anglais et en même temps un degré

de perfection auquel il n'est peut-être pas donné au Français d'atteindre. On a pu voir que je n'étais pas disposé à voir d'un œil trop indulgent les défauts de la société anglaise; je ne la compare pas un instant à la nôtre pour les qualités attachantes, l'urbanité, la bienveillance, la simplicité, pour tous les agrémens qui font le bonheur de la vie tels que la grâce, la bonhomie, le charme des manières; mais de même qu'on ne trouve point le diamant dans les mines d'or ou d'argent, mais parmi les couches de grès et le sable grossier, de même le type le plus parfait de l'homme se trouve enfoui parmi les rudes élémens de nos voisins, le parfait gentleman anglais est le phénix de l'espèce humaine. Il ne manque au Français pour atteindre jusqu'à lui qu'un sentiment plus élevé et plus intime de sa dignité personnelle, un respect plus religieux pour la part de divinité que le tout-puissant a accordée à l'homme. Il est peu d'entre nous, je pourrais dire il n'est pas un d'entre nous, qui soit un héros pour son valet de chambre ou pour son intime ami. Quelque bien que soit le Français en société, devant des étrangers ou devant les dames, sa bonhomie même le fait déroger aussitôt, dès qu'il est seul avec l'ami de cœur, le camarade

d'étude, le confident ou le messager de ses premières folies. C'est, dira-t-on, l'excès de deux bonnes qualités, de notre absence d'affectation et de la gaîté caractéristique de notre tempérament; mais nous avons généralement aussi les défauts de ces qualités, un penchant pour le laisser-aller, le grivois, l'exagération ou l'arlequinade qu'on est étonné de rencontrer à chaque instant chez les hommes les plus graves, les têtes les mieux organisées. Le parfait gentilhomme anglais ne se livre jamais et jamais ne déroge : il porte jusque dans les plus petits détails de la vie la conscience et le souvenir de sa dignité. Son naturel ne saurait le trahir; car il est de la même trempe que son extérieur; sa maison pourrait être de verre, chacun de ses actes peut supporter la lumière et défier la critique.

Après cela, l'individu que nous venons de décrire n'est pas un produit purement indigène, il lui faut subir plusieurs transplantations, respirer l'air du continent et surtout celui de la France, pour arriver à sa parfaite maturité et pour se dépouiller de certaines qualités inhérentes au sol natal, la morgue, les préjugés, etc. Mais quand l'éducation, les circonstances et les voyages ont fa-

vorisé ce développement, c'est de lui surtout que l'on peut dire qu'il est le roi de la création.

Il y avait aussi au 55e, et on peut l'y voir encore au moment où j'écris, un autre type charmant dont Sterne nous a donné une idée : c'était un vieux capitaine écossais, nommé Norman Mac Lean, une adorable incarnation du délicieux caractère de *mon oncle Tobie*, dans Tristram Shandy. Il était connu dans le régiment sous le nom familier du bonhomme. Puissent Allah et son prophète le protéger et *son ombre toujours grandir* (1)!

Et puis vient toute une foule, sur laquelle je ne m'arrêterai pas, qui arrive et passe comme des ombres. Ils peuplent mon souvenir et je les revois dans ma pensée; du port où je suis arrivé, je poursuis encore sur l'étendue du monde leurs vies errantes, avec reconnaissance, avec affection. Mon premier début parmi eux ne fut cependant pas heureux : ce ne fut que deux années plus tard que je parvins à pénétrer lentement dans leur intimité, à conquérir leur amitié. Comme je l'ai déjà dit, je me présentais devant mes frères d'armes

(1) Le vœu des mahométans envers un ami.

sous des auspices doublement fâcheux, comme étranger et comme enlevant la place d'un camarade chéri. Il n'est pas étonnant que ma réception, quoique d'une politesse parfaite, fût d'un froid mortel. Je sentis que pour long-temps j'avais peu de sympathie à espérer; qu'il me faudrait subir dans une solitude morale un long noviciat avant d'être reçu dans la communauté. Ce rôle était douloureux, mais il était la conséquence inévitable de ma position exceptionnelle : je l'acceptai en soupirant.

Un régiment d'infanterie royale anglaise dans l'Inde est composé ainsi qu'il suit :

1° Un colonel-général : cet officier est choisi parmi les généraux, du grade de maréchal-de-camp et au-dessus. Ce choix est quelquefois la récompense de services militaires; plus souvent c'est la faveur qui l'obtient. Ce colonel est à-peu-près étranger au corps et ne lui porte qu'un très mince intérêt. C'est un bénéficiaire sans fonctions qui réalise d'immenses profits sur les fournitures du régiment dont il a l'entreprise et qu'il recède généralement à quelque banquier ou à quelque fournisseur ordinaire moyennant un boni fixé à 25,000 francs de rente pour un régiment en An-

gleterre, et à 50,000 pour un régiment dans les Indes.

2° Deux lieutenans-colonels dont le plus ancien commande;

3° Deux majors ou chefs de bataillon;

4° Dix capitaines;

5° Vingt-trois lieutenans, dont un adjudant (instructeur);

6° Huit enseignes ou *sous-lieutenans*;

7° Un quartier-maître, qui a le grade d'enseigne.

8° Un payeur ou capitaine-trésorier.

Les deux plus anciens sous-lieutenans présens à la manœuvre sont chargés de porter les drapeaux, celui de la reine et celui du régiment. Si aucun enseigne n'est présent, cette charge revient aux lieutenans, ou à leur défaut aux capitaines. Mais dans tous les cas possibles, c'est un dépôt sacré qui ne doit être confié qu'à un officier (1).

Le service de santé se compose d'un chirurgien-major et de deux aides-majors.

(1) Un bataillon en Europe compte un lieutenant-colonel et dix lieutenans de moins.

TABLEAU SYNOPTIQUE

De toutes les parties intégrantes d'un régiment de la Reine, en le supposant d'un bataillon à dix compagnies.

OFFICIERS.	ÉTAT-MAJOR des SOUS-OFFICIERS.	SERGENS attachés aux drapeaux.	SERGENS de chambre.	CAPORAUX.	SOLDATS.	ENFANS de troupe.
1 colonel. 2 lieut.-col. 2 majors. 10 capitaines. 22 lieutenans. 1 adjudant. 1 quart.-mait. 1 payeur. 8 enseignes. 1 chirurg.-maj. 2 aides-maj.	1 sergent-maj. 1 sergent-quart.-maitre. 1 serg. payeur. 1 serg. hospital. 1 serg. (chargé de la correspondance). 1 serg., maître-d'école. 1 sergent armur. 1 sergent, chef d'orchestre. 1 sergent, tambour-major.	1 par compagnie.	3 par compagnie.	8 par compagnie.	92 par compagnie.	2 par compagnie.
51	9	10	30	80	920	20
TOTAL GÉNÉRAL. 1100						

Pour un bataillon en Europe, les compagnies se réduisent à quatre sergens et soixante caporaux et soldats. De mon temps, la 10^{e} compagnie restait en dépôt à Chatham, et servait à former les recrues qu'on envoyait aux compagnies de service à mesure que leurs cadres se vidaient, mais cet usage

vient d'être aboli et tout est maintenant sous les drapeaux.

La discipline militaire chez les Anglais est en tout point différente de la discipline française. Quant au corps d'officiers, au lieu d'être une monarchie absolue dont le colonel est le despote, c'est une république avec une hiérarchie et une charte constitutionnelle dont les lois sont écrites et immuables. Cette hiérarchie n'existe que sous les armes, devant l'ennemi, sur le champ de manœuvre ou au conseil de guerre; partout ailleurs il y a égalité parfaite entre tous les officiers, depuis le sous-lieutenant jusqu'au lieutenant-colonel. Ils sont tous égaux à titre de gentlemen, car l'uniforme ennoblit, et le titre de gentilhomme est justement considéré comme le premier de tous. Un officier est amené devant le conseil de guerre pour avoir oublié sa qualité de gentilhomme, comme pour avoir manqué à ses devoirs militaires.

Pour créer et entretenir les sentimens d'égalité et de fraternité, il est ordonné par les réglemens militaires que tous les officiers d'un même corps qui ne sont point mariés, ou dont les femmes n'habitent pas la garnison, depuis le lieutenant-colonel jusqu'au sous-lieutenant, auront un cercle et une

seule table d'hôte en commun (*the mess*), que je traduirai dorénavant par la *masse*, sur le système d'un fonds perdu appartenant à la communauté.

Cette masse est un capital flottant, fondé depuis nombre d'années et alimenté de la manière suivante : Tout officier, en entrant au régiment avec le grade de sous-lieutenant, doit commencer par verser dans la caisse commune une somme équivalente à son premier mois de solde. Il paie en outre sa pension de chaque mois à la table d'hôte : cette pension est la même pour tous les officiers quel que soit leur rang ; elle est déterminée, pour ce qui a rapport à la nourriture, par la consommation générale divisée par le nombre des convives ; et quant aux vins et liqueurs, par la consommation individuelle, plus une taxe de 12 pour 100 au profit de la masse. Chaque fois qu'un officier est promu à un grade supérieur, il subit encore une fois une retenue semblable d'un mois de solde du nouveau grade, toujours pour enrichir cette masse. En cas de mort, c'est la communauté qui hérite ; il en est de même si l'officier permute d'un corps à un autre : les sommes données ne sont jamais rendues, et il devra verser dans la caisse du nouveau corps un mois de solde du grade avec le-

quel il y entrera; enfin, tout officier présent au corps, en congé ou détaché, subit encore une retenue mensuelle d'un jour de solde.

Comme le gouvernement exige un certain luxe et une certaine hospitalité de chaque corps d'officiers (par exemple deux grands dîners par an aux généraux chargés des inspections semestrielles, dîners où toutes les autorités de la localité doivent être invitées), il souscrit aussi annuellement à la masse, soit en Angleterre, soit dans l'Inde, pour 25 livres sterling par compagnie, ou 250 livres par régiment. On conçoit que ce fonds social pourra s'accumuler rapidement, et c'est ce qui arrive le plus souvent, mais il peut se rencontrer aussi des causes de diminution, telles qu'une mauvaise administration des capitaux, ce qui est fort rare, des pertes de bagages en temps de guerre, les changemens de garnison, le transport du matériel du cercle exclusivement à la charge de la masse. Enfin sans compter le chapitre des accidens, il y a les dépenses ordinaires, telles que l'entretien d'une magnifique argenterie pour quatre-vingts ou cent couverts, du linge, de la faïence, de la porcelaine, des cristaux et de la coutellerie en proportion; le loyer d'un bâtiment assez vaste pour contenir d'a-

bord la table d'hôte, plus un salon de lecture et généralement une salle de billard.

La masse est non-seulement reconnue comme la bourse commune, la propriété inaliénable et incontestable du plus jeune officier comme de son commandant, mais l'administration de cette fortune est élective et doit se renouveler chaque année. Tout le corps d'officiers, réuni en conseil, choisit parmi ses membres un président de masse (qui ne devra jamais être le commandant) et deux secrétaires. Ce président est responsable sur sa fortune privée du placement des capitaux et de la gestion des propriétés mobilières et immobilières appartenant au cercle. Les secrétaires partagent cette responsabilité, mais seulement pour ce qui a rapport à la table d'hôte : l'un ayant le département des vins et liqueurs ; l'autre de l'argenterie, bijouterie, lingerie, etc. Tous les six mois ce comité devra présenter ses comptes au corps d'officiers régulièrement assemblé, qui nommera un comité d'examen pour les vérifier. Toute dépense importante, tout projet d'acquisition ou de vente, au-delà d'une somme fort minime, exige un nouveau conseil général, et chaque question est décidée à la majorité des votes, chaque officier n'ayant qu'une

voix de même valeur. Celui des membres qui est nommé par ses camarades à la charge de président de masse n'est point libre de refuser cette responsabilité.

La table d'hôte est considérée comme une parade militaire dont aucun officier ne peut s'absenter, à moins qu'il ne certifie sur l'honneur qu'il s'est rendu à une invitation particulière pour dîner dehors, ou pour cause de maladie. Deux officiers par semaine sont chargés à tour de rôle des fonctions de président de table et de vice-président; ils ne peuvent s'absenter sous aucun prétexte et siégent aux deux extrémités de la table. Le vice-président d'une semaine devient le président de la semaine suivante. Chaque officier à son tour doit subir les inconvéniens de ce rôle, commençant par les deux extrémités de la hiérarchie, c'est-à-dire le plus jeune sous-lieutenant siégeant avec le plus ancien officier supérieur (après le commandant qui seul en est excepté).

Les fonctions de président de table sont très délicates, d'une grande responsabilité, et propres à former rapidement le jugement et l'à-plomb d'un jeune homme. C'est lui qui est chargé du bon ordre et de la discipline morale des convives; il a seul le

droit avec le vice-président de donner des ordres aux nombreux domestiques ; il est de son devoir d'interdire toute conversation qui pourrait interrompre la bonne harmonie ; enfin il a le droit de mettre aux arrêts tout officier quel que soit son grade, même supérieur au sien, qui introduirait le désordre, qui proposerait un duel, ou qui refuserait de se conformer à quelque réglement de la communauté. Je me rappelle avoir eu occasion, n'étant qu'un très jeune lieutenant, d'envoyer chez eux, aux arrêts, un capitaine et un chef de bataillon qui s'étaient donné un démenti en ma présence pendant que j'étais président de table. Je fis ensuite mon rapport au lieutenant-colonel qui m'approuva et réussit à arranger l'affaire.

On conçoit que l'institution de cette table d'hôte devra avoir d'immenses résultats pour le bien-être physique et moral, les relations amicales, l'esprit de corps du régiment, pour y entretenir les sentimens les plus libéraux, les plus civilisés, et en même temps les plus chevaleresques. « On est so-« lidaire de l'honneur des gens avec lesquels on « s'assied à table chaque jour ; on n'y souffrirait pas « un fripon : la moindre faute contre l'honneur, « commise par un officier de l'armée royale, est

« punie le soir même à table par un outrage una-
« nime de ses camarades et de ses chefs, le refus de
« boire avec lui (1); » il est dès ce moment expulsé et n'a plus d'autre alternative que d'en appeler au jugement d'un conseil de guerre ou de se résigner à quitter le service.

Ce qui fait encore mieux ressortir les avantages de ce système, c'est la comparaison avec les établissemens militaires où il n'existe pas; on a bien essayé d'introduire une organisation à-peu-près semblable dans l'armée de la Compagnie; mais un si grand nombre des officiers de cette armée est marié ou détaché dans les états-majors, les régimens sont d'ailleurs si souvent fractionnés que l'institution de la masse, quand elle n'est pas annulée de fait, y est restée très imparfaite. Il est très rare que ces régimens puissent établir une table commune, le nombre des pensionnaires ne suffisant pas aux frais de l'établissement : dès-lors rien n'oblige ceux qui ne désirent pas se voir, à se rencontrer, si ce n'est sous les armes, aux heures de service. La vie de chacun n'est pas surveillée par l'honneur jaloux des autres. Mais qu'en résulte-t-il

(1) Jacquemont.

en dernier lieu? une succession de cours martiales que je vois sans cesse convoquées pour juger non des soldats, mais des officiers prévenus d'escroquerie et quelquefois de crimes honteux dont l'isolement et l'oisiveté ont été les premières causes. Ce scandale est presque inconnu dans l'armée royale.

Une autre conséquence nécessaire du régime que nous venons d'exposer, c'est qu'aucune hostilité entre deux officiers ne peut être de longue durée. Effectivement, il faut vider immédiatement la querelle ou l'oublier, car il est impossible de se trouver tous les jours dînant à la même table, mêlés dans la même conversation générale, obligés de se rencontrer à chaque moment de la journée, et de persister long-temps à se bouder: ce serait un supplice insupportable pour les deux parties.

Entre autres règles prescrites dans le code d'instructions pour le président de table, il faut en observer une assez remarquable: il doit interdire tout sujet de conversation ayant rapport à *l'école;* c'est-à-dire aux détails pratiques ou lieux communs du métier militaire. La conversation doit rester celle d'un salon, comme il convient à des gentilshommes réunis, c'est-à-dire mondaine ou littéraire,

sur les arts ou l'histoire; c'est tout au plus si l'on peut effleurer les grandes théories de la profession. Il s'ensuit que chaque officier étudie pour briller à la masse, et prépare souvent son éloquence du jour. Il s'ensuit aussi que chacun y gagne sous le rapport du ton, de l'instruction et des manières. C'est une causerie du grand monde, pleine de gaîté franche, piquante, spirituelle, animée.

Je fus immédiatement frappé du contraste de ces relations presque françaises par leur aisance et leur bonhomie avec celles de la société mêlée que nous rencontrions dans le monde. Là je retrouvais tous les défauts du caractère national partout et toujours également détestable par sa vanité, sa raideur, son plat esclavage de la mode. Les qualités extérieures, les dehors physiques recevant et absorbant tous les hommages, tandis que l'esprit, le mérite ne peuvent s'y faire jour.

Les jeunes gens traitent les vieillards sur le pied d'une égalité parfaite que tout le monde approuve; on justifie ainsi une présomption inouïe. Un polisson échappé du collége porte dans le monde l'assurance d'un homme s'il en a la taille. Ne lui demandez ni naturel ni modestie, il en serait honteux comme d'un aveu tacite d'infériorité. Il ri-

cane avec l'âge mûr et la vieillesse, et s'indignerait de leur tutelle délicate et éclairée.

Tous ces vices du tempérament national et de la société anglaise disparaissent au creuset militaire. La camaraderie fait justice de la présomption, la vie intime bannit la morgue, l'esprit chevaleresque met un frein à l'insolence. Ainsi constitué, avec des lois si sages, chaque corps d'officiers forme une société d'élite, école de mœurs et de talens, serre-chaude de vives et tendres amitiés capables de résister aux assauts et aux orages du monde. C'est un système simple dans son action, admirable dans ses résultats, auquel je ne trouve rien à comparer. Il n'en est plus de même quand nous venons à parler des rangs secondaires et des relations entre l'officier et le soldat. « C'est « un phénomène étrange dans le monde moral, « qu'une armée anglaise : la majorité, courageuse, « violente et dédaignée, se soumettant silencieu- « sement à une faible minorité, qui semble pré- « tendre à ne lui commander que par la force (1). »

Entre l'officier et le soldat, il y a une démarcation terrible, un abîme infranchissable : l'officier

(1) Jacquemont.

est un gentleman, le soldat ne l'est pas ; l'un tient à l'aristocratie, l'autre à la fange de la populace ; l'un est le brahmane et l'autre le paria. Pas un mot de consolation, d'encouragement, d'intérêt ne s'échange entre ces deux classes. Les officiers s'étudient à paraître n'avoir rien de commun avec les hommes auxquels ils commandent. Ils les éloignent par une affectation sans relâche de froideur cruelle, la plus insultante que je connaisse. Cette hauteur fait même partie de la discipline. J'ai vu un sous-lieutenant cassé par un conseil de guerre pour avoir invité et reçu deux sous-officiers à souper avec lui.

Un soldat ne doit jamais, sous aucun prétexte adresser la parole à un officier ou s'entretenir avec lui que la main au shako, accomplissant le salut militaire, ou debout à la position du *soldat sans armes*. De son côté, l'officier quelle que soit son origine, quand même il se serait élevé des rangs (ce qui est extrêmement rare, car il n'y a que deux postes que le sous-officier puisse atteindre : celui d'adjudant, c'est-à-dire lieutenant-instructeur ou de quartier-maître), l'officier, dis-je, ne peut un seul instant se départir de sa raideur avec un inférieur, pas même avec son frère, dans le cas que nous ve-

nons de supposer. Il serait réprimandé, puni s'il lui serrait la main en public, s'il lui permettait le moindre témoignage de familiarité. Il s'ensuit que peu de sous-officiers désirent parvenir : ce titre de gentleman qui accompagné le grade d'officier leur est trop pesant; il leur faut renoncer à tous leurs anciens camarades, à leurs amitiés de caserne, et qu'obtiennent-ils en échange? une froide politesse de leurs associés aristocrates, qui froisse incessamment leur vanité et leur brise le cœur. S'approchent-ils d'un groupe animé où la conversation paraît gaie et spirituelle, où l'on rit aux éclats, à l'instant le sourire abandonne les lèvres, la conversation tombe, on essaie d'en recommencer une autre, plus à portée peut-être de leur instruction, mais elle est froide, languissante, et le groupe finit bientôt par se dissoudre. Il n'est point dans le monde de gens dans une position plus fausse, plus isolée, plus malheureuse.

CHAPITRE XV.

Caractère et position du soldat dans l'armée royale anglaise (1); système de recrutement.—Le soldat anglais le mieux nourri, le mieux soigné, le mieux armé, le mieux discipliné dans le monde; système d'avancement parmi les officiers; solde des différens grades.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que le soldat accepte sa position de paria sans un murmure et sans un regret. Non-seulement il ne s'en trouve pas humilié, mais il se battrait avec un camarade qui l'accuserait de raffinement ou de vouloir faire le gentleman. Le soldat anglais est une bête brute et s'en glorifie; c'est l'écume de la société, ce qui n'est pas étonnant d'après la manière dont il est recruté. Il en sera de même dans tout pays qui maintiendra une armée permanente sans le régime de la conscription, et dont les lois n'appellent pas également tous les citoyens à la défense du territoire.

(1) On verra plus loin que le service dans l'Inde est fait par deux armées complétement distinctes, et soumises à des régimes tout-à-fait différens. L'une est l'armée royale anglaise; l'autre l'armée de la Compagnie.

Partout où le recrutement sera volontaire, le besoin de sujets obligera de recourir à un système d'embauchage qui remplira les cadres de tout ce qu'il a de plus grossier, de plus vil et de plus corrompu dans la population. Telle était la composition des armées de l'Europe du temps des compagnies franches, véritables brigands soldés qui ravageaient le pays quand on ne pouvait les employer au-dehors. Ces excès ne se reproduisent pas de nos jours, en temps de paix, dans les armées anglaises admirablement soldées, qui n'éprouvent jamais aucun besoin, et soumises à une discipline des plus sévères; mais suivez-les dans une retraite, voyez-les après un assaut entrer dans une ville en vainqueurs, et les exploits de Ciudad-Rodrigo, de Badajoz et de Saint-Sébastien effaceront les brutalités et les orgies des bandes de Duguesclin et du Sanglier des Ardennes.

Un sergent suivi d'une couple de soldats, tout chamarrés de galons et de rubans, arrive dans un village, il s'enquiert des mauvais sujets, s'en fait désigner un, parvient à l'isoler et à l'entraîner au cabaret. On lui parle d'une vie aisée, paresseuse, bien nourrie, aux frais de l'état; on le flatte en cas de guerre d'une perspective de butin, de pillage,

de filles violées; on l'enivre peu-à-peu, et quand sa tête est échauffée, on lui propose de l'enrôler; c'est à peine s'il comprend ce qu'on lui fait faire, mais on lui offre un shilling qu'il accepte; c'est le gage, les arrhes de son enrôlement; le marché se trouve ainsi conclu devant témoins et devient irrévocable; ce guet-apens le condamne à servir *toute sa vie!* L'orgie terminée, on le transporte ivre-mort au corps de garde, d'où il ne sort plus que pour joindre le dépôt où l'attend la férule du sergent-instructeur. Le village est débarrassé d'un mauvais sujet et le pays compte un défenseur de plus.

L'armée se trouve donc comme un port de sauvetage sur la route de Botany-Bay. D'enrôlemens volontaires proprement dits il n'y en a pas dix sur cent, et de ce nombre la moitié se compose des enfans de troupe; les neuf autres dixièmes sont amenés dans les rangs par la débauche, l'ivrognerie et la misère. Comment avec de pareils élémens est-on parvenu à former une machine si compacte, si réglée, si flexible, ce doit être un problème pour quiconque ne connaît pas le caractère anglais. Ce caractère explique tout : aucun être n'a plus l'instinct de son bien-être matériel que l'Anglais et de

l'avantage de l'ordre pour en jouir. Le secret consiste ici en ce que le soldat est bien payé, bien nourri, bien vêtu, et que s'il marche de travers il a le choix d'être fouetté, déporté ou pendu. Il est rare qu'il soit chassé du service et ce n'est jamais que pour le crime de vol avec récidive; mais dans ce cas, sa paroisse n'est plus obligée de l'assister; il meurt de faim, se livre au brigandage et finit par se faire pendre. C'est le raisonnement, c'est un calcul, c'est son intérêt bien entendu qui finissent par faire du soldat anglais l'instrument le mieux discipliné et le plus obéissant dans le monde. Sa longue éducation sous les drapeaux devra aussi lui implanter à la fin des idées d'ordre, de justice, de religion (car on le conduit régulièrement au prêche chaque dimanche); et si dans sa vieillesse il retourne dans son village avec sa pension d'invalide, ce sera avec des habitudes acquises d'une vie réglée et d'exactitude militaire. Mais ne lui parlez jamais d'honneur, ce n'est pas par un fil si délicat que vous le conduirez, il éclatera d'un rire brutal, et vous demandera un verre d'eau-de-vie : c'est, dit-il, la seule récompense qu'il apprécie. Ne lui parlez pas même de gloire, il sait bien qu'elle ne descendra pas jusqu'à lui; elle est aristocrate dans

l'armée anglaise et ne plane que sur les officiers supérieurs.

Si nous comparons maintenant le soldat d'infanterie anglaise sous les armes, avec celui de tout autre pays, nous serons obligés de reconnaître son immense supériorité physique. C'est le mieux nourri, le mieux soigné, le mieux armé, le mieux exercé. Comparé au soldat français, sa taille moyenne est beaucoup supérieure, ses membres sont plus gros et plus forts, son poids est d'un tiers en sus, sa force est gigantesque et toujours en proportion de son poids.

Prenez au hasard sur une ligne d'avant-postes la première sentinelle française et la première sentinelle anglaise que vous rencontrerez : supposez l'une et l'autre sous les mêmes conditions d'instruction, dix contre un à parier que vous aurez les résultats suivans : le Français sera admirable de feu et de vivacité, sa physionomie pétillera d'intelligence, vous admirerez sa taille souple et dégagée, son air éminemment martial, rehaussé peut-être encore par une barbe et une moustache épaisses. L'autre sera le plus bel animal dans la création, il ne lui manquera que le feu de Prométhée pour illuminer cette superbe figure, quelques

cheveux de plus pour diminuer la fadeur de cette peau blanche qui semble cacher des humeurs froides; ses membres sont ceux d'un géant; s'il parvient à saisir son agile adversaire, il lui fera subir le sort d'Antée, il l'étouffera dans ses bras nerveux. Je préférerais le premier pour assaillir une brèche ou pour la guerre de montagnes, partout où il faudrait de l'élan; mais dans une lutte en plaine, à la baïonnette, je préférerais, je crois, l'infanterie anglaise, surtout au commencement d'une campagne.

Cette infériorité tient à la misérable nourriture qu'on donne à nos soldats, également insuffisante en quantité et en qualité. Quelle force peuvent-ils tirer de cette soupe insipide et noyée où viandes et légumes doivent être pêchés en plongeant et rappellent tristement ce vers latin :

Rari nantes in gurgite vasto?

Le soldat anglais, au contraire, est nourri selon sa faim et en proportion de ses fatigues, de vivres sains, abondans et substantiels. Voici les réglemens militaires à ce sujet, je me contenterai de les citer :

« Les soldats casernés ou en quartier dans la

Grande-Bretagne recevront trois quarts de viande et une livre de pain par homme et par jour, dont le prix sera payé au moyen d'une retenue sur la solde journalière qui n'excédera pas 6 pence ou 60 centimes, c'est-à-dire la moitié de la solde du plus simple soldat d'infanterie. Si le prix de ces deux denrées excédait cette somme, le surplus serait acquitté par l'état.

« Les troupes en marche en Angleterre et logées dans les auberges recevront chaque jour des aubergistes un repas chaud qui consistera en une livre et un quart de viande pesée avant la cuisson, une livre de pain, une livre de pommes de terre ou l'équivalent en légumes, deux pintes de petite bière avec le sel, le poivre et le vinaigre nécessaires. Cette dépense sera acquittée aux aubergistes d'après certains tarifs et les fonds seront remboursés aux régimens par l'état. »

Dans leurs campagnes en Europe, dans leurs marches et leurs campagnes dans l'Inde, la ration de pain et de viande est toujours la même. Ici le riz est substitué aux autres légumes, l'eau-de-vie ou l'arrak à la bière : mais dans aucun cas l'on n'économise aux dépens de la vie ou de la santé du soldat. « La nourriture est tout l'homme, » est un

ancien adage dont le gouvernement anglais a eu la sagesse de profiter.

J'ai dit que le soldat anglais était le mieux soigné. Tous ceux qui se rappellent les campagnes d'Espagne du temps de l'Empire ou qui voudront comparer aujourd'hui les guerres d'Alger et d'Affghanistan, n'auront qu'une voix pour confirmer ce que j'avance. Règle générale, on peut dire que le soldat anglais ne bivouaque jamais ; je n'ai bivouaqué dans l'Inde que trois fois, en vedette ou après une déroute. Il en était généralement de même dans les guerres d'Espagne, il en est encore de même dans les armées de Caboul et de Candahar.

Une armée anglaise traîne toujours à sa suite un commissariat immense; quelque argent qu'il en puisse coûter au gouvernement, les troupes ne doivent souffrir aucune privation. On verra toujours à leur suite un énorme matériel de campement pour protéger le soldat contre les intempéries de l'air, d'amples approvisionnemens si le pays n'offre pas les ressouces suffisantes, un enchaînement admirable d'hôpitaux et d'ambulances pour recueillir les malades et les blessés. Un général anglais, le duc de Wellington en est un exemple, s'in-

quiétera peu de la rapidité de ses mouvemens pourvu qu'il amène son corps d'armée frais, sain et repu en présence de l'ennemi. Ceci est de plus d'importance pour une armée anglaise que pour toute autre. Que le soldat ait bien déjeuné ou bien dîné avant le premier coup de canon et on peut s'en fier à lui pour le reste, il s'acquittera de son rôle comme un ouvrier auquel on a tracé son ouvrage du jour, gaîment, consciencieusement, non comme je l'ai dit pour la gloire ou pour l'avancement puisqu'il ne doit espérer ni l'une ni l'autre, mais pour ne pas manquer à sa qualité d'homme, son *manhood*, pour n'être pas méprisé de ses camarades. Il se battra sans réflexion, sans intelligence, mais avec l'obstination et le patriotisme caractéristiques de son pays.

Le chiffre de l'armée nationale est peu élevé, elle coûte trop cher à recruter et est trop bien payée pour être nombreuse. Les bataillons étant rares, il faut qu'ils soient au moins effectifs; il faut donc les ménager pour qu'au jour du combat personne ne manque à l'appel. Il y a encore une autre raison, c'est qu'on n'improvise pas une armée anglaise. Il faut un an ou dix-huit mois pour convertir en soldat un rustre du Cumberland ou d'Invernes-

shire : on obtiendrait les mêmes résultats d'un paysan français en six semaines.

J'ai dit que l'armée anglaise était la mieux disciplinée, la mieux armée, la mieux exercée et cela découle encore du même système et surtout de sa composition : l'enrôlement étant pour la vie, les deux tiers des cadres sont des vétérans. On veut une armée aussi disponible que possible, les entreprises les plus hardies sont quelquefois confiées aux plus faibles détachemens ; il faut donc qu'elle soit toujours parfaite à tous égards et dans toutes ses parties, que l'on puisse dans tous les instans se fier à l'efficacité de son armement. On n'épargnera donc rien pour la perfection du matériel, pour assurer la précision et la justesse du tir. Un jour de chaque semaine est consacré à l'exercice de la cible et le soldat brûle au moins trois cents cartouches à balle dans l'année. Le colonel Mill qui avait fait les guerres d'Espagne me disait souvent que dans les feux de peloton et de bataillon qui s'échangeaient entre les troupes françaises et anglaises, le carnage était toujours quatre fois plus grand dans les rangs français, par la double raison que l'infanterie anglaise visait mieux et avait de meilleurs fusils.

Il ne nous reste plus que deux sujets à traiter

avant d'en revenir au 55e, c'est le mode d'avancement parmi les officiers de l'armée royale et la solde des différens grades.

Dans l'armée royale on avance de deux manières : à l'ancienneté on en achetant la démission d'un officier dans le grade immédiatement supérieur ; moyennant ce système le gouvernement anglais affranchit ses finances d'une dépense énorme, celle des retraites qu'il faudrait payer, comme chez nous, à ses officiers après un certain temps de service. Un officier d'un grade quelconque désire-t-il se retirer? le gouvernement s'y prête de la meilleure grâce du monde, mais fera payer sa retraite à ceux qui en profiteront en succédant aux grades qui deviendront vacans. Il lui permettra de vendre sa place le mieux qu'il pourra en lui garantissant un minimum proportionné à ses appointemens. Pour faciliter cette vente il existe une espèce de convention tacite qu'elle aura lieu exclusivement dans le régiment, pourvu qu'il y ait un officier dans le grade immédiatement inférieur à celui qui va devenir vacant qui, pouvant offrir au moins le minimum, soit disposé à acheter et réunisse d'ailleurs les conditions et qualités exigées, pour entreprendre les fonctions de celui qui se retire.

Supposons par exemple qu'un officier, parvenu au grade de capitaine, voyant sa santé s'affaiblir ou s'ennuyant de servir aux Indes, veuille accepter sa démission. Il commencera par faire son marché avec les lieutenans et sous-lieutenans de son régiment. Ce n'est pas qu'il puisse mettre précisément son grade à l'enchère et profiter de la concurrence pour en élever indéfiniment le prix; au contraire, le plus ancien lieutenant au corps, pouvant réaliser le minimum, est sûr de lui succéder. C'est avec lui, avant tout autre, qu'il doit régler sa capitulation; car du moment qu'il remplit la condition unique de finance, aucun lieutenant *du même régiment* placé plus bas sur l'échelle d'ancienneté ne peut passer par-dessus sa tête.

S'adressant donc au plus ancien lieutenant pourvu du minimum, il lui dira : la valeur de mon grade est fixée à 1800 livres sterling, mais je ne demanderai ma démission que si vous m'en procurez, n'importe comment, 2,200; c'est-à-dire 400 livres sterl. en sus de ce qui est accordé par les réglemens. Si le lieutenant est riche, peut-être souscrira-t-il aussitôt à la demande du vendeur; s'il ne l'est pas, il entrera en négociation avec l'en-

seigne qui devra succéder à sa lieutenance, en même temps qu'il passera lui-même au grade de capitaine, pour partager la différence. Ils ajouteront, je suppose, 200 livres chacun à leur minimum respectif; ainsi le lieutenant, qui pour passer capitaine ne devait payer que 1100 livres, en paiera 1300; le contingent du sous-lieutenant pour passer lieutenant devait être de 250 livres, il en paiera 450; enfin le gentleman qui entre au corps en achetant la sous-lieutenance et avec lequel on ne peut faire aucun marché puisqu'il est au choix du ministère, paiera ce grade 450 livres; ces sommes réunies feront les 2,200 demandées. Quant aux conditions nécessaires pour passer d'un grade à un grade supérieur, c'est une connaissance assez médiocre des manœuvres et un certain nombre d'années sous les drapeaux. Ainsi on exigera généralement quatre années de service pour accorder le grade de capitaine, mais toute règle admet des exceptions, surtout dans l'armée anglaise où la faveur lève tous les obstacles.

Quelles que soient les circonstances, même en temps de guerre, il est rare qu'un capitaine vende sa compagnie moins de 2,000 livres sterling, c'est-à-dire 50,000 francs; c'est, il est vrai, toute sa re-

traite, mais elle lui donne non-seulement une rente d'environ 2,500 fr. pour le reste de ses jours, mais un capital qu'il peut laisser à ses enfans. On voit donc que tout le monde gagne à ce système, mais surtout le gouvernement, qui n'a pas à porter le chiffre des retraites au budget de ses dépenses et qui échange un vieux soldat pour un neuf sans avoir à compter avec le premier pour ses longs et pénibles services.

En second lieu, on avance à l'ancienneté par les décès de ses camarades dans les rangs supérieurs; mais en présence du système que nous venons d'exposer, il est facile de comprendre que cet avancement devient tellement long qu'il est presque illusoire; car du moment qu'un officier se sentira gravement malade il se dépêchera de vendre afin de laisser le prix de sa commission à sa famille. S'il meurt au service, la valeur de son grade et tout l'argent qu'il a dépensé pour y parvenir sont perdus pour ses héritiers; s'il laisse une veuve, elle n'aura qu'une pension viagère égale à la demi-solde de son grade, tandis que ses enfans recevront un secours annuel jusqu'à vingt-et-un ans pour les garçons, et jusqu'à l'époque de leur mariage pour les filles; mais le capital est perdu, c'est le

service qui en hérite ; malheur aux morts, voilà la devise de l'armée, et c'est aussi le côté désavantageux du système. La conséquence assez naturelle est qu'au premier symptôme d'une guerre un peu sérieuse, beaucoup d'officiers mariés songent à leurs familles et abandonnent les drapeaux, ou si la pauvreté les oblige à rester au service, ils ont moins d'élan, leur vie est un capital qui ne leur appartient plus, dont ils ne sont que les dépositaires et qu'ils n'ont pas le droit de risquer. Il y a nécessairement moins d'ardeur et de zèle à en espérer ; s'il me fallait encore une fois généraliser, je concéderais à l'officier français la même supériorité que celle que j'accordais tout-à-l'heure au soldat d'infanterie anglaise. Pourtant il y a de brillantes exceptions : la riche nature anglaise et son patriotisme triomphent souvent des considérations de famille ; mais si la cause ne produit pas toujours l'effet, elle en contient toujours le germe.

Je dois encore faire remarquer que si un officier meurt de maladie, le grade vacant est à la disposition du ministre qui est libre de le donner au plus ancien officier du rang immédiatement inférieur *dans le régiment*, ou au choix dans tout autre corps. Ceci ouvre la porte à une infinité d'injustices ; il n'y a

que la mort au champ d'honneur qui assure un héritage incontestable aux grades inférieurs dans le même corps : aussi voit-on en 1842 des lieutenans de 1811 et 1812 ayant autant d'années de grade que leurs capitaines en ont d'existence. Il faut avouer cependant que ce n'est pas toujours la faute du système et que souvent ils ne doivent s'en prendre qu'à eux de cette stagnation pour n'avoir pas su profiter des circonstances. Effectivement, sur trente ans de service, l'officier de fortune en passera ordinairement vingt-quatre aux colonies, où les appointemens sont tellement beaux qu'avec un peu de prudence il devra économiser de quoi atteindre au moins le grade de capitaine.

Sans nous égarer dans des dissertations inutiles sur les avantages et les désavantages de ce système, passons à la dernière partie de l'organisation militaire, celle qui a rapport à la solde. Dans l'armée anglaise cette solde est marquée par une échelle extrêmement mobile, qui varie suivant les colonies et qu'il serait trop long de suivre dans toutes ses variations. Nous nous contenterons seulement de placer en regard les deux tables extrêmes de son développement : celle de la solde indienne et celle de la solde européenne.

GRADATION DANS LE RÉGIMENT.	SOLDE EUROPÉENNE, par mois.	SOLDE INDIENNE, comprenant le batta ou gratification coloniale, pour toute garnison dans un rayon de 80 lieues d'une Présidence, par mois.	SOLDE INDIENNE, pour toute garnison éloignée de plus de 80 lieues d'une Présidence par mois.
Lieutenant-colonel, commandant.	825 »	2250 »	2750 »
Lieutenant-colonel, en second . . .	638 »	2000 »	2505 »
Major	580 »	1527 »	1900 »
Capitaine	434 »	936 »	1039 »
Lieutenant.	275 »	564 »	640 »
Sous-lieutenant ou enseigne	214 »	455 »	506 »
Adjudant	350 »	750 »	830 »
Quartier-maître	275 »	564 »	640 »
Sous-lieutenant, trésorier	562 »	750 »	830 »
Chirurgien-major.	434 »	936 »	1039 »
Chirurgien aide-major	275 »	564 »	640 »
Sergent-major. . . 3 fr. 60 c. p. j.	108 »	250 »	275 »
Sergent quart.-mait. 3 00	90 »	200 »	220 »
Sergent porte-drap. 2 80	84 »	130 »	150 »
Sergent ordinaire . 2 20	66 »	99 »	100 »
Tambour-major. . 2 20	66 »	99 »	100 »
Caporal 1 60	48 »	60 »	70 »
Soldat à 3 galons (1). 1 50	54 »	57 »	67 »
Soldat à 2 galons. . 1 40	42 »	54 »	64 »
Soldat à 1 galon . . 1 30	39 »	54 »	64 »
Soldat sans galons . 1 20	39 »	48 »	58 »
Trompette, fifre, tambour 1 90	36 »	70 »	80 »
Enfant de troupe de 15 à 18 ans. . . 1 10	57 »	45 »	50 »
Femme de soldat. .	33 »	8 40	10 40

(1) Les galons se donnent en raison des années de service et de la bonne conduite. Chaque faute fait perdre un galon pour trois mois.

On voit donc que les appointemens d'un lieutenant-colonel dans l'Inde varient de 24 à 40,000 francs de rente, et ceux d'un sous-lieutenant de

5 à 7,000 francs. Mais rappelons-nous que dans l'Inde comme en Angleterre la dépense *obligée* du commandant est absolument la même que celle du sous-lieutenant; ils mangent à la même table d'hôte où ils n'invitent que le même nombre d'amis et paient absolument la même pension. Le loyer du colonel n'est pas plus coûteux et il n'a pas un cheval de plus, puisque chaque officier a le sien. Enfin ils ont précisément le même nombre de domestiques. En Angleterre cela se réduit à un soldat chacun (le commandant peut en avoir deux) qui ne leur coûte rien; dans l'Inde c'est une douzaine de natifs : moins serait au-dessous du confortable, plus serait un luxe inutile. Il s'ensuit donc que si l'on prend le traitement du sous-lieutenant pour l'unité de dépense, toute la différence en plus devra être économisée dans chaque grade, et avec le moindre esprit de prévoyance devra former un noyau de fortune qui s'accumulera rapidement.

En Angleterre, telle est la cherté de la tenue et le prix de la pension que c'est à peine si le lieutenant peut vivre sur sa solde, et s'il y réussit ce n'est qu'à force de privations et en se condamnant à la vie la plus austère. Pour le sous-lieutenant c'est chose impossible; il devra recevoir de sa famille un

complément d'au moins 100 francs par mois, indépendamment de tout son premier équipement et de son premier versement à la masse, qu'elle devra aussi lui avancer. Dans l'Inde c'est tout différent : le traitement du sous-lieutenant lui suffit pour vivre avec aisance, avec luxe, avec une élégante hospitalité. S'il a de l'intelligence, il peut économiser 1,200 fr. dans l'année. Durant tout mon temps de service dans les deux grades subalternes, ma dépense obligée n'a presque jamais été inférieure à celle du lieutenant-colonel, et mes économies de chaque année atteignaient au moins le chiffre que je viens de nommer; celles du commandant de son propre aveu se montaient à 25,000 fr. Ce n'est pas que je trouve que les traitemens soient trop considérables, tant s'en faut; chaque année passée dans l'Inde en enlève au moins deux de l'existence, tarit toutes les sources de la vie, flétrit et dessèche l'avenir. On ne saurait trop payer une vie sans cesse aventurée, dévastée par le choléra, la dysenterie, les mille plaies du climat. L'homme passe ici comme l'herbe des champs; il faut qu'il puisse rapidement recueillir son salaire ou bien il meurt avant d'être payé.

CHAPITRE XVI.

Armée de la Compagnie. — Système d'avancement. — Démarcation infranchissable entre l'Européen et l'indigène. — Solde, discipline et mœurs des cipayes.

L'armée de la Compagnie est organisée sur un système tout-à-fait différent de celui qui régit l'armée royale : l'avancement pour les officiers est réglé par l'ancienneté de service dans chaque régiment jusqu'au grade de major inclusivement, et pour les officiers supérieurs par ancienneté de grade dans tout le corps d'armée de la Présidence. Aucun degré de mérite ou de talent reconnu, aucun exploit fameux, aucun trait de courage ne peut faire arriver un officier à la tête de sa profession avant ceux qui le précèdent par ordre de numéro. Ce système a l'avantage d'opposer une digue au favoritisme qui est un des fléaux de l'armée royale, et de faire du service une loterie dont les chances sont ouvertes à tout le monde, mais il a en même temps l'inconvénient de n'appeler le plus

souvent à la tête des corps que ce que nous appellerions des *ganaches*, des hommes également usés d'esprit et de corps par l'âge et le climat. Les officiers européens de chaque grade reçoivent absolument la même solde que ceux des bataillons de l'armée royale, mais ils ont sur les officiers royaux cet immense avantage que toutes les places d'état-major leur sont exclusivement réservées, et qu'ils peuvent seuls concourir avec le service civil de la Compagnie pour les emplois diplomatiques; or ces places et ces emplois sont toujours les postes les plus lucratifs dans l'Inde anglaise: il arrive souvent ainsi qu'ils peuvent réaliser en très peu d'années de superbes fortunes, tandis que les officiers royaux ne peuvent faire des économies qu'à la longue et exclusivement sur les appointemens de leur grade.

Chaque régiment d'infanterie anglo-indienne se compose d'un seul bataillon de neuf compagnies, organisé ainsi qu'il suit :

1° Un colonel-général sur le même pied que dans l'armée royale, lequel sans avoir à s'occuper le moins du monde du corps auquel il est nominalement attaché, perçoit un bénéfice considérable sur les fournitures.

2° Un lieutenant-colonel dont la position est

extrêmement précaire et dépend de la présence au corps ou de l'absence du major. Comme il n'y a que deux officiers supérieurs dans chaque bataillon de la Compagnie (le lieutenant-colonel et le major) et que ces officiers, par suite d'une longue résidence dans un climat malsain, sont le plus souvent maladifs et en congé de santé, bien des bataillons seraient commandés par des capitaines. Pour éviter cet inconvénient, il est convenu que toutes les fois qu'un major sera valide et présent avec son bataillon, on expédiera le lieutenant-colonel, qui devient alors superflu, à un bataillon dépourvu d'officiers supérieurs. Cette existence nomade est fort peu enviable, et le service doit s'en ressentir, car il est naturel que le lieutenant-colonel prenne peu d'intérêt au bataillon à la tête duquel il ne se trouve que momentanément.

3° Le major : c'est en général la cheville ouvrière du corps comme il en est nécessairement le plus ancien officier.

4° Cinq capitaines (1) pour les neuf compagnies :

(1) La Compagnie n'a pas été tout-à-fait insensible à nos critiques à cet égard. Depuis le 25 janvier 1845, elle vient d'ajouter un sixième capitaine à tous ses bataillons d'infanterie indigène dans les trois Présidences ; mais cette mesure est encore bien insuffisante. Le simple bon sens indique qu'il faudrait autant de ca-

c'est une des mauvaises économies de cette administration; et encore quelques-uns d'entre eux sont-ils la plupart du temps détachés aux états-majors ou en position d'être appelés à des fonctions civiles.

5° Il en est de même des neuf lieutenans dont quatre au moins doivent commander des compagnies; et de même encore des sous-lieutenans au nombre de quatre. Enfin, parmi le petit nombre d'officiers de ces deux derniers grades qui se trouvent présens sous les drapeaux, deux sont encore choisis pour cumuler avec leur emploi celui d'adjudant ou de quartier-maître. Ainsi, d'une manière ou d'une autre, un nombre considérable des officiers de la Compagnie se trouvent pourvus de deux emplois, et par conséquent de deux traitemens fort lucratifs (1).

Outre ces officiers européens il y a dix-huit officiers indigènes, dont neuf reçoivent le titre de soubadar, qui est censé correspondre au rang de capitaines, de lieutenans et de sous-lieutenans que de compagnies. L'augmentation dont nous parlons ne s'est étendue ni à la cavalerie, ni même aux bataillons européens appartenant à la Compagnie. (*Note de la deuxième édition.*)

(1) Le système semble toujours s'étudier à diminuer le nombre des employés pour augmenter leurs profits.

pitaine, et neuf celui de djemmadar, équivalent de celui de lieutenant; mais les uns et les autres sont réellement subordonnés au dernier sous-lieutenant européen. Aucun grade, aucun titre ne saurait effacer cette terrible distinction de la peau. J'ai eu bien souvent l'occasion de me trouver accidentellement comme visiteur chez quelques jeunes officiers de la Compagnie, au moment même où le soubadar de jour venait militairement rendre compte de sa journée de service. Il ne manquait pas de laisser lui-même ses babouches à la porte et de les faire laisser à son escorte, s'avançait à la tête de ses quatre suivans, dont deux sous-officiers portant des hallebardes, et se donnait à lui-même en même temps qu'à eux le commandement de halte! puis faisant le salut militaire demeurait sous les armes, raide comme un pieu, tout le temps que durait son petit rapport. Les jeunes gens ne se levaient pas pour lui, ne le faisaient point asseoir et se contentaient de répondre à son salut par le même léger mouvement de la main avec lequel ils auraient accueilli le salâm d'un domestique. Les choses ne se passaient point ainsi du temps de Clive et de Munroe : on inculquait alors aux jeunes subalternes européens une urbanité qui était de meil-

leure politique, mais la morgue anglaise a fini par prévaloir : aussi ne retrouve-t-on plus chez les cipayes de nos jours les admirables traits de dévoûment qui ont signalé l'époque héroïque de l'enfance de la puissance anglaise dans l'Inde.

Toutefois l'armée indigène est fort bien payée : le cipaye reçoit en garnison l'habillement militaire et huit roupies (20 francs) par mois; en marche ou en campagne cette solde est encore augmentée; dans tous les cas possibles elle est non-seulement suffisante, mais encore le cipaye doit pouvoir économiser pour ses vieux jours, et c'est ce qui arrive constamment. Tous ceux qui ont de l'ordre et une bonne conduite font passer annuellement la moitié de leur paie à leur famille. Ils ont même pour la plupart la prudence de se mettre dans l'impossibilité de dépenser leur argent, en chargeant la comptabilité anglaise de prélever d'avance ces économies; de son côté, le gouvernement, pour encourager cet esprit d'ordre, entretient dans chaque district un capitaine-trésorier chargé de distribuer les dividendes aux familles.

Les heures de service une fois passées, c'est-à-dire dès sept heures du matin, l'étranger qui traverserait les lignes d'un cantonnement ne se dou-

terait guère qu'il est dans un quartier militaire. Les cipayes quittent aussitôt leur uniforme, vont la poitrine et les pieds nus comme les gens du peuple, en paejamas (1), et la petite calotte indienne sur la tête : point d'armes entre les mains durant tout le jour; elles sont déposées après l'exercice dans de petits magasins où un lascar est chargé de leur entretien. Ce n'est pas que les officiers se défient de la loyauté de leurs soldats, on ne se défie que de leur sens commun, on les regarde comme des enfans; et comme un fusil est une machine délicate et trop compliquée pour être mise entre leurs mains, on le leur ôte; il en est de même des munitions qui, dans un pays où le salpêtre est toujours liquescent, exigent beaucoup de soin; c'est encore le lascar qui en a exclusivement la garde. Après un exercice à feu, un certain nombre d'hommes par compagnie sont commandés pour nettoyer les armes sous la surveillance d'un officier européen, après quoi elles rentrent au magasin.

L'armée est un lieu de rendez-vous où toutes les classes de la société peuvent se rencontrer et se mêler sans déroger : c'est le seul qui ait ce pri-

(1) Caleçon.

vilége. La profession des armes ennoblissant, le paria peut y figurer à côté du brahmane de la plus haute classe; aussi le service militaire est-il très recherché : c'est une faveur que d'y être admis, une punition d'en être renvoyé. Musulmans et Hindous mêlés ensemble vivent pacifiquement; la différence de religions qui établit entre eux des barrières insurmontables ne les divise par aucun sentiment de haine; mais point de sociabilité : on ne les verra pas comme les soldats européens aller ensemble en quête du plaisir; point de fraternité d'armes même entre les cipayes de même caste; point de jeux parmi eux pendant le jour pour en abréger la longue durée. Chaque homme se tient chez soi, mange et fume solitaire; il ne sort guère que le matin et le soir pour aller faire ses dévotions et ses ablutions.

Les officiers des troupes indigènes se vantent avec raison que leur armée est la mieux disciplinée dans le monde. Cela tient à plusieurs causes : c'est d'abord qu'on exige beaucoup moins du cipaye que du soldat européen, qu'il a infiniment plus de liberté, et que hors les momens de service il rentre dans les habitudes du peuple. « Et puis il faut « considérer que la plupart des infractions quoti-

« diennes de la discipline dans une armée euro-
« péenne sont la conséquence de l'ivrognerie et de
« la gaîté étourdie des jeunes soldats. Il n'y a d'i-
« vrognerie dans l'Inde que parmi les gens au-
« dessus ou au-dessous des préjugés, les princes
« ou la classe la plus abjecte. L'armée indienne
« boit de l'eau, elle est grave comme le reste de la
« nation (1). »

(1) Jacquemont.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES.

PREMIÈRE PARTIE.

Pages.

PRÉFACE DE LA DEUXIÈME ÉDITION V

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION XIII

CHAPITRE PREMIER.—Causes et motifs du voyage de l'auteur dans l'Inde. — Conseils du comte Dupuys. — Départ pour l'Angleterre. — Douleurs de l'embarcation, ennuis de la traversée 1

CHAPITRE II. — Le cap de Bonne-Espérance. — Variétés de la population. — Émigration hollandaise. — Boschmen. — Description du pays. 18

CHAPITRE III. — Le cap des Aiguilles. — Arrivée à Madras. — Franchir la barre. — Description de Madras; une pagode; une mosquée. — Société de la capitale; le houkah; la promenade publique; familiarité des oiseaux de proie. 29

CHAPITRE IV. — Le palanquin. — Sadras. — Pondichéry. . 67

CHAPITRE V. — Retour à Madras. — Voyage d'Hyderabad. 90

CHAPITRE VI. — Précis historique de l'origine et de la décadence du royaume de Golconde (Hyderabad). — Épisodes de Bussy et de Raymond. — Politique anglaise. — Sir Henry Russel. — Régime subsidiaire. 111

CHAPITRE VII. — Conséquences du régime subsidiaire. — Nomination d'un ministre. — Caractères de Mir-Alum et de Chandoulâl. — Correspondance de sir Henry Russel avec la Cour des Directeurs. 162

Pages.

CHAPITRE VIII. — Observations sur le système du gouvernement d'Hyderabad, sous les points de vue administratif, judiciaire et financier. 185

CHAPITRE IX. — Cantonnement de Bolarum. — Bazars dans les armées de l'Inde. — Armée du Nizam. — Armée auxiliaire. 201

CHAPITRE X. — Description de la cité d'Hyderabad; une fête chez Chandoulâl. — Les bayadères. — Société de Chaderghât. — La famille Palmer 216

CHAPITRE XI. — Le Ramlila. — Société de Secunderabad. — Bider; Aurungabad; Ellora 262

CHAPITRE XII. — La saison des chaleurs; celle des pluies. — Fêtes religieuses; la Dourgah-Poujah, le Mohorrum. . 297

CHAPITRE XIII. — Nomination de l'auteur au grade d'enseigne dans le 55e régiment de S. M. Britannique. — Départ d'Hyderabad. — La forteresse et les mines de Golconde. — Voyage de Bellary 312

CHAPITRE XIV. — Entrée au régiment; composition d'un régiment anglais; égalité entre tous les officiers à titre de gentleman; institution de la masse (cercle) militaire; président de masse; président de table; démarcation infranchissable entre l'officier et le soldat 261

CHAPITRE XV. — Caractère et position du soldat dans l'armée royale anglaise; système de recrutement. — Le soldat anglais le mieux nourri, le mieux soigné, le mieux armé, le mieux discipliné dans le monde; système d'avancement parmi les officiers; solde des différens grades. 387

CHAPITRE XVI. — Armée de la Compagnie. — Système d'avancement. — Démarcation infranchissable entre l'Européen et l'indigène. — Solde, discipline et mœurs des cipayes. . . 406

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

00100310

Digitized with financial assistance from

NSDL
Technology, Trust & Reach

on 06 November, 2019